

## SEQUENCES

### TOME I

#### PREMIERE PARTIE : FANTINE

- 1/ p. 67 à 78 : Myriel/Conventionnel Grégoire
- 2/ p.149 : Valjean (témoignage)
- 3/ p. 157 à 160 : Myriel/Valjean/Mme Magloire
- 4/ p. 257 à 258 : Valjean/Javert
- 5/ p. 283 à 288 : Fantine/Javert/Valjean
- 6/ p. 299 à 307 : Javert/Valjean
- 7/ p. 412 à 415 : Fantine/Javert/Valjean + p. 504 et p. 521 : Hetzel.

#### DEUXIEME PARTIE : COSETTE

- 8/ p. 497 à 499 : Thénardier/Pontmercy
- 9/ p. 580 à 584 : Thénardier/La Thénardier/Valjean
- 10/ p. 645 à 650 : Valjean/Fauchelevant

#### TROISIEME PARTIE : MARIUS

- 11/ p. 884 à 887 : Gillenormand/Marius
- 12/ p. 908 à 910 / Laigle/Marius
- 13/ p. 956 à 958 : Gillenormand (témoignage)
- 14/ p. 1014 à 1018 : Eponine/Marius

#### QUATRIEME PARTIE : L'IDYLLE RUE PLUMET

- 15/ p. 1138 à 1140 : Hetzel lit Hugo (témoignage)
- 16/ p. 1244 à 1248 : Valjean/Montparnasse
- 17/ p. 1260 à 1266 : Cosette (témoignage)
- 18/ p. 1270 à 1273 : Marius/Cosette
- 19/ p. 1379 à 1384 : Marius/Cosette

20/ p. 1534 à 1539 : Eponine/Marius

#### CINQUIEME PARTIE : JEAN VALJEAN

21/ p. 1601 à 1605 : Enjolras

22/ p. 1737 à 1741 : Thénardier/Valjean

23/ p. 1762 à 1775 : Javert (témoignage)

24/ p. 1788 à 1798 : Gillenormand, Marius, Cosette, Valjean

25/ p. 1838 à 1840 : Gillenormand

26/ p. 1858 à 1875: Marius, Valjean, Cosette

27/ p. 1913 à 1933 : Marius, Thénardier, puis Cosette

28/ p. 1934 à 1944 : Marius, Cosette, Valjean

Se référer à l'édition "HETZEL-QUANTIN" de 1881, in octavo en cinq volumes.

## SCENE 1

MYRIEL/CONVENTIONNEL GREGOIRE

CG

C'est la première fois qu'on vient me rendre visite. Qui êtes-vous Monsieur ?

MYRIEL

Je me nomme Bienvenu Myriel.

CG

Est-ce que c'est vous que le peuple appelle Monseigneur Bienvenu ?

MYRIEL

C'est moi...Je vous félicite; vous n'avez toujours pas voté la mort du roi...

CG

Ne me félicitez pas trop, monsieur. J'ai voté la fin du tyran.

MYRIEL

Que voulez-vous dire ?

CG

Je veux dire que l'homme a un tyran, l'ignorance. J'ai voté la fin de ce tyran-là. Ce tyran-là a engendré la royauté qui est l'autorité prise dans le faux, tandis que la science est l'autorité prise dans le vrai. L'homme ne doit être gouverné que par la science.

MYRIEL

Et la conscience.

CG

C'est la même chose. La conscience, c'est la quantité de science innée que nous avons en nous. Quant à Louis XVI, j'ai dit non. Je ne me crois pas le droit de tuer un homme; mais je me sens le devoir d'exterminer le mal. J'ai voté la fin du tyran. C'est-à-dire la fin de la prostitution pour la femme, la fin de l'esclavage pour l'homme, la fin de la nuit pour l'enfant. En votant la république, j'ai voté cela. J'ai voté la fraternité, la concorde, l'aurore. Nous avons fait tomber le vieux monde, nous avons démolé l'ancien régime...

MYRIEL

Vous avez démoli...Démolir peut être utile; mais je me défie d'une démolition compliquée de colère.

CG

Le droit a sa colère, monsieur l'évêque, et la colère du droit est un élément du progrès. N'importe et quoi qu'on en dise, la révolution française est le plus puissant pas du genre humain depuis l'avènement du Christ. Incomplète, soit; mais sublime. La révolution française, c'est le sacre de l'humanité...

?

MYRIEL

Oui ? 93 !

CG

Ah ! Vous y voilà ! 93 ! J'attendais ce mot-là. Un nuage s'est formé pendant quinze cents ans. Au bout de quinze siècles, il a crevé. Vous faites le procès au coup de tonnerre.

MYRIEL

Le juge parle au nom de la justice; le prêtre parle au nom de la pitié, qui n'est autre chose qu'une justice plus élevée. Un coup de tonnerre ne doit pas se tromper . Et Louis XVII ?

CG

Louis XVII ! Voyons. Sur qui pleurez-vous ? Est-ce sur l'enfant innocent ? Alors soit, je pleure avec vous. Est-ce sur l'enfant royal ? Je demande à réfléchir. Pour moi, le frère de Cartouche, enfant innocent, pendu sous les aisselles, en place de Grève jusqu'à ce que mort s'en suive, pour le seul crime d'avoir été le frère de Cartouche n'est pas moins douloureux que le petit- fils de Louis XV, enfant innocent, martyrisé dans la tour du temple pour le seul crime d'avoir été le petit-fils de Louis XV.

MYRIEL

Monsieur, je n'aime pas ces rapprochements de noms.

CG

Ah! Monsieur le prêtre, vous n'aimez pas les crudités du vrai. Christ les aimait, lui. Il prenait une verge et il époussetait le temple. Son fouet plein d'éclairs était un rude diseur de vérités. Quand il s'écriait : laissez les enfants venir à moi, il ne distinguait pas entre les petits enfants. Il ne se fût pas gêné pour rapprocher le dauphin de Barrabas du dauphin d'Hérode. Monsieur, l'innocence est sa couronne à elle-même. L'innocence n'a que faire d'être altesse. Elle est aussi auguste déguenillée que fleurdelysée.

MYRIEL

C'est vrai.

CG

J'insiste. Je pleurerai sur les enfants des rois avec vous, pourvu que vous pleuriez avec moi sur les petits du peuple.

MYRIEL

Je pleure sur tous.

CG

Egalement ! Et si la balance doit pencher, que ce soit du côté du peuple. Il y a plus longtemps qu'il souffre.

## SCENE 2

JEAN VALJEAN

Je me réveillai juste comme deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale. Ce qui me réveilla ? C'est que le lit était trop bon. Il y avait près de vingt ans que je n'avais pas couché dans un lit. Je ne m'étais pas deshabillé, mais la sensation était trop nouvelle pour ne pas troubler mon sommeil.

J'avais dormi plus de quatre heures, ma fatigue était passée. Je suis accoutumé à ne pas donner trop d'heures au repos. J'ai ouvert les yeux, j'ai regardé un moment dans l'obscurité, mais je ne pouvais pas me rendormir. Quand beaucoup de sensations diverses ont agité la journée, quand des choses préoccupent l'esprit, on s'endort, mais on ne se rendort pas. C'est ce qui m'est arrivé.

Beaucoup de pensées me venaient pêle-mêle, mais il en est une qui se représentait continuellement et qui chassait toutes les autres. Autant le dire : j'avais remarqué les six couverts d'argent et la grande cuiller que madame Magloire avait posés sur la table. Ces six couverts d'argent m'obsédaient. Ils étaient là, à quelques pas.

Au moment où j'avais traversé la chambre pour venir dans celle où je dormais, la vieille servante les rangeait dans un petit placard, à la tête du lit. J'avais remarqué ce placard, à droite en entrant par la salle à manger... Les couverts étaient massifs, et de vieille argenterie. Avec la grande cuiller, j'en tirerais au moins deux cents francs : le double de ce que j'avais gagné en dix neuf ans de bague !

Mon esprit oscilla toute une grande heure dans ces fluctuations auxquelles se mêlait bien quelque lutte. Trois heures sonnèrent. J'ai rouvert les yeux. Je me suis redressé, j'ai étendu le bras, tâté mon havre-sac. Puis, machinalement, j'ai ôté mes souliers et j'ai replongé dans ma rêverie.

J'y serais resté jusqu'au lever du jour, mais l'horloge a sonné un coup – le quart ? La demi ? - et je me suis dit : allons ! Je me suis levé et je suis allé examiner la fenêtre : elle était sans barreaux et donnait sur le jardin, enclos d'un mur blanc, assez bas, facile à escalader.

Puis je suis revenu près de mon havre-sac. J'en ai sorti une barre de fer assez courte, aiguisée comme un épieux, que les forçats nomment un chandelier de mineur. J'ai mis mes souliers dans mes poches et, retenant mon souffle, assourdissant mon pas, je me suis dirigé vers la chambre voisine.

L'évêque y dormait. Un rayon de lune éclairait son visage. Je ne sais pas pourquoi, à ce spectacle étrange, j'ai ôté lentement ma casquette, comme en contemplation. Un reflet sur la vitre rendait confusément visible, au dessus de la cheminée, un crucifix qui semblait nous ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup, j'ai remis ma casquette sur mon front, marché rapidement droit au placard : nul besoin de chandelier de mineur, la clé était sur la serrure. J'ai ouvert le placard, pris le panier, gagné la porte de ma chambre, ouvert la fenêtre, enjambé l'appui, mis l'argenterie dans mon sac, jeté le panier, traversé le jardin, sauté par dessus le mur, et comme un tigre éperdu je me suis enfui...

La suite, on la connaît bien. Les gendarmes m'arrêtent. Comme disait le brigadier : nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie...! Et il vous a dit, répondit l'évêque, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit. Je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici ? C'est une méprise. Comment cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller ? Sans doute, dit l'évêque.

J'étais abasourdi. Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse ? Me suis-je entendu murmurer, comme dans un songe. Puis l'évêque ajouta : Mon ami, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les. Et maintenant, allez en paix.

Les gendarmes s'éloignèrent. J'étais comme un homme qui va s'évanouir. L'évêque s'approcha de moi et murmura : n'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.

Je n'avais aucun souvenir d'avoir rien promis. Enfin il ajouta, avec solennité : Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

### SCENE 3

#### LE PERE FAUCHELEVENT

Montreuil-sur-mer m'a vu naître. Ancien tabellion, paysan presque lettré, j'ai vu monsieur Madeleine, notre maire, arriver dans le pays. C'était, à l'époque, un simple ouvrier qui, très vite, avait trouvé le moyen de s'enrichir dans la fabrication des imitations de jais et de verroterie noire. En trois ans, sa fortune était faite, alors que, dans le même temps, mon commerce allait à la faillite. Cette situation m'avait rempli de jalousie et je ne manquais jamais une occasion de nuire à cet homme-là. Ruiné, sans famille, je n'avais plus à moi qu'une charrette et un cheval : pour survivre, je suis devenu charretier.

Ce matin, au petit jour, il pleuvait. Pour gagner du temps, j'ai engagé ma charrette dans une ruelle en pente, sinueuse et défoncée. Emporté par la charge trop lourde, mon cheval s'est abattu et s'est brisé deux cuisses. La chute m'a fait rouler sous la charrette et je me suis retrouvé engagé sous les roues, toute la voiture pesant sur ma poitrine.

L'inspecteur Javert fut parmi les premiers sur les lieux. Il envoya chercher un cric. Attiré par mes appels à l'aide, Monsieur Madeleine survint peu après. On s'écarta avec respect. J'ai crié : à l'aide ! Qui est-ce qui est un bon enfant pour sauver le vieux ?

Madeleine demanda : a-t-on un cric ?

On est allé en quérir un, répondit un paysan

Dans combien de temps l'aura-t-on ?

On est allé au plus près, au lieu Flachot, où il y a un maréchal, mais c'est égal, il faudra bien un bon quart d'heure.

Un quart d'heure ? Mais il ne sera plus temps. Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce ? Ecoutez, il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Y a-t-il quelqu'un qui ait des reins et du cœur ? Cinq louis à gagner ! Silence...Dix louis...Allons..vingt louis...!

Javert s'avança :

Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque...C'est la force. Il faudrait être un terrible homme pour faire la chose de lever une voiture comme cela sur son dos. Monsieur Madeleine, je n'ai jamais connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là...C'était un forçat.

Ah ! Dit Madeleine.

Du bagné de Toulon.

J'ai hurlé : J'étouffe. Ca me brise les côtes ! Un cric ! Quelque chose ! Ah !

Madeleine : Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux ?

Javert : Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric, c'était ce forçat.

J'ai crié : Ah ! Voilà que ça m'écrase !

Madeleine a souri tristement et s'est glissé sous la voiture...Puis j'ai vu l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulever, les roues sortir de l'ornière. On se précipita : vingt bras enlevèrent la charrette. J'étais sauvé. Je suis tombé à genoux devant Madeleine et j'ai dit : vous êtes le bon dieu.

Il avait sur le visage je ne sais quelle expression de souffrance heureuse et céleste, et il fixait son oeil tranquille sur Javert qui je regardait toujours.

## SCENE 4

FANTINE/JAVERT/VALJEAN

JAVERT

Pour avoir frappé un propriétaire-électeur : tu en as pour six mois. Au bloc !

FANTINE

Six mois ! Six mois de prison ! Six mois à gagner sept sous par jour ! Mais que deviendra Cosette ? Ma fille, ma fille ! Je dois encore plus de cent francs aux Thénardier, monsieur l'inspecteur, savez-vous cela ? Monsieur Javert, je vous demande grâce. C'est ce monsieur le bourgeois que je ne connais pas qui m'a mis de la neige dans le dos. Cela m'a saisi. Je suis un peu malade, voyez-vous. J'ai eu tort d'abîmer le chapeau de ce monsieur. Faites moi grâce pour cette fois. Ayez pitié de moi, monsieur Javert.

JAVERT

Allons, je t'ai écoutée. As-tu bien tout dit ? Marche, à présent ! Tu as tes six mois; le Père éternel en personne n'y pourrait plus rien.

FANTINE

Grâce ! (Elle s'écroule)

VALJEAN

Un instant, s'il vous plait

JAVERT (saluant)

Pardon, monsieur le maire...

FANTINE (se redressant)

Ah, c'est donc toi qui es monsieur le maire (elle lui crache au visage et éclate de rire)

VALJEAN (s'essuie le visage, puis)

Inspecteur Javert, mettez cette femme en liberté.

FANTINE

En liberté ! Qu'on me laisse aller ! Que je n'aille pas en prison six mois ! Qui a dit cela ? J'ai mal

entendu, ça ne peut pas être ce monstre de maire. Ce vieux gredin de maire, c'est lui qui est cause de tout. Figurez-vous, monsieur Javert, qu'il m'a chassée ! Chassée à cause d'un tas de gueuses qui tenaient des méchants propos à mon égard, dans l'atelier. Alors je n'ai plus gagné assez et tout le malheur est venu. D'abord, il y a une amélioration que ces messieurs de la police devraient bien faire, ce serait d'empêcher les entrepreneurs des prisons de faire du tort aux pauvres gens. Je vais vous expliquer cela, voyez-vous. Vous gagnez douze sous par jour à coudre des chemises, cela tombe à neuf sous, parce que l'entrepreneur des prisons fait tomber les prix: alors il n'y a plus moyen de vivre, alors on devient ce qu'on peut. Moi, j'avais ma petite Cosette, j'ai bien été forcée de devenir une mauvaise femme. Vous comprenez à présent que c'est ce gueux de maire qui a fait tout le mal...

VALJEAN

Inspecteur, laissez partir cette femme.

JAVERT

Monsieur le maire, cela ne se peut pas. Cette malheureuse a insulté un bourgeois.

VALJEAN

Inspecteur Javert, vous êtes un honnête homme. Voici le vrai. Je passais sur la place comme vous emmeniez cette femme; je me suis informé, j'ai tout su, c'est le bourgeois qui a eu tort et qui, en bonne police, eût dû être arrêté.

JAVERT

Je suis au désespoir de résister à monsieur le maire, c'est la première fois de ma vie, mais il daignera me permettre de lui faire observer que je suis dans la limite de mes attributions... Cela c'est un fait de police de la rue qui me regarde, et je retiens la femme Fantine.

VALJEAN

Le fait dont vous parlez est un fait de police municipale. Aux termes des articles neuf, onze, quinze et soixante-six du code d'instruction criminelle, j'en suis juge. J'ordonne que cette femme soit mise en liberté.

JAVERT

Mais, monsieur le maire...

VALJEAN

Je vous rappelle, à vous, l'article quatrevingt-un de la loi du 13 décembre 1799 sur la détention arbitraire.

JAVERT

Monsieur le maire, permettez...

VALJEAN

Plus un mot. Sortez

(JAVERT salue cérémonieusement et sort.)

FANTINE le regarde sortir , se retourne et lentement tombe aux pieds de VALJEAN qui, avec douceur, la relève.)

VALJEAN

Je vous ai entendue. Je ne savais rien de ce que vous avez dit. Je crois que c'est vrai, et je sens que c'est vrai. J'ignorais même que vous eussiez quitté mes ateliers. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à moi ? Mais voici : je payerai vos dettes, je ferai venir votre enfant, ou vous irez la rejoindre. Vous vivrez ici, ou à Paris, ou bien où vous voudrez. Je me charge de votre enfant et de vous. Je vous donnerai tout l'argent qu'il faudra. Vous redeviendrez honnête en redevenant heureuse. Et même, écoutez, je vous le déclare dès à présent, si tout est comme vous le dites, et je n'en doute pas, vous n'avez jamais cessé d'être vertueuse et sainte devant Dieu. Oh! Pauvre femme !

(FANTINE regarde VALJEAN, commence à sangloter, glisse à genoux, lui prend la main, l'embrasse, et s'évanouit.)

SCENE 5

JAVERT/VALJEAN

(JAVERT est en scène. Entre VALJEAN.)

VALJEAN

Eh bien, qu'est-ce ? Qu'y a-t-il, Javert ?

JAVERT

Il y a, monsieur le maire, qu'un acte coupable a été commis.

VALJEAN

Quel acte ?

JAVERT

Un agent inférieur de l'autorité a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus grave. Je...

VALJEAN

Quel est cet agent ?

JAVERT

Moi.

VALJEAN

Et quel est le magistrat qui aurait eu à se plaindre de l'agent ?

JAVERT

Vous, monsieur le maire. Je viens vous prier de vouloir bien provoquer près de l'autorité ma destitution. Vous direz, j'aurais pu donner ma démission. Donner sa démission, c'est honorable. J'ai failli, je dois être puni. Il faut que je sois chassé. Monsieur le maire, vous avez été sévère pour moi l'autre jour injustement. Soyez le aujourd'hui justement.

VALJEAN

Ah ça ! Quel est ce galimatias ? Quels torts avez-vous envers moi ? Je ne comprends pas.

JAVERT

Vous allez comprendre. Monsieur le maire, il y a six semaines, à la suite de cette scène pour la femme Fantine, j'étais furieux. Je vous ai dénoncé à la préfecture de police de Paris.

VALJEAN

Dénoncé ? Comme maire ayant empiété sur la police ?

JAVERT

Comme ancien forçat...Je le croyais. Depuis longtemps j'avais des idées...une ressemblance, votre force de reins dans l'aventure du vieux Fauchelevent...Votre jambe qui traîne un peu..je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

VALJEAN

Un nommé ? Comment dites-vous ?

JAVERT

Jean Valjean.C'est un forçat que j'avais vu il y a vingt ans, quand j'étais garde-chiourme à Toulon. En sortant du bagne, ce Jean Valjean avait, à ce qu'il paraît, volé chez un évêque, puis commis un autre vol sur un petit savoyard. Depuis huit ans, il s'était dérobé. Moi, je m'étais figuré...La colère m'a décidé : je vous ai dénoncé.

VALJEAN

Et que vous a-t-on répondu ?

JAVERT

Que j'étais fou.

VALJEAN

Eh bien ?

JAVERT

Eh bien on avait raison. Le véritable Jean Valjean a été trouvé....

VALJEAN

Ah !

JAVERT

Oui, il est à la prison d'Arras et se fait appeler Champmathieu. Mais un ancien forçat nommé Brevet, détenu là-bas pour je ne sais quoi, l'a formellement reconnu. Le Champmathieu nie, bien entendu. On fouille cette affaire-là. On s'informe à Toulon : il n'y a plus que deux forçats à avoir connu Valjean. On les transfère à Arras, et on les confronte . Ils n'hésitent pas; pour eux aussi, c'est Valjean. Après vous avoir dénoncé, j'apprends la chose, le juge d'instruction me convoque, et...

VALJEAN

Eh bien ?

JAVERT

Monsieur le maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi, je l'ai reconnu. Je vous demande pardon, monsieur le maire.

VALJEAN

Et que dit cet homme ?

JAVERT

Ah dame ! L'affaire est mauvaise. Si c'est Valjean, il y a récidive. Enjamber un mur, casser une branche, chiper des pommes, pour un enfant, c'est une polissonnerie, pour un homme c'est un délit, pour un forçat, c'est un crime. Escalade et vol : tout y est. Ce n'est plus la correctionnelle, c'est la cour d'assises, et partant ce sont les galères à perpétuité. Les preuves sont là : reconnu par quatre personnes, dont votre serviteur, le vieux coquin sera condamné. Je vais d'ailleurs me rendre à Arras pour témoigner. Je suis cité. Sitôt faite ma déposition, je serai de retour.

VALJEAN

C'est bon, allez.

JAVERT

Monsieur le maire, il me reste une chose à vous rappeler: ma destitution

VALJEAN

Javert, vous êtes un homme d'honneur, et je vous estime. Vous vous exagérerez votre faute. Allons, vous êtes digne de monter et non de descendre. J'entends que vous gardiez votre place.

JAVERT

Monsieur le maire, je ne souhaite pas que vous me traitiez avec bonté. La bonté qui consiste à donner raison à la fille publique contre le bourgeois, à l'agent de police contre le maire, à celui qui est en bas contre celui qui est en haut, c'est ce que j'appelle de la mauvaise bonté. C'est avec cette bonté-là que la société se désorganise Mon Dieu ! C'est bien facile d'être bon, le malaisé c'est d'être

juste. Quand je sévissais sur des gredins, je me suis souvent dit à moi-même : toi, si tu bronches...J'ai bronché, je me suis pris en faute, tant pis.Monsieur le maire, le bien du service veut un exemple. Je demande simplement la destitution de l'inspecteur Javert.

VALJEAN

Nous verrons.

(Il lui tend la main.)

JAVERT

Pardon, monsieur le maire, mais cela ne doit pas être. Un maire ne donne pas la main à un mouchard.

VALJEAN

Qu'est-ce à dire ?

JAVERT

Mouchard, oui : du moment où j'ai mésusé de la police, je ne suis plus qu'un mouchard. Monsieur le maire, je continuerai le service jusqu'à ce que je sois remplacé.

(Il sort, laissant VALJEAN rêveur et pensif.)

## SCENE 6

JAVERT/FANTINE/VALJEAN

(JAVERT entre, alors que VALJEAN et FANTINE sont déjà en scène.)

FANTINE (voyant JAVERT)

Monsieur Madeleine, sauvez-moi !

VALJEAN

Soyez tranquille, ce n'est pas pour vous qu'il vient. (à JAVERT) Je sais ce que vous voulez.

JAVERT

Allons vite ! (silence de VALJEAN qui regarde FANTINE) Allons, vite! (silence)  
(JAVERT empoigne VALJEAN au col et crie) Ah ! Ça, viendras-tu ?

FANTINE

Monsieur le maire !

JAVERT (riant)

Il n'y a plus de monsieur le maire, ici !

VALJEAN

Javert...

JAVERT

Appelle-moi monsieur l'inspecteur !

VALJEAN

Monsieur, je voudrais vous dire un mot en particulier.

JAVERT

Tout haut ! Parle tout haut; on me parle tout haut à moi !

VALJEAN

C'est une prière que j'ai à vous faire...

JAVERT

Je te dis de parler tout haut.e te croyais pas bête !

VALJEAN

Mais cela ne doit être entendu que de vous seul...

JAVERT

Qu'est-ce que cela me fait ? Je n'écoute pas !

VALJEAN (parlant bas)

Accordez-moi trois jours ! Trois jours pour aller chercher l'enfant de cette malheureuse femme ! Je payerai ce qu'il faudra. Vous m'accompagnerez si vous voulez.

JAVERT (criant)

Tu veux rire ! Ah ça ! Je ne te croyais pas bête ! Tu me demandes trois jours pour t'en aller ! Tu dis que c'est pour aller chercher l'enfant de cette fille ! A ! ah ! C'est bon ! Voilà qui est bon !

FANTINE

Mon enfant ! Aller chercher mon enfant ! Elle n'est donc pas ici !...Répondez-moi ! Où est Cosette ? Je veux mon enfant ! Monsieur Madeleine ! Monsieur le maire !

JAVERT

Voilà l'autre, à présent ! Te tairas-tu, drôlesse ! Gredin de pays où les galériens sont magistrats et où les filles publiques sont soignées comme des comtesses ! Ah, mais ! Tout ça va changer; il était temps !

(Il regarde FANTINE et saisit à nouveau VALJEAN au col)

Je te dis qu'il n'y a point de monsieur Madeleine et qu'il n'y a point de monsieur le maire. Il y a un voleur et un brigand, il y a un forçat appelé Jean Valjean ! C'est lui que je tiens ! Voilà ce qu'il y a !

(FANTINE se redresse, étend les bras, ouvre convulsivement les mains, puis retombe, morte.)

VALJEAN

Vous avez tué cette femme.

JAVERT

Finirons-nous ! Je ne suis pas ici pour entendre des raisons. Economisons tout ça. Marchons tout de suite, ou les poucettes !

(VALJEAN se dégage, saisit la canne de JAVERT, la brandit et murmure lentement, en allant vers FANTINE)

VALJEAN

Je ne vous conseille pas de me déranger en ce moment.

(Il se penche vers FANTINE, lui parle à l'oreille, lui ferme les yeux, lui soulève la main qu'il embrasse. Puis il se tourne vers JAVERT et lui rend sa canne.)

Maintenant, je suis à vous.

## SCENE 7

HETZEL

Article paru dans LE DRAPEAU BLANC, daté du 25 juillet 1823 :

Un arrondissement du Pas-de-Calais vient d'être le théâtre d'un événement peu ordinaire. La police a découvert que le maire de Montreuil-sur-mer, monsieur Madeleine, n'était autre qu'un ancien forçat en rupture de ban, condamné en 1796 pour vol, et nommé Jean Valjean. Ce misérable avait réussi à s'évader peu après son arrestation, mais fut heureusement repris trois ou quatre jours plus tard. On dit qu'il profita de ces jours de liberté pour récupérer une somme évaluée à six ou sept cent mille francs, placée par lui chez le banquier Laffitte, et qu'il aurait caché en un lieu connu de lui seul. Traduit devant les assises du département du Var, sous l'accusation de vol de grand chemin, ce bandit a renoncé à se défendre. Reconnu coupable et condamné à mort, le criminel a refusé de se pourvoir en cassation. Le roi, dans son inépuisable clémence, a daigné commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Jean Valjean a été immédiatement dirigé sur le bagne de Toulon.

On n'a pas oublié que Jean Valjean avait, à Montreuil-sur-mer, des habitudes religieuses. Quelques journaux présentèrent cette commutation comme un triomphe du parti prêtre. Jean Valjean changea de chiffre au bagne : l'ancien 24601 devint 9430.

Du reste, après sa chute, la prospérité de la ville disparut. Les contre-maîtres s'improvisèrent fabricants. Les rivalités envieuses surgirent. Les vastes ateliers de monsieur Madeleine furent fermés, les bâtiments tombèrent en ruine, les ouvriers se dispersèrent. Une fois tombé celui qui dirigeait, chacun tira à soi: l'esprit de lutte succéda à l'esprit d'organisation, l'âpreté à la cordialité. On falsifia les procédés, la concurrence fut partout, on avilit les produits, on tua la confiance. Moins de débouchés, moins de commandes; moins de commandes, moins de salaires, les ateliers chômèrent et la faillite vint. Plus rien pour les pauvres. Tout s'évanouit.

Article paru dans LE JOURNAL DE TOULON, daté du 17 novembre 1823 :

Hier, un forçat, de corvée à bord du vaisseau l'ORION, en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous les pilotis de la pointe de l'arsenal. Cet homme était écroué sous le numéro 9430 et se nommait Jean Valjean.

## SCENE 8

THENARDIER/PONTMERCY

THENARDIER

(On voit THENARDIER se déplacer avec précaution. Il s'approche d'un cadavre tout en étant aux aguets, marchant avec lenteur et précaution. Il se parle tout bas, comme pour se rassurer.)

Ah çà ! Est-il vivant ce mort ? Voyons donc ! Oh, oh ! On dirait un cuirassier...un officier..et même un officier d'un certain rang, si j'en juge à cette grosse épauvette en or qui sort de la cuirasse...Eh bien, mon colonel, on a perdu son casque dans la bataille ? Mordieu, quel coup de sabre vous avez ramassé, mon colonel: jolie balafre, en vérité...Voyons, voyons, soulageons ce pauvre officier de tout poids superflu, cela pourra peut-être l'aider à respirer, qui sait ? Et hop, par ici la médaille : mazette ! Une croix d'argent de la légion d'honneur !!!! Il faut vite la mettre en sécurité ! Hein, mon colonel ! Et si elle tombait aux mains de l'ennemi ? Dieu merci, cette capote est un sacré coffre-fort ! Hop-là, confisqué. Mais, mais, c'est une île aux trésors, cet homme-là ! Une montre-gousset.. On ne demande pas l'heure en enfer, mon colonel...Allez ! Au coffre...Et ça ? Une bourse ? Mais a-t-on idée de partir à la guerre avec son argent !!!!Quelle imprudence !!!Vite ! Vite ! Portons secours...

PONTMERCY (se redresse et ouvre les yeux)

Merci.

THENARDIER

Quoi de plus normal qu'un sous-officier vienne en aide à un officier .....

PONTMERCY

Qui a gagné la bataille ?

THENARDIER

Les anglais.

PONTMERCY

Cherchez dans mes poches. Vous y trouverez une bourse et une montre. Prenez-les.

THENARDIER (faisant semblant de fouiller)

Il n'y a rien.

PONTMERCY

On m'a volé alors. J'en suis fâché. C'eût été pour vous.

THENARDIER (écoutant)

Voilà qu'on vient...(Il veut se relever, PONTMERCY le retient)

PONTMERCY

Vous m'avez sauvé la vie. Qui êtes-vous ?

THENARDIER

J'étais comme vous, de l'armée française, ici, dans cette plaine de Waterloo. Il faut que je vous quitte. Si l'on me prenait, on me fusillerait. Je vous ai sauvé la vie. Tirez-vous d'affaire maintenant.

PONTMERCY

Quel est votre grade ?

THENARDIER

Sergent.

PONTMERCY

Comment vous appelez-vous ?

THENARDIER

Thénardier.

PONTMERCY

Thénardier. Je n'oublierai pas ce nom. Et vous, retenez le mien, je me nomme Pontmercy. Colonel-comte Pontmercy.

## SCENE 9

LA THENARDIER/VALJEAN/THENARDIER

(En scène, le couple THENARDIER. Il tend un papier à sa femme.)

THENARDIER

Quand le client sortira, tu lui donnera cette note.

LA THENARDIER (lisant)

Souper 3Fr; Chambre 10Fr; Bougie 5Fr; Feu 4Fr; Ser...?

THENARDIER (épelant)

S, e, r, v, i, s, s, e : SERVISSE 1Fr !

LA THENARDIER

Total : 23Fr ! Tu as raison, Thénardier il doit bien cela. C'est juste, mais c'est trop. Il ne voudra pas payer.

THENARDIER (riant)

Il payera. (Un silence) Je dois bien quinze cents francs, moi !

LA THENARDIER

Ah, ça ! Tu n'oublies pas que je flanque Cosette à la porte aujourd'hui ? Ce monstre ! J'aimerais mieux épouser Louis XVIII que de la garder un jour de plus à la maison !

THENARDIER

Tu remettras la note à l'homme....(Il sort, et VALJEAN entre de l'autre côté, canne et sac en mains.)

LA THENARDIER

Levé si tôt ? Monsieur nous quitte déjà ?

VALJEAN

Oui, madame. Je m'en vais. (Elle lui tend la note.)

LA THENARDIER

Oh, monsieur, les temps sont bien durs. Si nous n'avions pas, par-ci par-là, des voyageurs généreux et riches comme monsieur...Nous avons tant de charges..Tenez, cette petite nous coûte les yeux de la tête.

VALJEAN

Quelle petite ?

LA THENARDIER

Eh bien, la petite, vous savez ! Cosette ! L'Alouette, comme on dit dans le pays !

VALJEAN

Ah, oui !

LA THENARDIER

Sony-ils bêtes, ces paysans, avec leurs sobriquets ! Elle a plutôt l'air d'une chauve-souris que d'une alouette ! Voyez-vous, monsieur...les taxes, la patente...vous savez que le gouvernement nous demande un argent terrible..J'ai mes filles, moi. Je n'ai pas besoin de nourrir l'enfant des autres.

VALJEAN

Et si l'on vous en débarrassait ?

LA THENARDIER

De qui ? De la Cosette ?

VALJEAN

Oui.

LA THENARDIER

Ah, monsieur, mon bon monsieur ! Prenez là, gardez-là, emmenez-là, emportez-là, sucez-là, truffez-là, buvez-là, mangez-là et soyez béni de la bonne Sainte Vierge et de tous les saints du paradis ! Vrai, vous l'emprenez ?

VALJEAN

Je l'emène.

LA THENARDIER

Tout de suite ?

VALJEAN

Tout de suite. Appelez l'enfant.

LA THENARDIER

Cosette !!!

VALJEAN

En attendant, je vais toujours vous payer ma dépense. Combien est-ce ? (Il lit la note) Vingt-trois Frs !!! (il regarde la femme) Vingt-trois francs ???

LA THENARDIER

Dame oui, vingt-trois francs.

VALJEAN (il compte 5 pièces)

En voilà 25. Allez chercher la petite ! ( Entre THENARDIER)

THENARDIER

Monsieur doit vingt-six sous.

LA THENARDIER

Vingt-six sous ?

THENARDIER

Vingt sous pour la chambre et six pour le souper. Quant à la petite, j'ai besoin d'en causer un peu avec monsieur. Laissez-nous, ma femme.

(La THENARDIER sort. THENARDIER propose un siège à VALJEAN; Il lui sourit)

THENARDIER

Monsieur, tenez, je vais vous dire, c'est que je l'adore, moi, cette enfant.

VALJEAN

Quelle enfant ?

THENARDIER

Comme c'est drôle ! On s'attache, voyez-vous. Qu'est-ce que c'est que cet argent-là ? Reprenez donc vos pièces ce cent sous. C'est une enfant que j'adore.

VALJEAN

Qui ça ?

THENARDIER

Eh, notre petite Cosette. Ne voulez-vous pas l'emmenner ? Eh bien je parle franchement, vrai comme vous êtes un honnête homme, je ne peux pas y consentir. Elle me ferait faute, cette enfant. J'ai vu ça tout petit. C'est vrai qu'elle nous coûte de l'argent...c'est vrai que j'ai payé plus de quatre cents francs en drogues rien que pour une de ses maladies, mais il faut bien faire quelque chose pour le bon dieu. Cette enfant, ça n'a ni père ni mère, je l'ai élevée. J'ai du pain pour elle et pour moi. Au fait, j'y tiens, à cette enfant. Vous comprenez, on se prend d'affection; je suis une bonne bête, moi. Je ne raisonne pas; je l'aime, cette petite...Voyez-vous, c'est comme notre enfant. J'ai besoin que ça babille dans la maison. Pardon, excuse, monsieur, mais on ne donne pas son enfant comme ça, à un passant ! Pas vrai que j'ai raison ? Vous comprenez ? Une supposition que je la laisserais aller et que je me sacrifierais, je voudrais savoir où elle va, je voudrais savoir chez qui elle est, pour qu'elle sache que son bon père nourricier est là, qui veille toujours sur elle..Je ne sais seulement pas votre nom..Il faudrait au moins voir quelque méchant chiffon de papier, un petit bout de passeport, quoi !

VALJEAN

Monsieur Thénardier, on n'a pas un passeport pour venir à cinq lieues de Paris. Si j'emmenne Cosette, je l'emmennerai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas où elle sera, et mon intention est qu'elle ne vous revoie de sa vie. Je casse le fil qu'elle a au pied et elle s'en va. Cela vous convient-il ? Oui ou non ?

THENARDIER

Monsieur, il me faut quinze cents francs.

VALJEAN (ouvre son portefeuille, prend trois billets, pose son pouce dessus)

Faites venir Cosette. Tout de suite.

THENARDIER

Tout de suite.

SCENE 10

VALJEAN/FAUCHELEVENT

(En scène, Fauchelevant, portant un panier, un grelot à hauteur du genou. Entre VALJEAN, qui se place derrière lui.)

VALJEAN

Cent francs ! (FAUCHELEVENT sursaute et se retourne) Cent francs à gagner, si vous me donnez asile pour cette nuit.

FAUCHELEVENT

Tiens, c'est vous, père Madeleine ! (Il ôte son chapeau) Ah, mon dieu ! Comment êtes-vous ici, père Madeleine ? Par où êtes-vous entré, Dieu Jésus ? Vous tombez donc du ciel ? Ce n'est pas l'embarras, si vous tombez jamais, c'est de là que vous tomberez. Et comme vous voilà fait ? Vous n'avez pas de cravate, vous n'avez pas de chapeau, vous n'avez pas d'habit ! Savez-vous que vous auriez fait peur à quelqu'un qui ne vous aurait pas reconnu ? Pas d'habit ! Mon Dieu Seigneur, est-ce que les saints sont devenus fous à présent ? Mais comment donc êtes-vous entré ici ?

VALJEAN

Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce donc que cette maison-ci ?

FAUCHELEVENT

Ah, pardieu, voilà qui est fort ! Je suis celui que vous avez fait placer ici, et cette maison est celle où vous m'avez fait placer. Comment ? Vous ne me reconnaissez pas ?

VALJEAN

Non. Et comment se fait-il que vous me connaissiez, vous ?

FAUCHELEVENT

La charrette ! À Montreuil ! Vous m'avez sauvé la vie !

VALJEAN (le reconnaissant)

Ah ! C'est vous ? Oui, je vous reconnais

FAUCHELEVENT

C'est bien heureux, père Madeleine.

VALJEAN

Et que faites-vous ici, père Fauchelevant ?

FAUCHELEVENT

Tiens ! Je couvre mes melons, donc ! Je me suis dit : la lune est claire, il va geler. Si je mettais à mes melons leurs carricks ? (regardant le vêtement de VALJEAN, il rit) Et vous auriez pardieu bien dû en faire autant ! Mais comment donc êtes-vous ici ?

VALJEAN

Et qu'est-ce que c'est que cette sonnette que vous avez au genou ?

FAUCHELEVENT

Ah, çà ? C'est pour qu'on m'évite.

VALJEAN

Comment çà ? Pour qu'on vous évite ?

FAUCHELEVENT

Ah dame ! Il n'y a que des femmes dans cette maison-ci; beaucoup de jeunes filles. Il paraît que je serais dangereux à rencontrer. La sonnette les avertit. Quand je viens, elles s'en vont.

VALJEAN

Qu'est-ce que c'est que cette maison-ci ?

FAUCHELEVENT

Tiens, vous le savez bien...Puisque vous m'y avez fait placer jardinier !

VALJEAN

Répondez-moi comme si je ne savais rien.

FAUCHELEVENT

Eh bien, c'est le couvent du Petit-Picpus. À çà mais comment diable avez-vous fait pour y entrer, vous père Madeleine ? Vous avez beau être un saint, vous êtes un homme, et il n'entre pas d'homme ici.

VALJEAN

Vous y êtes bien, vous...Cependant, il faut que j'y reste.

FAUCHELEVENT

Ah, mon dieu

VALJEAN

Père Fauchelevant, je vous ai sauvé la vie...

FAUCHELEVENT

C'est moi qui m'en suis souvenu le premier.

VALJEAN

Eh bien, vous pouvez faire aujourd'hui pour moi ce que j'ai fait autrefois pour vous.

FAUCHELEVENT (lui prenant les mains)

Oh, ce serait une bénédiction du bon dieu si je pouvais vous rendre un peu cela ! Moi ! Vous sauver la vie ! Monsieur le maire, disposez du vieux bonhomme ! Que voulez-vous que je fasse ?

VALJEAN

Je vous expliquerai cela. Vous avez une chambre ?

FAUCHELEVENT

J'ai une baraque isolée, là, derrière la ruine du vieux couvent, dans un recion que personne ne voit. Il y a trois chambres.

VALJEAN

Bien. Maintenant, je vous demande deux choses.

FAUCHELEVENT

Lesquelles, monsieur le maire ?

VALJEAN

Premièrement, vous ne direz à personne ce que vous savez de moi. Deuxièmement, vous ne chercherez pas à en savoir davantage.

FAUCHELEVENT

Comme vous voudrez. Je sais que vous ne pouvez rien faire que d'honnête et que vous avez toujours été un homme du bon dieu. Et puis, d'ailleurs, c'est vous qui m'avez mis ici. Très bien, ça vous regarde. Je suis à vous.

VALJEAN

C'est dit. À présent, venez avec moi. Nous allons chercher l'enfant.

FAUCHELEVENT

Ah ! Il y a un enfant ? (il fait signe qu'il se tait) Ah ! Père Madeleine ! Vous ne m'avez pas reconnu tout de suite ! Vous sauvez la vie aux gens, et après vous les oubliez ! Oh ! C'est mal ! Eux, ils se souviennent de vous ! Vous êtes un ingrat !

(Ils sortent en riant.)

## SCENE 11

GILLENORMAND/MARIUS

(En scène GILLENORMAND. Il sort une petite boîte de la poche d'une redingote)

GILLENORMAND

Victoire ! Nous allons palper les libertinages de notre sournois de petit-fils. (Il ouvre la boîte et déplie un billet, qu'il lit)

Pour mon fils. L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo? Puisque la restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne.

C'est l'écriture de mon sabreur de fils, mort sans m'avoir jamais revu ! (Il fouille à nouveau la poche) Et ça, qu'est-ce que c'est ? (Il sort un paquet de cartes de visite) «Le baron Marius Pontmercy».

(Entre MARIUS.)

Tiens, tiens, tiens, tiens, tu es baron, maintenant ? Je te fais mon compliment. Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARIUS

Cela veut dire que je suis le fils de mon père.

GILLENORMAND

Ton père, c'est moi.

MARIUS

Vous n'êtes que mon grand-père. Mon père c'était un homme humble et héroïque qui a glorieusement servi la république et la France, qui a vécu un quart de siècle au bivouac, le jour sous la mitraille et les balles, la nuit sous la neige et la pluie, qui a pris deux drapeaux, reçu vingt blessures, qui est mort dans l'oubli et dans l'abandon, et qui n'a jamais eu qu'un tort, c'est de trop aimer deux ingrats, son pays et moi.

GILLENORMAND

Marius ! Abominable enfant ! Je ne veux pas, je ne veux plus savoir qui était ton père. Mais ce que je sais, c'est que lui et ses semblables étaient tous des misérables, des gueux, des assassins, des bonnets rouges, des voleurs. Je dis tous ! Entends-tu Marius ? Tu es baron comme ma pantoufle ! C'était tous des bandits qui ont servi Robespierre. Tous des brigands qui ont servi Bu-o-na-parté ! Tous des traîtres qui ont trahi, trahi, trahi leur roi légitime. Tous des lâches qui se sont sauvés devant les prussiens et les anglais à Waterloo ! Voilà ce que je sais. Et si monsieur votre père était là-dessous, j'en suis fâché, tant pis. Votre serviteur !

MARIUS

À bas les Bourbons, et ce gros cochon de Louis XVIII !

GILLENORMAND

Un baron comme monsieur et un bourgeois comme moi ne peuvent plus rester sous le même toit. (Il fait signe à MARIUS de sortir) Va-t-en !!!!

(MARIUS prend sa redingote et sort en silence.)

SCENE 12

LAIGLE de MEAUX/MARIUS

(En scène, MARIUS, portant un sac sur lequel son nom est écrit en grosses lettres. Il croise LAIGLE qui revient sur ses pas en l'apostrophant.)

LAIGLE

Monsieur Marius Pontmercy !

MARIUS

Hein ?

LAIGLE

Vous êtes Marius Pontmercy ?

MARIUS

Sans doute.

LAIGLE

Je vous cherchais.

MARIUS

Comment cela ? Je ne vous connais pas.

LAIGLE

Moi non plus, je ne vous connais point. Dites-moi, vous n'étiez pas à l'école, avant-hier, n'est-ce pas ?

MARIUS

C'est possible.

LAIGLE

C'est certain

MARIUS

Vous êtes étudiant ?

LAIGLE

Oui, monsieur. Comme vous. Avant-hier, je suis entré à l'école par hasard. Vous savez, on a quelquefois de ces idées-là. Le professeur était en train de faire l'appel. Vous n'ignorez pas qu'ils sont très ridicules dans ce moment-là. Au troisième appel manqué, on vous raye l'inscription. Et allez : soixante francs dans le gouffre.

MARIUS

Je sais, je sais. Et ensuite ?

LAIGLE

C'était Blondeau qui faisait l'appel. Vous connaissez Blondeau : il a le nez fort pointu et fort malicieux, et il flaire avec délices les absents. Il a sournoisement commencé par la lettre P. Je n'écoutais pas, n'étant pas compromis dans cette lettre-là. L'appel n'allait pas mal. Aucune radiation. L'univers entier était présent. Blondeau était triste. Je disais à part moi : Blondeau, mon amour, tu ne feras pas la plus petite exécution aujourd'hui. Tout-à-coup, Blondeau appelle «Marius Pontmercy». Personne ne répond. Blondeau, plein d'espoir répète plus fort «Marius Pontmercy». Et il prend sa plume. Monsieur, j'ai des entrailles. Je me suis dit rapidement : voilà un brave garçon qu'on va rayer. Attention. Ceci est un véritable vivant qui n'est pas exact. Ceci n'est point un bon élève. Ce n'est point là un cul-de-plomb, un étudiant qui étudie, un blanc-bec pédant, fort en science, lettres, théologie et sagesse, un de ces esprits bêtas tirés à quatre épingles; une épingle par faculté. C'est un honorable paresseux qui flâne, qui cultive la grisettes, qui fait la cour aux belles, qui est peut-être en cet instant-ci chez ma maîtresse. Sauvons-le. Mort à Blondeau ! En ce moment, Blondeau a trempé dans l'encre sa plume noire de ratures, a promené sa prunelle fauve sur l'auditoire, et a répété pour la troisième fois «Marius Pontmercy ?» J'ai répondu : «Présent !». Cela fait que vous n'avez pas été rayé.

MARIUS

Monsieur...

LAIGLE

Et que moi, je l'ai été.

MARIUS

Je ne vous comprends pas...

LAIGLE

Rien de plus simple. J'étais près de la chaire pour répondre et près de la porte pour m'enfuir. Le professeur me contemplait avec une certaine fixité. Brusquement, Blondeau, qui doit être le nez malin dont parle Boileau, saute à la lettre L. L, c'est ma lettre. Je suis de Meaux et je m'appelle Lesgle.

MARIUS

L'Aigle ! Quel beau nom.

LAIGLE

Monsieur, le Blondeau arrive à ce beau nom, et crie «Laigle !» Je réponds «Présent !» Alors Blondeau me regarde avec la douceur du tigre, sourit, et me dit : Si vous êtes Pontmercy, vous n'êtes pas Laigle. Phrase qui a l'air désobligeante pour vous, mais qui n' était lugubre que pour moi. Cela dit, il me raye.

MARIUS

Monsieur, je suis mortifié...

LAIGLE

Avant tout, je demande à embaumer Blondeau dans quelques phrases d'éloge senti. Je le suppose mort. Il n'y aurait pas grand' chose à changer à sa maigreur, à sa pâleur, à sa froideur, à sa roideur, et à son odeur. Ci-gît Blondeau le Nez, le molosse de la consigne, l'ange de l'appel, qui fut droit, carré, exact, rigide, honnête et hideux. Dieu le raya comme il m'a rayé.

MARIUS

Je suis désolé...

LAIGLE

Jeune homme, que ceci vous serve de leçon. À l'avenir, soyez exact.

MARIUS

Je vous fait vraiment mille excuses. Je suis désespéré...

LAIGLE (riant)

Et moi, ravi. J'étais sur la pente d'être avocat. Cette rature me sauve. Je renonce aux triomphes du barreau. Je ne défendrai pas la veuve et je n'attaquerai pas l'orphelin. Plus de toge, plus de stage. Voilà ma radiation obtenue. C'est à vous que je la dois, monsieur Pontmercy. Comment vous remercier ?

MARIUS

En me trouvant un logement. Mon grand-père m'a chassé de chez lui.

LAIGLE

Un jeu d'enfant, mon cher. Une chambre vient de se libérer à l'hôtel de la Porte Saint-Jacques, côte à côte avec mon ami Courfeyrac. Suivez-moi.

(Ils sortent)

### SCENE 13

Monsieur GILLENORMAND

(Seul en scène, il lit son journal)

«Les élèves de droit et de médecine doivent se réunir, demain à midi, place du Panthéon, pour délibérer au sujet des canons parqués dans la cour du Louvre...». Délibérer ! Ce tas de morveux ! Ça se convoque sur la place du Panthéon ! Vertu de ma mie ! Des galopins qui étaient hier en nourrice ! Si on leur pressait le nez, il en sortirait du lait ! Et ça délibère demain à midi ! Où va-t-on ? Il est clair qu'on va à l'abîme. L'artillerie citoyenne ! Délibérer sur l'artillerie citoyenne ! S'en aller jaboloter en plein air sur les pétarades de la garde nationale. Voyez un peu où mène le jacobinisme. Je parie tout ce qu'on voudra, un million contre un fichtre, il n'y aura là que des repris de justice et des forçats libérés. Les républicains et les galériens, ça ne fait qu'un nez et qu'un mouchoir. Carnot disait : où veux-tu que j'aïlle, traître ? Et Fouché répondait : où tu voudras, imbécile ! Voilà ce que c'est que les républicains. ( Il reprend sa lecture, puis s'interrompt à nouveau)

Sûr que Marius, étudiant en droit, y sera ! Quand on pense que ce drôle a eu la scélératesse de se faire carbonaro ! Pourquoi as-tu quitté ma maison ? Pour t'aller faire républicain ! Pssst ! D'abord, le peuple n'en veut pas, de ta république. Il n'en veut pas, il a du bon sens, il sait bien qu'il y a toujours eu des rois et qu'il y en aura toujours. Il sait bien que le peuple, après tout, ce n'est que le peuple. Il s'en burla, de ta république, entends-tu, crétin ?

S'amouracher du père Duchêne, faire les yeux doux à la guillotine, chanter des romances et jouer de la guitare sous le balcon de 93, c'est à cracher sur tous ces jeunes gens-là, tant ils sont bêtes. Il suffit de respirer l'air dans la rue pour être insensé. Le premier polisson venu laisse pousser sa barbe de bouc, se cfoit un drôle et vous plante-là les vieux parents ! C'est républicain, c'est romantique. Qu'est-ce que c'est que ça, romantique ? Faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est que ça. Toutes les folies sont possibles. Il y a un an, ça vous allait à «Hernani». Je vous demande un peu, «Hernani». Des antithèses ! Des abominations qui ne sont même pas écrites en français ! Et maintenant, on a des canons dans la cour du Louvre ! Ah, Marius, ah, gueusard, aller vociférer en place publique. Délibérer et prendre des mesures. Ils appellent cela des mesures, justes dieux ! J'ai vu le chaos, je vois le gâchis. Des écoliers délibérer sur la garde nationale, cela ne se verrait pas chez les ogibewas et chez les cadodaches ! Les sauvages qui vont tout nus, la caboche coiffée comme un volant de raquette, avec une massue à la patte, sont moins brutes que ces écoliers-là ! C'est la fin du monde. C'est évidemment la fin de ce misérable globe. Il fallait un hoquet final, la

France le pousse ! Délibérez, mes drôles ! Ces choses-là arriveront tant qu'ils liront les journaux sous les arcades de l'Odéon. Tous les journaux sont de la peste, tous, même le «Drapeau Blanc». Citoyens, je vous déclare que votre progrès est une folie, que votre humanité est un rêve, que votre révolution est un crime, que votre république est un monstre, que votre jeune France pucelle sort du lupanar, et je vous le soutiens à tous, qui que vous soyez, fussiez-vous publicistes, fussiez-vous économistes, fussiez-vous légistes, fussiez-vous plus connaisseurs en liberté, en égalité et en fraternité que le couperet de la guillotine ! Je vous signifie cela, mes bonshommes !  
(Il plie consciencieusement son journal, puis se lève et murmure en sortant :)  
Marius, Marius, petit gremlin, tu manques à ton grand-père.

#### SCENE 14

EPONINE/MARIUS

(MARIUS est en scène. On frappe à la porte.)

MARIUS

Entrez, c'est ouvert.

(EPONINE entre, une lettre à la main.)

EPONINE

Pardon, monsieur...

MARIUS

Que voulez-vous, mademoiselle ?

EPONINE

C'est une lettre pour vous, monsieur Marius. (Elle lui donne la lettre. Il l'ouvre et la lit.)

MARIUS

Mon aimable voisin, jeune homme !

J'ai appris vos bontés pour moi, que vous avez payé mon terme il y a six mois. Je vous bénis, jeune homme. Ma fille aînée vous dira que nous sommes sans un morceau de pain depuis deux jours, quatre personnes et mon épouse malade. Si je ne suis point déçu dans ma pensée, je crois devoir espérer que votre cœur généreux s'humanisera à cet exposé et vous subjuguera le désir de m'être propice en daignant me prodiguer un léger bienfait. Je suis avec la considération distinguée qu'on doit aux bienfaiteurs de l'humanité, Jondrette. P.S. Ma fille attendra vos ordres, cher monsieur Marius. (Il replie la lettre et réfléchit tout haut, tandis qu' EPONINE examine la chambre.)

Je comprends clairement tout, maintenant. Mon voisin s'appelle Jondrette et, dans sa détresse, il a pour industrie d'exploiter la charité de personnes bienfaitantes. Il se procure leurs adresses et leur écrit, sous des noms supposés, des lettres qu'il leur fait porter par sa fille, à ses risques et périls. (Il regarde EPONINE) Triste créature, sans âge, sans sexe, et qui, en sortant de l'enfance n'a déjà plus rien dans ce monde, ni la liberté, ni la vertu, ni la responsabilité. Àme éclosée hier, fânée aujourd'hui, pareille à ces fleurs tombées dans la rue que toutes les boues flétrissent en attendant qu'une roue les écrase.

EPONINE

Tiens, vous avez un miroir ? Ah, et des livres ! Je sais lire, moi. (Elle ouvre un livre et lit, assez couramment.) «Le général Bauduin reçut l'ordre d'enlever avec les cinq bataillons de sa brigade le château de Hougomont, qui est au milieu de la plaine de Waterloo...». Ah ! Waterloo, je connais ça. C'est une bataille de dans le temps. Mon père y était. Mon père a servi dans les armées. Nous sommes joliment bonapartistes chez nous, allez. C'est contre les anglais, Waterloo...

(Elle pose le livre et prend une plume)

Et je sais écrire, aussi ! (Elle regarde MARIUS.) Voulez-vous voir ? Tenez, je vais écrire un mot, pour voir. (elle écrit et lit en même temps) «Les cognes sont là». Il n'y a pas de faute d'orthographe, vous pouvez regarder. Nous avons reçu de l'éducation, ma soeur et moi. Nous n'avons pas toujours été comme nous sommes. Nous n'étions pas faites....(elle éclate d'un rire angoissé mêlé de cynisme) Bah !...Dites-moi, allez-vous quelquefois au spectacle, monsieur Marius ? Moi, j'y vais. J'ai un petit frère qui est ami avec des artistes et qui me donne des fois des billets. Par exemple, je n'aime pas les banquettes de galeries. On y est gêné, on y est mal. Il y a quelquefois du gros monde. Il y a aussi du monde qui sent mauvais...(Elle se rapproche de MARIUS) Avez-vous, monsieur Marius, que vous êtes joli garçon ? (Elle lui pose une main sur l'épaule) Vous ne faites pas attention à moi, mais je vous connais, monsieur Marius. Je vous rencontre ici, dans l'escalier, et puis je vous vois entrer chez un appelé le père Mabeuf, qui demeure du côté d'Austerlitz, des fois, quand je me promène par là. Cela vous va très bien, vos cheveux ébouriffés.

MARIUS

Mademoiselle, j'ai lu attentivement la lettre de votre père...

EPONINE

Savez-vous ce que cela fera si nous déjeunons aujourd'hui ? Cela fera que nous aurons eu notre déjeuner d'avant-hier, notre dîner d'avant-hier, notre déjeuner d'hier, notre dîner d'hier, tout ça, en une fois, ce matin. Tiens, parbleu, si vous n'êtes pas contents, crevez, chiens. (MARIUS commence à chercher de la monnaie dans ses poches, tandis qu' EPONINE commence à parler comme si elle était seule.)

Des fois je m'en vais le soir des fois, je ne rentre pas. Avant d'être ici, l'autre hiver, nous demeurions sous les arches des ponts. On se serrait pour ne pas geler. Ma petite soeur pleurait. L'eau, comme c'est triste. Quand je pensais à me noyer, je me disais : Non, c'est trop froid.

Je vais toute seule quand je veux. Je dors des fois dans les fossés. Savez-vous, la nuit, quand je marche sur le boulevard, je vois les arbres comme des fourches...je me figure que les murs blancs sont la rivière..les étoiles sont comme des lampions d'illumination...je suis ahurie comme si j'avais des chevaux qui me soufflent dans l'oreille..La nuit, j'entends des orgues de barbarie et les mécaniques des filatures, est-ce que je sais, moi ? Je crois qu'on me jette des pierres, je me sauve sans savoir, et tout tourne, tout tourne. Quand on n'a pas mangé, c'est très drôle...

MARIUS

Aujourd'hui, vous mangerez, mademoiselle. Voici cinq francs.

EPONINE

Bon, il y a du soleil, ce matin ! Cinq francs ! Du luisant ! Un monarque ! Dans cette piolle ! C'est chenâtre ! Vous êtes un bon mion ! Je vous fonce mon palpitant ! Bonjour monsieur. C'est égal, je vas retrouver mon vieux.

(Elle sort vivement)

MARIUS

Il me reste seize sous. Voilà toujours mon dîner d'aujourd'hui assuré...

## SCENE 15

HETZEL

Dans la société telle qu'elle se fait, un peu par Dieu, beaucoup par l'homme, les intérêts se combinent, s'agrègent et s'amalgament de manière à former une véritable roche dure, selon une loi dynamique patiemment étudiée par les économistes, ces géologues de la politique.

Puis des hommes qui se groupent sous des appellations différentes, mais qu'on peut désigner par le titre générique de socialistes, tâchent de percer cette roche et d'en faire jaillir les eaux vives de la félicité humaine.

Leurs travaux embrassent tout: depuis la question de l'échafaud jusqu'à la question de la guerre. Au droit de l'homme proclamé par la révolution française, s'ajouteront le droit de la femme et le droit de l'enfant.

Toutes les visions de l'organisation du monde peuvent être ramenées à deux problèmes principaux. Premier problème : produire la richesse. Deuxième problème : la répartir. Le premier problème contient la question du travail. Le deuxième contient la question du salaire. Dans le premier problème, il s'agit de l'emploi des forces. Dans le second, de la distribution des jouissances. Du bon emploi des forces résulte la puissance publique. De la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel. Par bonne distribution, il faut entendre non distribution égale, mais distribution équitable. La première égalité, c'est l'équité.

De ces deux choses combinées : puissance publique au dehors; bonheur individuel au dedans, résulte la prospérité sociale. Prospérité sociale, cela veut dire l'homme heureux, le citoyen libre, la nation grande.

Les deux problèmes veulent être résolus ensemble pour être bien résolus. Ne résolvez que le premier des deux problèmes, vous serez Venise, vous serez l'Angleterre. Il est bien entendu qu'ici, par ces vocables «Venise-Angleterre», nous désignons non des peuples, mais des constructions sociales, les oligarchies superposées aux nations, et non les nations elles-mêmes.

Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligatoire à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la virilité, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété, non en l'abolissant mais en l'universalisant, de façon que tout citoyen soit propriétaire, en deux mots, sachez produire la richesse et sachez la répartir. Vous aurez tout ensemble la grandeur matérielle et la grandeur morale; et vous serez dignes de vous appeler la France.

Voilà, en dehors et au-dessus de quelques sectes qui s'égarerent, ce que disait le socialisme, voilà ce qu'il cherchait dans les faits; voilà ce qu'il ébauchait dans les esprits.

## SCENE 16

VALJEAN/MONTPARNASSE

(En scène VALJEAN MARCHE, songeur. Entre MONTPARNASSE qui l'agresse. L'autre se défend et le neutralise.)

VALJEAN

Relève-toi. Quel âge as-tu ?

MONTPARNASSE

Dix-neuf ans.

VALJEAN

Tu es fort et bien portant. Pourquoi ne travailles-tu pas ?

MONTPARNASSE

Ca m'ennuie.

VALJEAN

Quel est ton état ?

MONTPARNASSE

Fainéant.

VALJEAN

Parle sérieusement. Peut-on faire quelque chose pour toi ? Qu'est-ce que tu veux faire ?

MONTPARNASSE

Voleur.

VALJEAN (long silence. Peu à peu, il relâche son étreinte)

Mon enfant, tu entres par paresse dans la plus laborieuse des existences. Ah ! Tu te declares fainéant ! Prépare-toi à travailler. As-tu vu une machine qui est redoutable ? Cela s'appelle le laminoir. Il faut y prendre garde : si elle vous attrape le pan de votre habit, vous y passez tout entier. Cette machine, c'est l'oisiveté. Le travail est la loi. Qui le repousse ennui, l'aura supplice. Tu ne veux pas être ouvrier, tu seras esclave. Ah, tu n'as pas voulu de la lassitude honnête des hommes, tu vas avoir la sueur des damnés. Où les autres chantent, tu râleras. Le laboureur, le moissonneur, le matelot, le forgeron t'apparaîtront dans la lumière comme les bienheureux d'un paradis. Quel rayonnement, dans l'enclume ! Mener la charrue, lier la gerbe, c'est de la joie. La barque en liberté dans le vent, quelle fête ! Toi, paresseux, pioche, traîne, roule, marche. Tire ton licou, tu seras bête de somme dans l'attelage de l'enfer. Puis tu seras cloporte dans une cave. Ah, aie pitié de toi-même, misérable enfant, tout jeune qui t'étais ta nourrice il n'y a pas vingt ans, je t'en conjure, écoute-moi. Tu veux un habit de fin drap noir et des escarpins vernis, tu seras tondu ras avec une casaque rouge et des sabots. Tu veux une bague au doigt, tu auras un carcan au cou. Tu entreras là à vingt ans et tu en sortiras à cinquante, cassé, courbé, ridé, édenté, horrible, en cheveux blancs. Ah, mon pauvre enfant, tu fais fausse route; la fainéantise te conseille mal; le plus rude des travaux, c'est le vol. Crois- moi, devenir un coquin n'est pas commode. Il est moins malaisé d'être honnête homme. Va, maintenant, et pense à ce que je t'ai dit. À propos, que voulais-tu de moi ? Ma bourse ? La voici. (Il lui met la bourse dans la main. MONTPARNASSE la soupèse un moment et la glisse dans sa poche, puis il sort sans se retourner.)

MONTPARNASSE

Ganache.

## SCENE 17

MARIUS écrit/COSETTE lit

MARIUS

La réduction de l'univers à un seul être, la dilatation d'un seul être jusqu'à Dieu, voilà l'amour. L'amour, c'est la salutation des anges aux astres. Comme l'âme est triste quand elle est triste par l'amour. Quel vide que l'absence de l'être qui à lui seul remplit le monde. Oh, comme il est vrai que l'être aimé devient Dieu. Il suffit d'un sourire entrevu là-bas, sous un chapeau de crêpe blanc à bavolet lilas, pour que l'âme entre dans le palais des rêves

COSETTE

Les amants séparés trompent l'absence par mille choses chimériques qui ont pourtant leur réalité. On les empêche de se voir, ils ne peuvent s'écrire; ils trouvent une foule de moyens mystérieux de correspondre. Ils s'envoient le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le rire des enfants, la lumière du soleil, les soupirs du vent, les rayons des étoiles, toute la création. Et pourquoi non ? L'amour est assez puissant pour charger la nature entière de ses messages.

MARIUS

O printemps ! Tu es une lettre que je lui écris. O amour ! Adorations ! Volupté de deux esprits qui se comprennent, de deux coeurs qui s'échangent, de deux regards qui se pénètrent ? Vous me viendrez, n'est-ce pas, bonheurs ! Promenades à deux dans les solitudes ! Journées bénies et rayonnantes ! J'ai quelquefois rêvé que de temps en temps des heures se détachaient de la vie des anges et venaient ici-bas traverser la destinée des hommes.

COSETTE

Vous regardez une étoile pour deux motifs: parce qu'elle est lumineuse et parce qu'elle est impénétrable. Vous avez auprès de vous un plus doux rayonnement et un plus grand mystère : la femme. Le jour où une femme qui passe devant vous dégage de la lumière en marchant, vous êtes perdu, vous aimez. Vous n'avez plus qu'une chose à faire: penser à elle si fixement qu'elle soit contrainte de penser à vous.

MARIUS

Si vous êtes pierre, soyez aimant, si vous êtes plante, soyez sensitive, si vous êtes homme, soyez amour. Rien ne suffit à l'amour. On a le bonheur, on veut le paradis; on a le paradis, on veut le ciel. O, vous qui aimez, tout cela est dans l'amour. Sachez l'y trouver. L'amour a autant que le ciel, la contemplation, et de plus que le ciel, la volupté. O joie des oiseaux ! C'est parce qu'ils ont le nid qu'ils ont le chant.

## COSETTE

Vous qui souffrez parce que vous aimez, aimez plus encore. Mourir d'amour, c'est en vivre. Oh, être couchés côte à côte dans le même tombeau, la main dans la main, et de temps en temps, dans les ténèbres, nous caresser doucement un doigt, cela suffirait à mon éternité. L'amour est une respiration céleste de l'air du paradis. S'il n'y avait pas quelqu'un qui aime, le soleil s'éteindrait.

## MARIUS

Quelle grande chose, être aimé ! Quelle chose plus grande encore, aimer ! Le cœur devient héroïque à force de passion. Il ne se compose plus de rien que de pur; il ne s'appuie plus sur rien que d'élevé et de grand. Une pensée indigne n'y peut pas plus germer qu'une ortie sur un glacier.

## COSETTE

L'âme haute et sereine, inaccessible aux passions et aux émotions vulgaires, dominant les nuées et les ombres de ce monde, les folies, les mensonges, les haines, les vanités, les misères, habite le bleu du ciel et ne sent plus que les ébranlements profonds et souterrains de la destinée...

## MARIUS ET COSETTE ENSEMBLE

...comme le haut des montagnes sent les tremblements de terre.

## SCENE 18

MARIUS/COSETTE

(COSETTE est assise sur un banc, dans l'ombre entre MARIUS)

MARIUS

Pardonnez moi, je suis là. J'ai le coeur gonflé, je ne pouvais pas vivre comme j'étais, je suis venu. Avez-vous lu ce que j'avais mis là, sur ce banc ? Me reconnaissez-vous un peu ? N'ayez pas peur de moi. Voilà du temps déjà, vous rappelez-vous le jour où vous m'avez regardé ? C'était dans le jardin du Luxembourg, près du gladiateur. Et le jour où vous avez passé devant moi ? C'était le 16 juin et le 2 juillet. Il va y avoir un an. Depuis bien longtemps je ne vous ai plus vue.. J'ai demandé à la loueuse de chaises, elle m'a dit qu'elle ne vous voyait plus. Vous demeuriez rue de l'Ouest, au troisième, sur le devant dans une maison neuve, vous voyez que je sais. Et puis vous avez disparu. Et j'ai retrouvé votre adresse. La nuit, je viens ici. Ne craignez pa, personne ne me voit. Je viens regarder vos fenêtres de près. Une fois je vous ai entendue chanter. J'étais heureux. Voyez-vous, vous êtes mon ange, laissez-moi venir un peu. Je crois que je vais mourir. Si vous saviez ! Je vous adore, moi ! Pardonnez-moi, je vous parle, je ne sais pas ce que je vous dis, je vous fâche peut-être; est-ce que je vous fâche?

COSETTE

O ma mère !

(COSETTE s'évanouit. MARIUS la prend dans ses bras et l'étreint. Elle reprend conscience, lui prend une main qu'elle pose sur son coeur.)

MARIUS

Vous m'aimez donc ?

COSETTE

Tais-toi ! Tu le sais !

(Elle cache son visage dans la poitrine de MARIUS. Puis leurs visages se rapprochent et doucement ils s'embrassent. Ils se dévisagent, l'un après l'autre se parlent à l'oreille, se sourient, se serrent dans leurs bras.)

COSETTE

Comment vous appelez-vous ?

MARIUS

je m'appelle Marius. Et vous ?

COSETTE

Je m'appelle Cosette.

SCENE 19

MARIUS/COSETTE

(En scène, sur le banc, COSETTE pleure. Entre MARIUS)

MARIUS

Cosette, tu as pleuré. Qu'as-tu ?

COSETTE

Voilà. Mon père m'a dit ce matin de me tenir prête, qu'il avait des affaires, et que nous allions peut-être partir.

MARIUS

Partir ?

COSETTE

Marius, tu es tout pâle. Qu'as-tu ?

MARIUS

Je ne comprends pas ce que tu as dit.

COSETTE

Ce matin mon père m'a dit de préparer toutes mes petites affaires et de me tenir prête, qu'il me donnerait son linge pour le mettre dans une malle, qu'il était obligé de faire un voyage, que nous allions partir, qu'il me fallait préparer tout cela d'ici à une semaine, et que nous irions peut-être en Angleterre.

MARIUS

Mais c'est monstrueux ! Et quand partiras-tu ?

COSETTE

Il n'a pas dit quand.

MARIUS

Et quand reviendras-tu ?

COSETTE

Il n'a pas dit quand.

MARIUS

Cosette, en Angleterre, irez-vous ?

COSETTE

Pourquoi me dis-tu vous ?

MARIUS

Je vous demande si vous irez ?

COSETTE

Comment veux-tu que je fasse ? Si mon père y va ?

MARIUS

Ainsi, vous irez. C'est bon, alors j'irai ailleurs

COSETTE

Que nous sommes bêtes, Marius, j'ai une idée : pars si nous partons. Je te dirai où. Viens me rejoindre où je serai.

MARIUS

Partir avec vous ! Es-tu folle ? Mais il faut de l'argent et je n'en ai pas. Aller en Angleterre, mais je dois plus de dix louis à un de mes amis, j'ai un vieux chapeau, je n'ai plus de vêtements, mes bottes prennent l'eau...Cosette, je suis un misérable. Tu ne me vois que la nuit et tu me donnes ton amour; si tu me voyais le jour tu me donnerais un sou. Aller en Angleterre ! Eh, je n'ai pas de quoi payer le passeport ! (COSETTE éclate en sanglots)  
Ne pleure pas ! M'aimes-tu ?

COSETTE

Je t'adore.

MARIUS

Ne pleure pas. Veux-tu bien faire cela pour moi, de ne pas pleurer ?

COSETTE

M'aimes-tu, toi ?

MARIUS

Cosette, je te donne ma parole d'honneur la plus sacrée que, si tu t'en vas, je mourrai. Maintenant, écoute, ne m'attends pas demain, attends-moi après-demain. D'ici là j'aurai peut-être trouvé les moyens de vous suivre.

COSETTE

Mais comment, Marius ?

MARIUS

Attends jusqu'à après-demain. (il l'embrasse) Mais j'y songe, il faut que tu saches mon adresse, il peut arriver des choses, on ne sait pas. Je demeure chez un ami appelé Courfeyrac, rue de la Verrerie, numéro 16.

COSETTE

Dis-moi ta pensée. Marius, tu as une pensée. Dis-là moi; oh, dis-là moi pour que je passe une bonne nuit.

MARIUS

Ma pensée, la voici : c'est qu'il est impossible que Dieu veuille nous séparer. Attends-moi donc après-demain.

COSETTE

Qu'est-ce que je ferai jusque là ? Toi, tu es dehors, tu vas tu viens, comme c'est heureux, les hommes ! Moi je vais rester toute seule, je vais être triste. Qu'est-ce que tu feras donc demain soir, dis ?

MARIUS

J'essayerai une chose, auprès d'un homme qui ne reçoit que le soir...

COSETTE

Alors je prierai Dieu et je penserai à toi d'ici là pour que tu réussisses.

SCENE 20

EPONINE/MARIUS

EPONINE ( avec une voix faible)

Monsieur Marius...monsieur Marius...à vos pieds...Vous ne me reconnaissez pas ?

MARIUS

Non.

EPONINE

Eponine.

MARIUS

Comment êtes-vous ici ? Que faites-vous là ?

EPONINE

Je meurs

MARIUS

Vous êtes blessée ? Attendez, je vais vous porter. On va vous panser. Est-ce grave ? Où souffrez-vous ? (Il essaie de la soulever, EPONINE pousse un petit cri)  
Vous ai-je fait mal ?

EPONINE

Un peu.

MARIUS

Mais je n'ai touché que votre main. Qu'avez-vous à la main ?

EPONINE

Elle est percée.

MARIUS

Percée ? Mais de quoi ?

EPONINE

D'une balle. Avez-vous vu un fusil qui vous couchait en joue ?

MARIUS

Oui, et une main qui l'a bouché.

EPONINE

C'était la mienne

MARIUS

Pauvre enfant ! Quelle folie ! Mais tant mieux si c'est cela. On ne meurt pas d'une main percée.

EPONINE

La balle a traversé la main, mais elle est sortie par le dos. Inutile de m'ôter d'ici. Asseyez-vous près de moi. (Elle pose sa tête sur les genoux de MARIUS) Oh que c'est bon. Comme on est bien. Voilà, je ne souffre plus...Vous me trouviez laide, n'est-ce pas ? Voyez-vous, vous êtes perdu ! Maintenant personne ne sortira de la barricade. Quand j'ai reçu cette balle, je me suis traînée ici; je vous attendais. Je disais : il ne viendra donc pas ? Oh, si vous saviez, je mordais ma blouse, je souffrais tant. maintenant je suis bien. Vous rappelez-vous le jour où je suis entrée dans votre chambre et où je me suis mirée dans votre miroir ? Vous souvenez-vous, monsieur Marius ? Oh je suis heureuse, tout le monde va mourir...Ne partez pas, cela ne sera pas long, à présent ! Ecoutez, je ne veux pas vous faire une farce. J'ai dans ma poche une lettre pour vous. Depuis hier. On m'avait dit de la mettre à la poste. Je l'ai gardée. Je ne voulais pas qu'elle vous parvînt. Mais vous m'en voudriez peut-être...Prenez votre lettre. (Elle prend la main de MARIUS et la met dans sa poche) Prenez-la ! (MARIUS prend la lettre) Maintenant pour ma peine, promettez-moi...

MARIUS

Quoi ?

EPONINE

Promettez-moi !

MARIUS

Je vous promets.

EPONINE

Promettez-moi de me donner un baiser...sur le front...quand je serai morte...Je le sentirai... Et puis, tenez, monsieur Marius, je crois que j'étais un peu amoureuse de vous. (Elle se soulève, essaie de sourire, puis retombe sur les genoux de MARIUS et meurt. Celui-ci dépose un baiser sur le front d'EPONINE. Il se relève, s'écarte du cadavre et lit l'enveloppe.)

MARIUS

À monsieur Marius Pontmercy, chez M. Courfeyrac, rue de la Verrerie, numéro 16. (Il ouvre l'enveloppe et lit lentement)

“Mon bien-aimé, hélas ! Mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l'Homme Armé, numéro 7. Dans huit jours nous serons en Angleterre. Cosette, 4 juin.”

(MARIUS tire un portefeuille de sa poche, en tire un feuillet sur lequel il écrit en relisant tout haut:)

“Notre mariage était impossible. J'ai demandé à mon grand-père, il a refusé; je suis sans fortune, et toi aussi. J'ai couru chez toi, je ne t'ai plus trouvée; tu sais la parole que je t'avais donnée, je la tiens. Je meurs. Je t'aime. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi, et te sourira.”

(Il plie la lettre en quatre et écrit dessus l'adresse :)

À mademoiselle Cosette Fauchelevent, chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme Armé, numéro 7.

(Il réfléchit à nouveau, ressort son portefeuille, y reprend un feuillet sur lequel il écrit en relisant tout haut)

“Je m'appelle Marius Pontmercy. Porter mon cadavre chez mon grand-père, monsieur Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, numéro 6, au Marais.”

(Il remet son portefeuille en place , et va vers la coulisse)

MARIUS

Gavroche, tu vois cette lettre ? Prend-la. Sors de la barricade sur-le-champ et porte-la dès demain matin à l'adresse indiquée : rue de l'Homme Armé, numéro 7. Va, et sois prudent.

## SCENE 21

ENJOLRAS

Citoyens, vous représentez-vous l'avenir ? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils, les nations soeurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyant en pleine égalité, pour religion le ciel.

Dompter la matière, c'est le premier pas. Réaliser l'idéal, c'est le second. Réfléchissez à ce qu'a déjà fait le progrès. Nous avons dompté l'hydre, elle s'appelle le steamer, nous avons dompté le dragon, il s'appelle la locomotive, nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà et il s'appelle le ballon.

Citoyens, où allons-nous ? À la science faite gouvernement, à un lever de vérité correspondant à un lever du jour. Nous allons à l'unité des peuples, nous allons à l'unité de l'homme Plus de fictions, plus de parasites. Le réel gouverné par le vrai, voilà le but. La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe, et plus tard au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence.

Ecoute-moi, Feuilly, vaillant ouvrier, homme du peuple, homme des peuples. Je te vénère. Tu as adopté pour mère l'humanité et pour père le droit. Tu vas mourir ici, c'est-à-dire triompher. Citoyens, quoi qu'il arrive aujourd'hui, c'est une révolution que nous allons faire. Et quelle révolution ? Je viens de le dire : la révolution du vrai.

Au point de vue politique, il n'y a qu'un seul principe : la souveraineté de l'homme sur lui-même. Cette souveraineté de moi sur moi s'appelle liberté. La protection de tous sur chacun, s'appelle fraternité, quant à l'égalité, c'est la base même du système; la liberté en étant le sommet. L'égalité a un organe, l'instruction gratuite et obligatoire. Oui, le droit a un alphabet et c'est par lui qu'il faut commencer. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! Lumière ! Tout vient de la lumière et tout y retourne.

Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième siècle sera heureux. On n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements. On sera heureux.

Amis, l'heure où nous sommes et où je vous parle est une heure sombre; mais ce sont là les achats pénibles de l'avenir. Une révolution est un péage. Oh ! Le genre humain sera délivré, relevé et consolé. Nous le lui affirmons sur cette barricade. D'où pousserons-nous le cri d'amour, si ce n'est du haut du sacrifice ? Frères, qui meurt ici meurt dans le rayonnement de l'avenir, et nous entrons dans une tombe toute pénétrée d'aurore.

SCENE 22

THENARDIER/VALJEAN

(En scène VALJEAN et MARIUS, allongé et inanimé. Survient THENARDIER.)

THENARDIER (tenant ses souliers à la main.)

Part à deux .(VALJEAN reconnaît THENARDIER, reste dans l'ombre et ne répond pas.) Comment vas-tu faire pour sortir de cet égoût ? Tu as vu cette serrure ? Il est impossible de crocheter la porte. (VALJEAN reste silencieux.) Il faut pourtant que tu t'en ailles d'ici.

VALJEAN

C'est vrai.

THENARDIER

Eh bien, part à deux.

VALJEAN

Que veux-tu dire ?

THENARDIER

Tu as tué l'homme, c'est bien. Moi, j'ai la clé. Ecoute, camarade. Tu n'as pas tué cet homme sans regarder ce qu'il avait dans ses poches. Donne-moi ma moitié, je t'ouvre la porte. (Il sort à moitié une clé de sa poche.) Veux-tu voir comment est faite la clé des champs ? (Il la tend à VALJEAN.) Tiens, je te donne la corde, par dessus le marché.

VALJEAN

Pourquoi faire, une corde ?

THENARDIER

Il te faut aussi une pierre, mais tu en trouveras dehors. Derrière la porte, il y a un tas de gravats.

VALJEAN

Pourquoi faire, une pierre ?

THENARDIER

Imbécile, puisque tu vas jeter le pantre à la rivière, il te faut une pierre et une corde, sans quoi ça flotterait sur l'eau.

VALJEAN

C'est ma foi vrai ! (il prend la corde.)

THENARDIER (claquant des doigts)

Ah, çà, camarade, comment as-tu fait pour te tirer là-bas de la fondrière. Il faut une force...moi, je n'ai pas osé m'y risquer. Peuh, tu ne sens pas bon. (VALJEAN se tait) Je te fais des questions, mais tu as raison de ne pas y répondre. C'est un apprentissage pour le fichu quart d'heure du juge d'instruction. Et puis en ne parlant pas du tout, on ne risque pas de parler trop haut. C'est égal, parce que je ne vois pas ta figure et parce que je ne sais pas ton nom, tu aurais tort de croire que je ne sais pas qui tu es et ce que tu veux...Tu as un peu cassé ce monsieur; maintenant tu voudrais le serrer quelque part. Il te faut la rivière, le grand cache-sottise. Je vais te tirer d'embarras. Aider un bon garçon dans la peine, ça me botte.

À propos de fondrière, pourquoi n'y as-tu pas jeté l'homme? Au fait, tu as peut-être agi sagement. Demain, des ouvriers auraient pu le retrouver et de fil à fil, de brin à brin, on aurait pu remonter jusqu'à toi. La police est pleine d'esprit : l'égoût est traître et vous dénonce. La rivière est à tout le monde: c'est la vraie fosse commune. Au bout d'un mois, on vous repêche l'homme aux filets de Saint-Cloud. C'est une charogne, quoi ! Qui a tué cet homme ? Paris. Et la justice n'informe même pas. Tu as bien fait, camarade.

Maintenant, concluons l'affaire. Tu as vu ma clé, montre-moi ton argent. Finissons. Combien ce pantre avait-il dans ses profondes ?

VALJEAN (fouille dans ses poches et sort quelques pièces.)

Voilà.C'est tout.

THENARDIER

Tu l'as tué pour pas cher ! (Il fouille VALJEAN et MARIUS.) C'est pourtant vrai, l'un portant l'autre, vous n'avez pas plus que ça. (Il prend la moitié des pièces, puis le tout.) N'importe, c'est suriner les gens à trop bon marché.

VALJEAN (s'apprêtant à tirer MARIUS vers la porte.)

Allons-y.

THENARDIER

Tu as raison, l'ami. Il faut que tu sortes. C'est ici comme à la foire, on paye en sortant. Tu as payé, sors . (Et il se met à rire de son astuce.)

## SCENE 23

JAVERT ( On entend le début de ses réflexions en voix off.)

Quand j'ai rencontré inopinément cette nuit Jean Valjean sur les berges de la Seine, j'ai senti en moi quelque chose du loup qui ressaisit sa proie, en même temps que du chien qui retrouve son maître. Et je voyais devant moi deux routes également droites. Deux routes, moi qui dans ma vie n'en avais jamais connu qu'une seule, et toujours droite. L'une de ces deux lignes droites excluait l'autre. Laquelle des deux était la vraie ?

Ma situation est inexprimable. Je dois la vie à un malfaiteur. Je suis de plain-pied avec un repris de justice: je lui paye un service par un autre service. Il m'a dit va-t-en, et à mon tour je lui dit sois libre. Je sacrifie le devoir à des motifs personnels. Je trahis la société pour rester fidèle à ma conscience...Je suis atterré.

Une chose m'a étonné: Valjean m'a fait grâce. Une chose me pétrifie : j'ai fait grâce à Valjean. Cela me donne le frisson. Moi, Javert, j'ai trouvé bon de décider, contre tous les règlements de police, contre toute l'organisation sociale et judiciaire, contre le code tout entier, j'ai trouvé bon de décider une mise en liberté ! J'ai substitué mes propres affaires aux affaires publiques. C'est inqualifiable !!!

Je suis fait pour sévir. Il est fait pour subir. Et nous voici tous deux à ce point au-dessus des lois ? Quoi ? Valjean, plus fort que l'ordre social tout entier, serait libre et moi, Javert, je continuerais de manger le pain du gouvernement ?

Je suis déconcerté. Envers moi, Valjean s'est montré généreux; cela m'accable. Monsieur Madeleine réapparaît derrière Jean Valjean; leurs figures se superposent, elles n'en font plus qu'une qui devient vénérable. Quoi ? J'ai de l'ad-mi-ra-tion pour un forçat ? Quoi, dans mon for intérieur, je confesse que ce misérable est...sublime ? C'est odieux, odieux.

Je suis un lâche, je me fais horreur. L'idéal, pour moi, ce n'est pas d'être humain, d'être grand, d'être sublime, non. L'idéal, c'est d'être irréprochable. Or je viens de faillir. J'étais entré dans la police comme on entre en religion, je fus espion comme on est prêtre, seul Dieu est digne de recevoir ma démission.

Moi, Javert, le guetteur de l'ordre, l'incorruptible au service de la police, la providence-dogue de la société, me voici vaincu et terrassé; et sur toute cette ruine que vois-je ? Un homme debout, le bonnet vert sur la tête et l'auréole au front ! Voilà à quel bouleversement j'en suis arrivé. Voilà la vision effroyable que j'ai dans l'âme.

C'est trop violent, c'est insupportable. Non. (voix off, à nouveau.) Il n'y a que deux manières d'en sortir. L'une, c'est d'aller résolument à Valjean, et de rendre au cachot l'homme du bagne. L'autre, c'est...

(La lumière baisse jusqu'au noir, tandis qu'on entend le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau.)

## SCENE 24

M. GILLENORMAND/MARIUS/VALJEAN/COSETTE

(En scène, GILLENORMAND et MARIUS)

GILLENORMAND

Vois-tu, mon petit Marius, à ta place, je mangerais plutôt de la viande que du poisson...

MARIUS

Ceci m'amène à vous dire une chose.

GILLENORMAND

Laquelle ?

MARIUS

C'est que je veux me marier.

GILLENORMAND

Prévu ! (il éclate de rire)

MARIUS

Comment, prévu ?

GILLENORMAND

Oui, prévu. Tu l'auras, ta belle jolie petite fille. Elle vient tous les jours sous la forme d'un vieux monsieur savoir de tes nouvelles. Depuis que tu es blessé, elle passe son temps à pleurer et à faire de la charpie. Je me suis renseigné, elle habite rue de l'Homme Armé, numéro 7. (Sourire de MARIUS) Ah, nous y voilà ! Ah, tu la veux, eh bien, tu l'auras ! Ah, tu prends le hanneton par les cornes. Je t'offre une côtelette et toi tu réponds : à propos, je veux me marier. C'est ça qui est une transition ! Eh bien tant pis, rage Je fais ce que tu veux. Ça te la coupe, imbécile ! Ecoute, j'ai pris des renseignements, moi aussi je suis sournois: elle est charmante, elle est sage, c'est un bijou, elle t'adore. Ah, tu croyais que le vieux allait tempêter, faire la grosse voix, crier non ! Pas du tout. Cosette, soit. Amour, soit. Je ne demande pas mieux. Monsieur, prenez la peine de vous marier. Sois heureux, mon enfant bien-aimé.(Il éclate en sanglots et étreint MARIUS qui pleure aussi)

MARIUS

Mon père !

GILLENORMAND

Ah, tu m'aimes donc ! Le voilà débouché. Il m'a dit: mon père.

MARIUS

Mais, mon père, à présent que je me porte bien, il me semble que je pourrais la voir.

GILLENORMAND

Prévu encore. Tu la verras demain.

MARIUS

Mon père ! Pourquoi pas aujourd'hui ?

GILLENORMAND

Eh bien, aujourd'hui. Va pour aujourd'hui. Tu m'as dit trois fois «mon père», ça vaut bien ça. Je vais m'en occuper. On te l'amènera. Prévu, te dis-je. Ceci a déjà été mis en vers. C'est le dénouement du «Jeune malade», d'André Chénier. D'André Chénier qui a été égorgé par les scélér...pardon, par les géants de 1793 !

(En coulisse, une voix annonce, «MONSIEUR ULTIME FAUCHELEVENT, MADEMOISELLE COSETTE FAUCHELEVENT.» Entrent COSETTE et VALJEAN.)

GILLENORMAND (voyant COSETTE)

Adorable !!! (s'adressant à VALJEAN) Monsieur Tranchelevent... Monsieur Tranchelevent, j'ai l'honneur de vous demander, pour mon petit-fils, monsieur le baron Marius Pontmercy, la main de mademoiselle...

(VALJEAN incline la tête en signe d'assentiment.)

C'est dit.

GILLENORMAND

Permission de vous adorer. (Il rejoint VALJEAN, laissant COSETTE près de MARIUS)

COSETTE

Oh, mon dieu, je vous revois. C'est toi? C'est vous ? Être allé se battre comme cela ! Mais pourquoi

? Pendant quatre mois, j'ai été morte. Oh, que c'est méchant d'avoir été à cette bataille ! Qu'est-ce que je vous avais fait ? Je vous pardonne mais vous ne le ferez plus. Oh, comme je suis heureuse ! C'est donc fini, le malheur ? Je suis toute sottée. Je voulais vous dire des choses que je ne sais plus du tout. M'aimez-vous toujours ? J'ai fait de la charpie pour vous tout le temps; tenez, monsieur, regardez, c'est votre faute, j'ai un durillon au doigt.

MARIUS

Vous êtes un ange.

GILLENORMAND

Tutoyez-vous. Ne vous gênez-pas. (Il retourne vers VALJEAN) .Elle est exquise, cette mignonne. C'est un chef-d'oeuvre, cette Cosette-là ! Elle est très petite fille et très grande dame. Elle ne sera que baronne, c'est déroger; elle est née marquise. Vous a-t-elle de ces cils ! (Il revient sur ses pas) Mes enfants, fichez-vous bien dans la caboche que vous êtes dans le vrai. Aimez-vous. L'amour, c'est la bêtise des hommes et l'esprit de Dieu. Adorez-vous.(un silence assez long, puis) Seulement, quel malheur ! Voilà que j'y pense...plus de la moitié de ce que j'ai est en viager, après ma mort, d'ici une vingtaine d'années – j'ai quatre-vingt onze ans – ah, mes pauvres enfants, vous n'aurez pas le sou ! Vos belles mains blanches, madame la baronne, feront au diable l'honneur de le tirer par la queue.

VALJEAN

Mademoiselle Euphrasie Fauchelevent a six cent mille francs.

GILLENORMAND

Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Euphrasie en question ?

COSETTE

C'est moi

GILLENORMAND

Six cent mille francs !

VALJEAN

Moins quatorze ou quinze mille francs, peut-être.

GILLENORMAND

Ceci arrange bien des choses, n'est-ce pas ? Ce diable de Marius, il vous a déniché dans l'arbre des rêves une grisette millionnaire ! Fiez-vous donc maintenant aux amourettes des jeunes gens ! Les étudiants trouvent des étudiantes de six cent mille francs ! Chérubin travaille mieux que Rothschild !

## SCENE 25

(En scène GILLENORMAND, entouré de MARIUS et de COSETTE, un verre à la main.)

GILLENORMAND

Vous n'échapperez pas à deux sermons. Vous avez eu le matin celui du curé, vous aurez le soir celui du grand-père. Ecoutez-moi : je vais vous donner un conseil: adorez-vous ! Je ne fais pas un tas de giries, je vais au but : soyez heureux. Il n'y a pas dans la création d'autres sages que les tourtereaux. Les philosophes disent : modérez vos joies. Moi je dis : lâchez-leur la bride, à vos joies. Soyez épris comme des diables. Soyez enragés. Les philosophes radotent.

Est-ce qu'il peut y avoir trop de parfums, trop de boutons de rose ouverts, trop de rossignols chantants, trop de feuilles vertes, trop d'aurore dans la vie ? Est-ce qu'on peut trop s'aimer ? Est-ce qu'on peut trop se plaire l'un à l'autre ? Est-ce qu'on peut trop s'enchanter, trop se cajoler, trop se charmer ? Est-ce qu'on peut trop être vivant ? Est-ce qu'on peut trop être heureux ?

Soyons heureux sans chicaner. Obeissons aveuglément au soleil. Qu'est-ce que le soleil ? C'est l'amour. Qui dit amour, dit femme. Ah, ah ! Voilà une toute-puissance, c'est la femme. Demandez à ce démagogue de Marius s'il n'est pas l'esclave de cette petite tyranne de Cosette. Et de son plein gré, le lâche ! La femme ! Il n'y a pas de Robespierre qui tienne, la femme règne. Je suis plus royaliste que cette royauté-là. Qu'est-ce qu'Adam ? C'est le royaume d'Ève. Pas de 89 pour Ève.

Je vous défie de sortir de là, ces diabesses sont nos anges. Oui, l'amour, la femme, le baiser, c'est un cercle dont je vous défie de sortir. Oui, une femme entre en scène, une étoile se lève; à plat ventre ! Marius se battait il y a six mois; il se marie aujourd'hui. C'est bien fait. Oui, Marius, oui, Cosette, vous avez raison. Existez hardiment l'un pour l'autre.

Faites en sorte que, quand vous êtes l'un avec l'autre, rien ne vous manque. Cosette, que le beau temps, ce soit le sourire de votre mari; Marius, que la pluie, ce soit les larmes de ta femme. Et qu'il ne pleuve jamais dans votre ménage. Croyez ce que je dis là. Soyez l'un pour l'autre une religion. La meilleure manière d'adorer Dieu, c'est d'aimer sa femme. Je t'aime. Voilà mon catéchisme.

## SCENE 26

MARIUS/VALJEAN/COSETTE

(En scène VALJEAN. Entre MARIUS, qui vient le saluer chaleureusement.)

MARIUS

C'est vous, père ! Mais vous venez de trop bonne heure. Il n'est encore que midi et demi, Cosette dort. Que je suis content de vous voir. Vous nous avez beaucoup manqué, hier soir au banquet de noces. Comment va votre main ? Mieux, à ce que je vois. Nous avons bien parlé de vous tous les deux, père. Cosette vous aime tant ! Vous n'oublierez pas que vous avez votre chambre ici. Vous viendrez vous y installer, et dès aujourd'hui. Ou vous aurez affaire à Cosette. Elle entend nous mener tous par le bout du nez, je vous en préviens.

VALJEAN

Monsieur...

MARIUS (lui coupant la parole)

Vous avez conquis mon grand-père, vous lui allez. Savez-vous le whist? Vous complerez mon grand-père si vous savez le whist. C'est vous qui mènerez promener Cosette mes jours de palais, vous lui donnerez le bras, vous savez, comme au Luxembourg, autrefois. Nous sommes absolument décidés à être très heureux. Et vous en serez, de ce bonheur, entendez-vous, père ?

VALJEAN

Monsieur, j'ai une chose à vous dire. Je suis un ancien forçat. (Il défait son pansement autour de son pouce) Je n'ai rien à la main. Je n'y ai jamais rien eu. Je me suis fait absent le plus que j'ai pu à votre mariage. J'ai supposé cette blessure pour ne point faire un faux, pour ne pas introduire de nullité dans les actes du mariage, pour être dispensé de signer.

MARIUS

Qu'est-ce que cela veut dire ?

VALJEAN

Cela veut dire que j'ai été aux galères.

MARIUS

Vous me rendez fou.

VALJEAN

Monsieur Pontmercy, j'ai été dix-neuf ans aux galères. Pour vol. Puis j'ai été condamné à perpétuité.

Pour vol. Pour récidive. À l'heure qu'il est, je suis en rupture de ban.

MARIUS

Dites tout ! Dites tout ! Vous êtes le père de Cosette !

VALJEAN

Il est nécessaire que vous me croyiez ici, monsieur; et quoique notre serment à nous autres ne soit pas reçu en justice...Vous me croirez. Le père de Cosette, moi ? Devant Dieu, non. Monsieur le baron de Pontmercy, je suis un paysan de Faverolles. Je gagnais ma vie à émonder des arbres. Je ne m'appelle pas Fauchelevent, je m'appelle Jean Valjean. Je ne suis rien à Cosette. Rassurez-vous.

MARIUS

Qui me prouve...?

VALJEAN

Moi. Puisque je le dis.

MARIUS

Je vous crois.

VALJEAN

Que suis-je pour Cosette ? Un passant. Il y a dix ans, je ne savais pas qu'elle existât. Je l'aime, c'est vrai. Une enfant qu'on a vue petite, étant soi-même déjà vieux, on l'aime. Elle était orpheline. Sans père ni mère. Elle avait besoin de moi. Voilà pourquoi je me suis mis à l'aimer. Aujourd'hui Cosette quitte ma vie; nos deux chemins se séparent. Elle est madame Pontmercy. Sa providence a changé. Et Cosette gagne au change. Quant aux six cent mille francs, je vais au-devant de votre pensée : c'est un dépôt. Je rends le dépôt et je complète la restitution en disant mon vrai nom. Je tiens, moi, à ce que vous sachiez qui je suis.

MARIUS

Mais enfin, pourquoi me dites-vous tout cela ? Qu'est-ce qui vous y force ? Vous pouviez vous garder le secret à vous-même. Vous n'êtes ni dénoncé, ni poursuivi, ni traqué. Alors à quel propos faites-vous cet aveu ? Pour quel motif ?

VALJEAN

Pour quel motif je viens de dire «je suis un forçat» ? C'est par honnêteté ! Oui, monsieur Pontmercy, cela n'a pas le sens commun, je suis un honnête homme. C'est en me dégradant à vos yeux que je

m'élève aux miens. Je suis un galérien qui obéit à sa conscience. Voyez-vous, un nom, c'est un moi. Quoique paysan, je me suis fait une éducation. Eh bien oui, soustraire un nom et se mettre au-dessous, c'est déshonnête ! Pour vivre, autrefois, j'ai volé un pain, pour vivre aujourd'hui, je ne veux pas voler un nom !

MARIUS

Pour vivre ! Vous n'avez pas besoin de ce nom pour vivre ! (MARIUS va vers VALJEAN et lui prend la main) Mon grand-père a des amis; je vous aurai votre grâce.

VALJEAN

C'est inutile. On me croit mort, cela suffit. La mort, c'est la même chose que la grâce.

COSETTE (entrant brusquement)

Parions que vous parlez politique. Comme c'est bête, au lieu d'être avec moi ! Je vous prends en flagrant délit. J'ai entendu à travers la porte mon père qui disait...La conscience...le devoir...C'est de la politique ça. On ne parle pas politique dès le lendemain du mariage...

MARIUS

Tu te trompes, Cosette. Nous parlons affaire. Nous parlons du meilleur placement à trouver pour tes six cent mille francs. (Il la prend dans ses bras) Laisse-nous un moment, nous parlons chiffres, cela t'ennuierait...

COSETTE

Tu as mis ce matin une charmante cravate, Marius...Non cela ne m'ennuiera pas. D'abord, père, je veux que vous veniez m'embrasser. Et vous pourriez prendre mon parti. Vous voyez bien que je suis très malheureuse en ménage. Mon mari me bat. Allons, embrassez-moi tout de suite. (à MARIUS) Et vous, je vous fais la grimace ! Fâchez-vous, père, dites qu'il faut que je reste. Je veux rester. Je suis très jolie, aujourd'hui. Regarde-moi, Marius.

MARIUS

Je t'aime !

COSETTE

Je t'adore !

MARIUS

Maintenant, laisse-nous, nous avons quelque chose à terminer...

COSETTE

C'est bon, on s'en va. Monsieur mon mari, monsieur mon papa, vous êtes des tyrans. Je vais le dire à grand-père. Je m'en vais, c'est bien fait. (Elle sort vivement. Puis revient. ) J e suis très en colère !

MARIUS

Pauvre Cosette, quand elle va savoir...

VALJEAN

Cosette ! Oh oui, cest vrai, vous allez dire cela à Cosette..Monsieur, je vous en conjure, je vous en supplie, monsieur, donnez-moi votre parole la plus sacrée, ne le lui dites-pas. Un forçat, elle ne sait pas ce que c'est, on serait forcé de lui expliquer...cela l'épouvanterait. Oh, mon Dieu...Oh je voudrais mourir...

MARIUS (lui met la main sur l'épaule)

Soyez tranquille, je garderai votre secret pour moi seul. Un mot, encore, à propos du dépôt que vous avez si fidèlement et si honnêtement remis. C'est là un acte de probité. Il est juste qu'une récompense vous soit donnée. Fixez la somme. Ne craignez pas de la fixer très haut.

VALJEAN

Je vous en remercie, monsieur. Il me reste une dernière chose...à présent que vous savez, croyez-vous, monsieur, que je ne dois plus voir Cosette ?

MARIUS

Je crois que ce serait mieux.

VALJEAN (Il s'apprête à sortir, puis se retourne vers MARIUS)

Tenez, si vous permettez, je viendrai la voir. Je vous assure que je le désire beaucoup. Si je n'avais pas tenu à voir Cosette, je serais parti; mais voulant rester dans l'endroit où est Cosette et continuer de la voir, j'ai dû honnêtement tout vous dire. Voyez-vous, il y a neuf ans passés que je l'ai près de moi. J'étais comme son père et elle était mon enfant. Je ne sais pas si vous me comprenez, monsieur Pontmercy, mais ne plus la voir, ne plus lui parler, ce serait bien difficile. Mettez-vous à ma place, je n'ai plus que cela. Monsieur, vaiment, je voudrais bien voir encore un peu Cosette. Aussi rarement qu'il vous plaira. Par exemple, ce que je puis faire, c'est de venir le soir, quand il commence à être nuit.

MARIUS

Vous viendrez tous les soirs. Et Cosette vous attendra.

VALJEAN

Vous êtes bon, monsieur.

(Ils se saluent et VALJEAN sort.)

## SCENE 27

MARIUS/THENARDIER/COSETTE

(En scène MARIUS, qui termine de lire une lettre.)

MARIUS

Basque, faites entrer ce baron...Thénard !

(Entre THENARDIER, en habit noir portant des lunettes vertes, à double abat-jour, le chapeau à la main.)

Quel projet vous amène, monsieur ?

THENARDIER

Monsieur le baron, daignez m'écouter. Il y a en Amérique, dans un pays qui est du côté de Panama, un village appelé la Joya. C'est un pays dangereux : il est plein d'anthropophages, mais c'est un pays merveilleux: on y trouve de l'or.

MARIUS

Où voulez-vous en venir ?

THENARDIER

Je voudrais aller m'établir à La Joya. Nous sommes trois. J'ai mon épouse et ma demoiselle. Le voyage est long et cher. Il me faut un peu d'argent.

MARIUS

En quoi cela me regarde-t-il ?

THENARDIER

Monsieur le baron a lu ma lettre ? J'ai un secret à lui vendre. Je commence gratis, vous verrez que je suis intéressant. Monsieur le baron, vous avez chez vous un voleur et un assassin.

MARIUS

Chez moi ?

THENARDIER

Assassin et voleur. Cet homme s'est glissé ici sous un faux nom. Je vais vous dire son nom vrai. Et vous le dire pour rien.

MARIUS

J'écoute.

THENARDIER

Il s'appelle Jean Valjean.

MARIUS

Je le sais.

THENARDIER

Je vais vous dire, également pour rien, qui il est. C'est un ancien forçat.

MARIUS

Je le sais.

THENARDIER

Vous le savez depuis que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

MARIUS

Non. Je le savais auparavant.

THENARDIER

Vous voyez que je suis bien renseigné. Ce que j'ai à vous apprendre n'est connu que de moi seul. Cela intéresse la fortune de madame la baronne. C'est à vous que je l'offre d'abord. Bon marché.

Vingt mille francs.

MARIUS

Je vous répète que vous n'avez rien à m'apprendre. Je sais ce secret-là, de même que je sais votre nom.

THENARDIER

Mon nom ? Ce n'est pas difficile, j'ai eu l'honneur de vous l'écrire : Thénard.

MARIUS

Dier.

THENARDIER

Qui ça ?

MARIUS

Thénardier! Vous êtes aussi l'ouvrier Jondrette, le comédien Fantabou, le poète Gentflot, l'espagnol Don Alvarès, et la femme Balizard.

THENARDIER

La femme quoi ?

MARIUS

Je sais que vous avez tenu une gargote à Montfermeil

THENARDIER

Une gargote ? Jamais !

MARIUS

Et je vous dis que vous êtes Thénardier.

THENARDIER

Je le nie.

MARIUS

Et que vous êtes un gueux. Tenez.

(Il lui jette un billet.)

THENARDIER

Cinq cent francs ! Monsieur le baron est infaillible! Je suis Thénardier !

MARIUS

thénardier, je vous ai dit votre nom. À présent, votre secret, voulez-vous que je vous le dise ? J'ai aussi mes informations, moi. Jean Valjean est, comme vous l'avez dit, un voleur et un assassin. Un voleur, parce qu'il a volé un riche manufacturier, monsieur Madeleine. Un assassin, parce qu'il a assassiné l'agent de police Javert.

THENARDIER

Monsieur le baron, nous faisons fausse route. Je n'aime pas voir les gens accusés injustement. Jean Valjean n'a point volé monsieur Madeleine, et Jean Valjean n'a point tué Javert.

MARIUS

Voilà qui est fort ! Comment cela ?

THENARDIER

Il n'a pas volé monsieur Madeleine attendu que c'est lui-même Jean Valjean qui est monsieur Madeleine, et il n'a pas tué Javert attendu que celui qui a tué Javert, c'est Javert, puisqu'il s'est suicidé !

MARIUS

Prouvez-le donc !

THENARDIER (Sortant deux journaux de ses poches.)

Deux faits, deux preuves

MARIUS (lit les journaux, puis regarde Thénardier en souriant)

Eh bien alors, ce malheureux est un homme admirable !

THENARDIER

Cet homme est un voleur et un assassin, et je le prouve ! Ce secret vaut de l'or massif. Le 6 juin dernier, il y a un an, un homme était dans le grand égoût de Paris, entre le pont des Invalides et le pont d'Iéna. Il traînait un homme sur son dos, un cadavre. Il croisa...un passant..à qui il dit: «tu vois ce que j'ai sur le dos. Il faut que je sorte. Tu as la clef, donne-la moi.» Ce forçat était d'une force terrible, le passant s'exécuta. Comprenez-vous, monsieur le baron, le passant, c'était moi, celui qui portait le cadavre, c'était Valjean, et , dieu merci, j'avais arraché un morceau d'habit comme preuve à conviction...(il sort un morceau de vêtement)

MARIUS

Le cadavre, c'était moi, et voici l'habit.(Il se lève, va vers THENARDIER) Vous êtes un infâme, un menteur, un calomniateur, un scélérat. C'est vous qui êtes un voleur et un assassin ! Tenez, voilà mille francs, sacripan que vous êtes! Ah, Jondrette Thénardier, vil coquin, brocanteur de secrets, fouilleur de ténèbres, prenez cet argent et sortez d'ici ! Waterloo vous protège !

THENARDIER

Waterloo ?

MARIUS

Oui ! Vous y avez sauvé la vie d'un colonel ! Mon père, le colonel baron de Pontmercy ! Ah, monstre ! Partez dès demain pour l'amérique, avec votre fille; car votre femme est morte, abominable menteur. Je veillerai à votre départ et vous compterai, à ce moment-là, vingt mille francs. Allez vous faire pendre ailleurs !

THENARDIER

Monsieur le baron, reconnaissance éternelle ! (Il sort.)

MARIUS

Cosette ! Cosette ! Viens-vite ! Basque, appelle un fiacre, vite !! Ah, mon Dieu, c'est lui qui m'a sauvé la vie ! Vite, partons pour la rue de l'Homme Armé.

COSETTE

Ah, quel bonheur, la rue de l'homme Armé. Je n'osais plus t'en parler, nous allons voir monsieur Jean !

MARIUS

Ton père, Cosette, ton père plus que jamais. Cosette, il est allé à la barricade pour me sauver. Comme c'est son besoin d'être un ange, en passant, il en a sauvé d'autres; il a sauvé Javert. Il m'a tiré de ce gouffre pour me donner à toi. Il m'a porté sur son dos dans cet effroyable égoût. Ah, je suis un monstrueux ingrat. Cosette, après avoir été ta providence, il a été la mienne. Nous allons le ramener, le prendre avec nous, qu'il le veuille ou non, il ne nous quittera plus. Je passerai le reste de ma vie à le vénérer. Tout s'explique. Tu comprends ?

COSETTE

Tu as raison. Allons-y ! (Ils sortent)

SCENE 28

VALJEAN/COSETTE/MARIUS

(On entend frapper à la porte)

VALJEAN

Entrez !

(Entrent COSETTE et MARIUS)

COSETTE

Mon père !

VALJEAN

Comme on est bête ! Je croyais que je ne la verrais plus. Figurez-vous, monsieur Pontmercy, qu'au moment où vous êtes entré, je me disais : c'est fini, je ne la verrai plus. J'avais besoin de voir Cosette une petite fois, de temps en temps. Sais-tu, Cosette, que ton mari est très beau ? Ah, tu as un joli col brodé, à la bonne heure, j'aime ce dessin-là. C'est ton mari qui l'a choisi ? Monsieur Pontmercy, laissez-moi la tutoyer. Ce n'est pas pour longtemps.

COSETTE

Pourquoi être parti si longtemps ? Depuis quans êtes-vous revenu ? Savez-vous que vous êtes très changé ? Ah, le vilain père, il a été malade et nous ne l'avons pas su ! Tiens, Marius, tâte sa main comme elle est froide !

VALJEAN

Ah, vous voilà ! Monsieur Pontmercy, vous me pardonnez ?

MARIUS

Cosette, entends-tu ? Il en est là ! Il me demande pardon ! Et sais-tu ce qu'il a fais, Cosette ? Il m'a sauvé la vie. Cette barricade, cet égoût, cette fournaise, ce cloaque, il a tout traversé pour moi, pour toi, Cosette. Cet homme-là, c'est l'ange !

VALJEAN

Chut, chut, pourquoi dire tout cela ?

MARIUS

Mais vous, pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité ? Que vous étiez monsieur Madeleine, que vous aviez sauvé Javert, que vous m'aviez sauvé la vie ?

VALJEAN

Parce que je pensais comme vous. Je trouvais que vous aviez raison, qu'il fallait que je parte. Si vous aviez su l'affaire de l'égoût, vous m'auriez fait rester près de vous. Je devais donc me taire...

MARIUS

Vous ne passerez pas un jour de plus dans cette affreuse maison. Ne vous figurez pas que vous serez demain ici.

VALJEAN

Demain, je ne serai pas ici, mais je ne serai pas chez vous.

COSETTE

Demain vous serez dans la chambre que vous avez dans notre maison. Vous allez venir avec nous...Mon Dieu, vos mains sont encore plus froides...Vous êtes malade, père ?

VALJEAN

Moi, je suis très bien. Seulement...

MARIUS

Seulement quoi ?

VALJEAN

Je vais mourir tout à l'heure.

MARIUS et COSETTE

Mourir ?

VALJEAN

Cosette, tu me parlais, continue, parle, que j'entende ta voix !

COSETTE

Père, vous vivrez. Je veux que vous viviez, ente,dez-vous ,

VALJEAN

Oui, défends-moi de mourir. Qui sait ? J'obéirai peut-être. J'étais en train de mourir quand vous êtes arrivés. Cela m'a arrêté, il m'a semblé que je renaissais.

MARIUS

Vous êtes en pleine force de vie. Est-ce que vous imaginez qu'on meurt comme ça ? Vous avez eu du chagrin, vous n'en aurez plus. C'est moi qui vous demande pardon, et à genoux encore ! Vous allez vivre, vivre avec nous et vivre longtemps.

COSETTE

Vous voyez bien. Marius dit que vous ne mourrez pas.

VALJEAN

Ce n'est rien de mourir. C'est affreux de ne pas vivre. Voilà le grand martyr ( Il brandit un crucifix)Devant lui, je vais vous dire...vous êtes bons tous les deux. Je vous aime bien, oh c'est bon de mourir comme cela. Mes enfants, vous n'oublierez pas que je suis un pauvre, vous me ferez enterrer dans le premier coin de terre venu, sous une pierre pour marquer l'endroit. C'est là ma volonté. Pas de nom sur la pierre. Si Cosette veut venir un peu quelquefois, cela me fera plaisir. Vous aussi, monsieur Pontmercy. Il faut que je vous avoue que je ne vous ai pas toujours aimé; je vous en demande pardon. Maintenant, elle et vous n'êtes plus qu'un pour moi. Je vous suis très reconnaissant. Je sens que vous rendez Cosette heureuse. Cosette, voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là : Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Et t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout ce que tu as eu en bonheur. Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous bien toujours. Il n'y a guère autre chose que cela dans le monde : s'aimer. Approchez-vous encore. Je meurs heureux. Donnez-moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus. (Il retombe et expire.)

## SCENE 1

MYRIEL/CONVENTIONNEL GREGOIRE

CG

C'est la première fois qu'on vient me rendre visite. Qui êtes-vous Monsieur ?

MYRIEL

Je me nomme Bienvenu Myriel.

CG

Est-ce que c'est vous que le peuple appelle Monseigneur Bienvenu ?

MYRIEL

C'est moi...Je vous félicite; vous n'avez toujours pas voté la mort du roi...

CG

Ne me félicitez pas trop, monsieur. J'ai voté la fin du tyran.

MYRIEL

Que voulez-vous dire ?

CG

Je veux dire que l'homme a un tyran, l'ignorance. J'ai voté la fin de ce tyran-là. Ce tyran-là a engendré la royauté qui est l'autorité prise dans le faux, tandis que la science est l'autorité prise dans le vrai. L'homme ne doit être gouverné que par la science.

MYRIEL

Et la conscience.

CG

C'est la même chose. La conscience, c'est la quantité de science innée que nous avons en nous. Quant à Louis XVI, j'ai dit non. Je ne me crois pas le droit de tuer un homme; mais je me sens le devoir d'exterminer le mal. J'ai voté la fin du tyran. C'est-à-dire la fin de la prostitution pour la femme, la fin de l'esclavage pour l'homme, la fin de la nuit pour l'enfant. En votant la république, j'ai voté cela. J'ai voté la fraternité, la concorde, l'aurore. Nous avons fait tomber le vieux monde, nous avons démoli l'ancien régime...

MYRIEL

Vous avez démoli...Démolir peut être utile; mais je me défie d'une démolition compliquée de colère.

CG

Le droit a sa colère, monsieur l'évêque, et la colère du droit est un élément du progrès. N'importe et quoi qu'on en dise, la révolution française est le plus puissant pas du genre humain depuis l'avènement du Christ. Incomplète, soit; mais sublime. La révolution française, c'est le sacre de l'humanité...

MYRIEL

Oui ? 93 !

CG

Ah ! Vous y voilà ! 93 ! J'attendais ce mot-là. Un nuage s'est formé pendant quinze cents ans. Au bout de quinze siècles, il a crevé. Vous faites le procès au coup de tonnerre.

MYRIEL

Le juge parle au nom de la justice; le prêtre parle au nom de la pitié, qui n'est autre chose qu'une justice plus élevée. Un coup de tonnerre ne doit pas se tromper . Et Louis XVII ?

CG

Louis XVII ! Voyons. Sur qui pleurez-vous ? Est-ce sur l'enfant innocent ? Alors soit, je pleure avec vous. Est-ce sur l'enfant royal ? Je demande à réfléchir. Pour moi, le frère de Cartouche, enfant innocent, pendu sous les aisselles, en place de Grève jusqu'à ce que mort s'en suive, pour le seul crime d'avoir été le frère de Cartouche n'est pas moins douloureux que le petit- fils de Louis XV, enfant innocent, martyrisé dans la tour du temple pour le seul crime d'avoir été le petit-fils de Louis XV.

MYRIEL

Monsieur, je n'aime pas ces rapprochements de noms.

CG

Ah! Monsieur le prêtre, vous n'aimez pas les crudités du vrai. Christ les aimait, lui. Il prenait une verge et il époussetait le temple. Son fouet plein d'éclairs était un rude diseur de vérités. Quand il s'écriait : laissez les enfants venir à moi, il ne distinguait pas entre les petits enfants. Il ne se fût pas gêné pour rapprocher le dauphin de Barrabas du dauphin d'Hérode. Monsieur, l'innocence est sa couronne à elle-même. L'innocence n'a que faire d'être altesse. Elle est aussi auguste déguenillée que fleurdelysée.

MYRIEL

C'est vrai.

CG

J'insiste. Je pleurerai sur les enfants des rois avec vous, pourvu que vous pleuriez avec moi sur les petits du peuple.

MYRIEL

Je pleure sur tous.

CG

Egalement ! Et si la balance doit pencher, que ce soit du côté du peuple. Il y a plus longtemps qu'il souffre.

(Noir)

HOMME (Hetzel?)

Monseigneur, que pensez-vous de cette affaire ?

MYRIEL

Dites-moi.

HOMME

Un misérable, à bout de ressources, par amour pour son amante, a fait de la fausse monnaie; ce qui, vous le savez, mérite la peine de mort. Arrêtée, la femme nia obstinément, et seul son aveu pouvait confondre son amant. Le procureur du roi imagina une infidélité de l'homme et, en usant savamment de fragments de lettres, sut persuader la malheureuse qu'elle avait une rivale. Dévorée de jalousie, la pauvre dénonça son amant. Quelle habileté, n'est-ce pas ? En mettant la jalousie en jeu, ce magistrat a fait jaillir la vérité par la colère; il a fait sortir la justice de la vengeance....

MYRIEL

Où jugera-t-on cet homme et cette femme ?

HOMME

Quelle question ? À la cour d'assises.

MYRIEL

Et où jugera-t-on monsieur le procureur du roi ?

NOIR

## SCÈNE 1

VALJEAN/ VIEILLE FEMME/MYRIEL

(Valjean frappe à une porte.)

VOIX

Qui va là ?

VALJEAN

Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

VOIX

L'auberge est pleine. Allez-vous en !

(Valjean frappe à une porte.)

VOIX

Qui va là ?

VALJEAN

Un passant qui voudrait souper et coucher.

VOIX

Un passant ? (il éclaire le visage de Valjean) Ah ! L'homme qu'on a renvoyé de l'autre auberge ! Eh bien on te chasse de celle-ci !

VALJEAN

Où voulez-vous que j'aïlle ?

VOIX

Ailleurs.

(Valjean frappe à une porte.)

VOIX

Qui va là ?

VALJEAN

Monsieur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiette de soupe et un coin pour dormir dans votre hangar ?

VOIX

Qui êtes-vous ?

VALJEAN

J'arrive de Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues...Pourriez-vous ? En payant.

VOIX

Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

VALJEAN

Elle est pleine !

VOIX

Et chez Labarre ?

VALJEAN

Il ne m'a pas reçu !

VOIX

Est-ce que vous seriez...l'homme ? Va-t-en!

VALJEAN

Par grâce, un verre d'eau !

VOIX

Un coup de fusil, oui !

(Valjean se couche sur un banc)

VIEILLE FEMME (V.F.)

Que faites-vous là, mon ami ?

VALJEAN

Vous le voyez bien, bonne femme. Je me couche.

V.F.

Sur ce banc ?

VALJEAN

J'ai eu pendant 19 ans un matelas de bois. J'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

V.F.

Vous avez été soldat ?

VALJEAN

Oui bonne femme. Soldat.

V.F.

Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

VALJEAN

Parce que...je n'ai pas d'argent !

V.F.

Hélas, je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

VALJEAN

Donnez toujours. (il prend les quatre sous)

V.F.

Vous ne pouvez pas vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé, portant ? On aurait pu vous loger par charité.

VALJEAN

J'ai frappé à toutes les portes.

V.F.

Eh bien ?

VALJEAN

Partout on m'a chassé.

V.F.

Vous avez frappé à toutes les portes, dites-vous ?

VALJEAN

Oui.

V.F.

Avez-vous frappé à celle-là ?

VALJEAN

Non.

V.F.

Frappez-y.

(Valjean frappe à la porte)

MYRIEL

Entrez. (il ouvre. Valjean entre.)

VALJEAN

Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une auberge. On m'a dit : Va-t-en ! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Là, sur la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est, ici ? Une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs et quinze sous que j'ai gagné au bagne par mon travail, en dix-neuf ans. Je payerai. J'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim...

MYRIEL

Madame Magloire, vous mettez un couvert de plus et des draps blancs au lit de l'alcôve. Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous; nous allons souper dans un instant.

VALJEAN

Vrai ? Vous me gardez ? Un forçat ! Vous m'appelez monsieur ? Vous ne me tutoyez pas ? Va-t-en, chien, qu'on me dit toujours ! Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

MYRIEL

Je suis un prêtre, qui demeure ici

VALJEAN

Un prêtre ? Oh, un brave homme de prêtre. Vous êtes humain, monsieur le curé, vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon, un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paye ?

MYRIEL

Non, gardez votre argent, monsieur. Combien avez-vous ? Cent-neuf francs ?

VALJEAN

Et quinze sous.

MYRIEL

Cent-neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

VALJEAN

Dix-neuf ans.

MYRIEL

Dix-neuf ans ! (il soupire) Vous souffrez. Vous avez faim et soif. Soyez le bienvenu. Et qu'ai-je besoin de savoir votre nom ? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un que je savais.

VALJEAN

Vrai ? Vous saviez comment je m'appelle ?

MYRIEL

Oui, vous vous appelez mon frère.

## SCENE 2

JEAN VALJEAN

Je me réveillai juste comme deux heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale. Ce qui me réveilla ? C'est que le lit était trop bon. Il y avait près de vingt ans que je n'avais pas couché dans un lit. Je ne m'étais pas deshabillé, mais la sensation était trop nouvelle pour ne pas troubler mon sommeil.

J'avais dormi plus de quatre heures, ma fatigue était passée. Je suis accoutumé à ne pas donner trop d'heures au repos. J'ai ouvert les yeux, j'ai regardé un moment dans l'obscurité, mais je ne pouvais pas me rendormir. Quand beaucoup de sensations diverses ont agité la journée, quand des choses préoccupent l'esprit, on s'endort, mais on ne se rendort pas. C'est ce qui m'est arrivé.

Beaucoup de pensées me venaient pêle-mêle, mais il en est une qui se représentait continuellement et qui chassait toutes les autres. Autant le dire : j'avais remarqué les six couverts d'argent et la grande cuiller que madame Magloire avait posés sur la table. Ces six couverts d'argent m'obsédaient. Ils étaient là, à quelques pas.

Au moment où j'avais traversé la chambre pour venir dans celle où je dormais, la vieille servante les rangeait dans un petit placard, à la tête du lit. J'avais remarqué ce placard, à droite en entrant par la salle à manger...Les couverts étaient massifs, et de vieille argenterie. Avec la grande cuiller, j'en tirerais au moins deux cents francs : le double de ce que j'avais gagné en dix neuf ans de bagne !

Mon esprit oscilla toute une grande heure dans ces fluctuations auxquelles se mêlait bien quelque lutte. Trois heures sonnèrent. J'ai rouvert les yeux. Je me suis redressé, j'ai étendu le bras, tâté mon havre-sac. Puis, machinalement, j'ai ôté mes souliers et j'ai replongé dans ma rêverie.

J'y serais resté jusqu'au lever du jour, mais l'horloge a sonné un coup – le quart ? La demi ? - et je me suis dit : allons ! Je me suis levé et je suis allé examiner la fenêtre : elle était sans barreaux et donnait sur le jardin, enclos d'un mur blanc, assez bas, facile à escalader.

Puis je suis revenu près de mon havre-sac. J'en ai sorti une barre de fer assez courte, aiguisée comme un épieux, que les forçats nomment un chandelier de mineur. J'ai mis mes souliers dans mes poches et, retenant mon souffle, assourdissant mon pas, je me suis dirigé vers la chambre voisine.

L'évêque y dormait. Un rayon de lune éclairait son visage. Je ne sais pas pourquoi, à ce spectacle étrange, j'ai ôté lentement ma casquette, comme en contemplation. Un reflet sur la vitre rendait confusément visible, au dessus de la cheminée, un crucifix qui semblait nous ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup, j'ai remis ma casquette sur mon front, marché rapidement droit au placard : nul besoin de chandelier de mineur, la clé était sur la serrure. J'ai ouvert le placard, pris le panier, gagné la porte de ma chambre, ouvert la fenêtre, enjambé l'appui, mis l'argenterie dans mon sac, jeté le panier, traversé le jardin, sauté par dessus le mur, et comme un tigre éperdu je me suis enfui...

La suite, on la connaît bien. Les gendarmes m'arrêtent. Comme disait le brigadier : nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'en va. Nous l'avons arrêté pour voir. Il avait cette argenterie...! Et il vous a dit, répondit l'évêque, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez lequel il avait passé la nuit. Je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici ? C'est une méprise. Comment cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller ? Sans doute, dit l'évêque.

J'étais abasourdi. Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse ? Me suis-je entendu murmurer, comme dans un songe. Puis l'évêque ajouta : Mon ami, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les. Et maintenant, allez en paix.

Les gendarmes s'éloignèrent. J'étais comme un homme qui va s'évanouir. L'évêque s'approcha de moi et murmura : n'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme.

Je n'avais aucun souvenir d'avoir rien promis. Enfin il ajouta, avec solennité : Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

## SCENE 20 AU COUVENT

VALJEAN/COSETTE

NARRATEUR

La mère supérieure accepta que Cosette devînt pensionnaire du couvent et celle-ci dut prendre l'habit des élèves de la maison. Jean Valjean obtint qu'on lui remît les vêtements qu'elle dépouillait. C'était ce même habillement de deuil qu'il lui avait fait revêtir lorsqu'elle avait quitté la gargotte Thénardier.

(sur le texte du narrateur, Valjean range soigneusement les vêtements dans une petite valise. Entre Cosette.)

VALJEAN

Bonjour, mon enfant. C'est déjà l'heure de la récréation ?

COSETTE

Bonjour, père. Comment, déjà ? J'avais hâte de vous voir, moi !

VALJEAN

Moi aussi, bien sûr, Cosette. Les soeurs ont bien voulu donner la permission de se voir une heure tous les jours que Dieu fait. Quand tu entres dans cette mesure, tu transformes la chambre en paradis.

COSETTE (riant)

En paradis ? Alors, je suis votre ange, père ?

VALJEAN (l'embrassant)

Mon ange, en effet. Et maintenant, tu ris de plus en plus souvent. C'est merveilleux comment cela change ton visage, tu sais. Le rire, c'est le soleil, il chasse l'hiver du visage des gens....

COSETTE (voyant la valise)

Dites-moi, père, qu'est-ce que c'est donc que cette boîte-là qui sent si bon ?

VALJEAN

Une valise emplies de doux souvenirs de ton enfance...

COSETTE

Mon plus beau souvenir d'enfance, c'est la poupée que vous m'avez offerte, père, chez les Thénardier. C'est Catherine. Elle me manque, père. Si j'avais su, je l'aurais emmenée...

VALJEAN

N'y pense plus, mon enfant. Tu es bien grande maintenant. Te voici à l'âge de l'étude et non plus à celui des jeux enfantins. Es-tu heureuse, ici, Cosette ?

COSETTE

Oh oui, père, puisqu'on se voit tous les jours. Combien de temps va-t-on rester ici ?

VALJEAN

Dans ce couvent ? Tout le temps nécessaire à ton éducation, mon enfant...

COSETTE

Et ensuite, je devrai me faire moi aussi religieuse, père ? Si c'est votre volonté, j'obéirai...

VALJEAN

Qui t'a mis cette idée en tête, Cosette ?

COSETTE

La soeur prieure en parle souvent

VALJEAN

L'instant n'est pas encore venu d'en décider. Et à ce moment-là, c'est ta volonté et non la mienne qui aura le dernier mot.

(on entend sonner une cloche)

COSETTE

C'est la fin de la récréation, à demain, père.(elle l'embrasse et sort en courant)

VALJEAN

À demain, mon enfant. Religieuse...religieuse....pourquoi pas veuve avant d'avoir été mariée ! Cette enfant a le droit de connaître la vie avant d'y renoncer. Lui retrancher d'avance et en quelque sorte sans la consulter, toutes les joies sous prétexte de lui sauver toutes les épreuves, profiter de son ignorance et de son isolement pour lui faire germer une vocation artificielle, c'est dénaturer une créature humaine. Je n'ai pas le droit de condamner Cosette au cloître par la raison que j'avais été condamné au bagne. Et qui sait si, religieuse à regret, Cosette n'en viendrait pas un jour à me haïr...

(Il prend la valise, l'étreint et sort lentement.)

### SCENE 3

#### LE PERE FAUCHELEVENT

Montreuil-sur-mer m'a vu naître. Ancien tabellion, paysan presque lettré, j'ai vu monsieur Madeleine, notre maire, arriver dans le pays. C'était, à l'époque, un simple ouvrier qui, très vite, avait trouvé le moyen de s'enrichir dans la fabrication des imitations de jais et de verroterie noire. En trois ans, sa fortune était faite, alors que, dans le même temps, mon commerce allait à la faillite. Cette situation m'avait rempli de jalousie et je ne manquais jamais une occasion de nuire à cet homme-là. Ruiné, sans famille, je n'avais plus à moi qu'une charrette et un cheval : pour survivre, je suis devenu charretier.

Ce matin, au petit jour, il pleuvait. Pour gagner du temps, j'ai engagé ma charrette dans une ruelle en pente, sinueuse et défoncée. Emporté par la charge trop lourde, mon cheval s'est abattu et s'est brisé deux cuisses. La chute m'a fait rouler sous la charrette et je me suis retrouvé engagé sous les roues, toute la voiture pesant sur ma poitrine.

L'inspecteur Javert fut parmi les premiers sur les lieux. Il envoya chercher un cric. Attiré par mes appels à l'aide, Monsieur Madeleine survint peu après. On s'écarta avec respect. J'ai crié : à l'aide ! Qui est-ce qui est un bon enfant pour sauver le vieux ?

Madeleine demanda : a-t-on un cric ?

On est allé en quérir un, répondit un paysan

Dans combien de temps l'aura-t-on ?

On est allé au plus près, au lieu Flachot, où il y a un maréchal, mais c'est égal, il faudra bien un bon quart d'heure.

Un quart d'heure ? Mais il ne sera plus temps. Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce ? Ecoutez, il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Y a-t-il quelqu'un qui ait des reins et du cœur ? Cinq louis à gagner ! Silence...Dix louis...Allons..vingt louis...!

Javert s'avança :

Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque...C'est la force. Il faudrait être un terrible homme pour faire la chose de lever une voiture comme cela sur son dos. Monsieur Madeleine, je n'ai jamais connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là...C'était un forçat.

Ah ! Dit Madeleine.

Du bagne de Toulon.

J'ai hurlé : J'étouffe. Ça me brise les côtes ! Un cric ! Quelque chose ! Ah !

Madeleine : Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux ?

Javert : Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric, c'était ce forçat.

J'ai crié : Ah ! Voilà que ça m'écrase !

Madeleine a souri tristement et s'est glissé sous la voiture...Puis j'ai vu l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulever, les roues sortir de l'ornière. On se précipita : vingt bras enlevèrent la charrette. J'étais sauvé. Je suis tombé à genoux devant Madeleine et j'ai dit : vous êtes le bon dieu.

Il avait sur le visage je ne sais quelle expression de souffrance heureuse et céleste, et il fixait son oeil tranquille sur Javert qui le regardait toujours.

## SCENE 4

FANTINE/JAVERT/VALJEAN

JAVERT

Pour avoir frappé un propriétaire-électeur : tu en as pour six mois. Au bloc !

FANTINE

Six mois ! Six mois de prison ! Six mois à gagner sept sous par jour ! Mais que deviendra Cosette ? Ma fille, ma fille ! Je dois encore plus de cent francs aux Thénardier, monsieur l'inspecteur, savez-vous cela ? Monsieur Javert, je vous demande grâce. C'est ce monsieur le bourgeois que je ne connais pas qui m'a mis de la neige dans le dos. Cela m'a saisi. Je suis un peu malade, voyez-vous. J'ai eu tort d'abîmer le chapeau de ce monsieur. Faites moi grâce pour cette fois. Ayez pitié de moi, monsieur Javert.

JAVERT

Allons, je t'ai écoutée. As-tu bien tout dit ? Marche, à présent ! Tu as tes six mois; le Père éternel en personne n'y pourrait plus rien.

FANTINE

Grâce ! (Elle s'écroule)

VALJEAN

Un instant, s'il vous plait

JAVERT (saluant)

Pardon, monsieur le maire...

FANTINE (se redressant)

Ah, c'est donc toi qui es monsieur le maire (elle lui crache au visage et éclate de rire)

VALJEAN (s'essuie le visage, puis)

Inspecteur Javert, mettez cette femme en liberté.

FANTINE

En liberté ! Qu'on me laisse aller ! Que je n'aille pas en prison six mois ! Qui a dit cela ? J'ai mal entendu, ça ne peut pas être ce monstre de maire. Ce vieux gredin de maire, c'est lui qui est cause de tout. Figurez-vous, monsieur Javert, qu'il m'a chassée ! Chassée à cause d'un tas de gueuses qui tenaient des méchants propos à mon égard, dans l'atelier. Alors je n'ai plus gagné assez et tout le malheur est venu. D'abord, il y a une amélioration que ces messieurs de la police devraient bien

faire, ce serait d'empêcher les entrepreneurs des prisons de faire du tort aux pauvres gens. Je vais vous expliquer cela, voyez-vous. Vous gagnez douze sous par jour à coudre des chemises, cela tombe à neuf sous, parce que l'entrepreneur des prisons fait tomber les prix: alors il n'y a plus moyen de vivre, alors on devient ce qu'on peut. Moi, j'avais ma petite Cosette, j'ai bien été forcée de devenir une mauvaise femme. Vous comprenez à présent que c'est ce gueux de maire qui a fait tout le mal...

VALJEAN

Inspecteur, laissez partir cette femme.

JAVERT

Monsieur le maire, cela ne se peut pas. Cette malheureuse a insulté un bourgeois.

VALJEAN

Inspecteur Javert, vous êtes un honnête homme. Voici le vrai. Je passais sur la place comme vous emmeniez cette femme; je me suis informé, j'ai tout su, c'est le bourgeois qui a eu tort et qui, en bonne police, eût dû être arrêté.

JAVERT

Je suis au désespoir de résister à monsieur le maire, c'est la première fois de ma vie, mais il daignera me permettre de lui faire observer que je suis dans la limite de mes attributions... Cela c'est un fait de police de la rue qui me regarde, et je retiens la femme Fantine.

VALJEAN

Le fait dont vous parlez est un fait de police municipale. Aux termes des articles neuf, onze, quinze et soixante-six du code d'instruction criminelle, j'en suis juge. J'ordonne que cette femme soit mise en liberté.

JAVERT

Mais, monsieur le maire...

VALJEAN

Je vous rappelle, à vous, l'article quatre-vingt-un de la loi du 13 décembre 1799 sur la détention arbitraire.

JAVERT

Monsieur le maire, permettez...

VALJEAN

Plus un mot. Sortez

(JAVERT salue cérémonieusement et sort.)

FANTINE le regarde sortir , se retourne et lentement tombe aux pieds de VALJEAN qui, avec douceur, la relève.)

VALJEAN

Je vous ai entendue. Je ne savais rien de ce que vous avez dit. Je crois que c'est vrai, et je sens que c'est vrai. J'ignorais même que vous eussiez quitté mes ateliers. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à moi ? Mais voici : je payerai vos dettes, je ferai venir votre enfant, ou vous irez la rejoindre. Vous vivrez ici, ou à Paris, ou bien où vous voudrez. Je me charge de votre enfant et de vous. Je vous donnerai tout l'argent qu'il faudra. Vous redeviendrez honnête en redevenant heureuse. Et même, écoutez, je vous le déclare dès à présent, si tout est comme vous le dites, et je n'en doute pas, vous n'avez jamais cessé d'être vertueuse et sainte devant Dieu. Oh! Pauvre femme !

(FANTINE regarde VALJEAN, commence à sangloter, glisse à genoux, lui prend la main, l'embrasse, et s'évanouit.)

## SCENE 5

JAVERT/VALJEAN

(JAVERT est en scène. Entre VALJEAN.)

VALJEAN

Eh bien, qu'est-ce ? Qu'y a-t-il, Javert ?

JAVERT

Il y a, monsieur le maire, qu'un acte coupable a été commis.

VALJEAN

Quel acte ?

JAVERT

Un agent inférieur de l'autorité a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus grave. Je...

VALJEAN

Quel est cet agent ?

JAVERT

Moi.

VALJEAN

Et quel est le magistrat qui aurait eu à se plaindre de l'agent ?

JAVERT

Vous, monsieur le maire. Je viens vous prier de vouloir bien provoquer près de l'autorité ma destitution. Vous direz, j'aurais pu donner ma démission. Donner sa démission, c'est honorable. J'ai failli, je dois être puni. Il faut que je sois chassé. Monsieur le maire, vous avez été sévère pour moi l'autre jour injustement. Soyez le aujourd'hui justement.

VALJEAN

Ah ça ! Quel est ce galimatias ? Quels torts avez-vous envers moi ? Je ne comprends pas.

JAVERT

Vous allez comprendre. Monsieur le maire, il y a six semaines, à la suite de cette scène pour la femme Fantine, j'étais furieux. Je vous ai dénoncé à la préfecture de police de Paris.

VALJEAN

Dénoncé ? Comme maire ayant empiété sur la police ?

JAVERT

Comme ancien forçat...Je le croyais. Depuis longtemps j'avais des idées...une ressemblance, votre force de reins dans l'aventure du vieux Fauchelevent...Votre jambe qui traîne un peu..je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

VALJEAN

Un nommé ? Comment dites-vous ?

JAVERT

Jean Valjean.C'est un forçat que j'avais vu il y a vingt ans, quand j'étais garde-chiourme à Toulon. En sortant du bagne, ce Jean Valjean avait, à ce qu'il paraît, volé chez un évêque, puis commis un autre vol sur un petit savoyard. Depuis huit ans, il s'était dérobé. Moi, je m'étais figuré...La colère m'a décidé : je vous ai dénoncé.

VALJEAN

Et que vous a-t-on répondu ?

JAVERT

Que j'étais fou.

VALJEAN

Eh bien ?

JAVERT

Eh bien on avait raison. Le véritable Jean Valjean a été trouvé....

VALJEAN

Ah !

JAVERT

Oui, il est à la prison d'Arras et se fait appeler Champmathieu. Mais un ancien forçat nommé Brevet, détenu là-bas pour je ne sais quoi, l'a formellement reconnu. Le Champmathieu nie, bien entendu. On fouille cette affaire-là. On s'informe à Toulon : il n'y a plus que deux forçats à avoir connu Valjean. On les transfère à Arras, et on les confronte . Ils n'hésitent pas; pour eux aussi, c'est Valjean. Après vous avoir dénoncé, j'apprends la chose, le juge d'instruction me convoque, et...

VALJEAN

Eh bien ?

JAVERT

Monsieur le maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi, je l'ai reconnu. Je vous demande pardon, monsieur le maire.

VALJEAN

Et que dit cet homme ?

JAVERT

Ah dame ! L'affaire est mauvaise. Si c'est Valjean, il y a récidive. Enjamber un mur, casser une branche, chiper des pommes, pour un enfant, c'est une polissonnerie, pour un homme c'est un délit, pour un forçat, c'est un crime. Escalade et vol : tout y est. Ce n'est plus la correctionnelle, c'est la cour d'assises, et partant ce sont les galères à perpétuité. Les preuves sont là : reconnu par quatre personnes, dont votre serviteur, le vieux coquin sera condamné. Je vais d'ailleurs me rendre à Arras pour témoigner. Je suis cité. Sitôt faite ma déposition, je serai de retour.

VALJEAN

C'est bon, allez.

JAVERT

Monsieur le maire, il me reste une chose à vous rappeler: ma destitution

VALJEAN

Javert, vous êtes un homme d'honneur, et je vous estime. Vous vous exagérerez votre faute. Allons, vous êtes digne de monter et non de descendre. J'entends que vous gardiez votre place.

JAVERT

Monsieur le maire, je ne souhaite pas que vous me traitiez avec bonté. La bonté qui consiste à donner raison à la fille publique contre le bourgeois, à l'agent de police contre le maire, à celui qui est en bas contre celui qui est en haut, c'est ce que j'appelle de la mauvaise bonté. C'est avec cette bonté-là que la société se désorganise Mon Dieu ! C'est bien facile d'être bon, le malaisé c'est d'être juste. Quand je sévissais sur des gredins, je me suis souvent dit à moi-même : toi, si tu bronches...J'ai bronché, je me suis pris en faute, tant pis. Monsieur le maire, le bien du service veut un exemple. Je demande simplement la destitution de l'inspecteur Javert.

VALJEAN

Nous verrons.

(Il lui tend la main.)

JAVERT

Pardon, monsieur le maire, mais cela ne doit pas être. Un maire ne donne pas la main à un mouchard.

VALJEAN

Qu'est-ce à dire ?

JAVERT

Mouchard, oui : du moment où j'ai mésusé de la police, je ne suis plus qu'un mouchard. Monsieur le maire, je continuerai le service jusqu'à ce que je sois remplacé.

(Il sort, laissant VALJEAN rêveur et pensif.)

## SCENE 6

JAVERT/FANTINE/VALJEAN

(JAVERT entre, alors que VALJEAN et FANTINE sont déjà en scène.)

FANTINE (voyant JAVERT)

Monsieur Madeleine, sauvez-moi !

VALJEAN

Soyez tranquille, ce n'est pas pour vous qu'il vient. (à JAVERT) Je sais ce que vous voulez.

JAVERT

Allons vite ! (silence de VALJEAN qui regarde FANTINE) Allons, vite! (silence)  
(JAVERT empigne VALJEAN au col et crie) Ah ! Ça, viendras-tu ?

FANTINE

Monsieur le maire !

JAVERT (riant)

Il n'y a plus de monsieur le maire, ici !

VALJEAN

Javert...

JAVERT

Appelle-moi monsieur l'inspecteur !

VALJEAN

Monsieur, je voudrais vous dire un mot en particulier.

JAVERT

Tout haut ! Parle tout haut; on me parle tout haut à moi !

VALJEAN

C'est une prière que j'ai à vous faire...

JAVERT

Je te dis de parler tout haut. Je ne te croyais pas bête !

VALJEAN

Mais cela ne doit être entendu que de vous seul...

JAVERT

Qu'est-ce que cela me fait ? Je n'écoute pas !

VALJEAN (parlant bas)

Accordez-moi trois jours ! Trois jours pour aller chercher l'enfant de cette malheureuse femme ! Je payerai ce qu'il faudra. Vous m'accompagnerez si vous voulez.

JAVERT (criant)

Tu veux rire ! Ah ça ! Je ne te croyais pas bête ! Tu me demandes trois jours pour t'en aller ! Tu dis que c'est pour aller chercher l'enfant de cette fille ! Ah ! ah ! C'est bon ! Voilà qui est bon !

FANTINE

Mon enfant ! Aller chercher mon enfant ! Elle n'est donc pas ici !...Répondez-moi ! Où est Cosette ? Je veux mon enfant ! Monsieur Madeleine ! Monsieur le maire !

JAVERT

Voilà l'autre, à présent ! Te tairas-tu, drôlesse ! Gredin de pays où les galériens sont magistrats et où les filles publiques sont soignées comme des comtesses ! Ah, mais ! Tout ça va changer; il était temps !

(Il regarde FANTINE et saisit à nouveau VALJEAN au col)

Je te dis qu'il n'y a point de monsieur Madeleine et qu'il n'y a point de monsieur le maire. Il y a un voleur et un brigand, il y a un forçat appelé Jean Valjean ! C'est lui que je tiens ! Voilà ce qu'il y a ! (FANTINE se redresse, étend les bras, ouvre convulsivement les mains, puis retombe, morte.)

VALJEAN

Vous avez tué cette femme.

JAVERT

Finirons-nous ! Je ne suis pas ici pour entendre des raisons. Economisons tout ça. Marchons tout de suite, ou les poucettes !

(VALJEAN se dégage, saisit la canne de JAVERT, la brandit et murmure lentement, en allant vers FANTINE)

VALJEAN

Je ne vous conseille pas de me déranger en ce moment.

(Il se penche vers FANTINE, lui parle à l'oreille, lui ferme les yeux, lui soulève la main qu'il embrasse. Puis il se tourne vers JAVERT et lui rend sa canne.)

Maintenant, je suis à vous.

## SCENE 7

HETZEL

Article paru dans LE DRAPEAU BLANC, daté du 25 juillet 1823 :

Un arrondissement du Pas-de-Calais vient d'être le théâtre d'un événement peu ordinaire. La police a découvert que le maire de Montreuil-sur-mer, monsieur Madeleine, n'était autre qu'un ancien forçat en rupture de ban, condamné en 1796 pour vol, et nommé Jean Valjean. Ce misérable avait réussi à s'évader peu après son arrestation, mais fut heureusement repris trois ou quatre jours plus tard. On dit qu'il profita de ces jours de liberté pour récupérer une somme évaluée à six ou sept cent mille francs, placée par lui chez le banquier Laffitte, et qu'il aurait caché en un lieu connu de lui seul. Traduit devant les assises du département du Var, sous l'accusation de vol de grand chemin, ce bandit a renoncé à se défendre. Reconnu coupable et condamné à mort, le criminel a refusé de se pourvoir en cassation. Le roi, dans son inépuisable clémence, a daigné commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Jean Valjean a été immédiatement dirigé sur le bagne de Toulon.

On n'a pas oublié que Jean Valjean avait, à Montreuil-sur-mer, des habitudes religieuses. Quelques journaux présentèrent cette commutation comme un triomphe du parti prêtre. Jean Valjean changea de chiffre au bagne : l'ancien 24601 devint 9430.

Du reste, après sa chute, la prospérité de la ville disparut. Les contre-mâtres s'improvisèrent fabricants. Les rivalités envieuses surgirent. Les vastes ateliers de monsieur Madeleine furent fermés, les bâtiments tombèrent en ruine, les ouvriers se dispersèrent. Une fois tombé celui qui dirigeait, chacun tira à soi: l'esprit de lutte succéda à l'esprit d'organisation, l'âpreté à la cordialité. On falsifia les procédés, la concurrence fut partout, on avilit les produits, on tua la confiance. Moins de débouchés, moins de commandes; moins de commandes, moins de salaires, les ateliers chômèrent et la faillite vint. Plus rien pour les pauvres. Tout s'évanouit.

Article paru dans LE JOURNAL DE TOULON, daté du 17 novembre 1823 :

Hier, un forçat, de corvée à bord du vaisseau l'ORION, en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous les pilotis de la pointe de l'arsenal. Cet homme était écroué sous le numéro 9430 et se nommait Jean Valjean.

## SCENE 8

THENARDIER/PONTMERCY

THENARDIER

(On voit THENARDIER se déplacer avec précaution. Il s'approche d'un cadavre tout en étant aux aguets, marchant avec lenteur et précaution. Il se parle tout bas, comme pour se rassurer.)

Ah ça ! Est-il vivant ce mort ? Voyons donc ! Oh, oh ! On dirait un cuirassier...un officier..et même un officier d'un certain rang, si j'en juge à cette grosse épauette en or qui sort de la cuirasse...Eh bien, mon colonel, on a perdu son casque dans la bataille ? Mordieu, quel coup de sabre vous avez ramassé, mon colonel: jolie balafre, en vérité...Voyons, voyons, soulageons ce pauvre officier de tout poids superflu, cela pourra peut-être l'aider à respirer, qui sait ? Et hop, par ici la médaille : mazette ! Une croix d'argent de la légion d'honneur !!!! Il faut vite la mettre en sécurité ! Hein, mon colonel ! Et si elle tombait aux mains de l'ennemi ? Dieu merci, cette capote est un sacré coffre-fort ! Hop-là, confisqué. Mais, mais, c'est une île aux trésors, cet homme-là ! Une montre-gousset.. On ne demande pas l'heure en enfer, mon colonel...Allez ! Au coffre...Et ça ? Une bourse ? Mais a-t-on idée de partir à la guerre avec son argent !!!!Quelle imprudence !!!Vite ! Vite ! Portons secours...

PONTMERCY (se redresse et ouvre les yeux)

Merci.

THENARDIER

Quoi de plus normal qu'un sous-officier vienne en aide à un officier .....

PONTMERCY

Qui a gagné la bataille ?

THENARDIER

Les anglais.

PONTMERCY

Cherchez dans mes poches. Vous y trouverez une bourse et une montre. Prenez-les.

THENARDIER (faisant semblant de fouiller)

Il n'y a rien.

PONTMERCY

On m'a volé alors. J'en suis fâché. C'eût été pour vous.

THENARDIER (écoutant)

Voilà qu'on vient...(Il veut se relever, PONTMERCY le retient)

PONTMERCY

Vous m'avez sauvé la vie. Qui êtes-vous ?

THENARDIER

J'étais comme vous, de l'armée française, ici, dans cette plaine de Waterloo. Il faut que je vous quitte. Si l'on me prenait, on me fusillerait. Je vous ai sauvé la vie. Tirez-vous d'affaire maintenant.

PONTMERCY

Quel est votre grade ?

THENARDIER

Sergent.

PONTMERCY

Comment vous appelez-vous ?

THENARDIER

Thénardier.

PONTMERCY

Thénardier. Je n'oublierai pas ce nom. Et vous, retenez le mien, je me nomme Pontmercy. Colonel-comte Pontmercy.

## SCENE 9

LA THENARDIER/VALJEAN/THENARDIER

(En scène, le couple THENARDIER. Il tend un papier à sa femme.)

THENARDIER

Quand le client sortira, tu lui donnera cette note.

LA THENARDIER (lisant)

Souper 3Fr; Chambre 10Fr; Bougie 5Fr; Feu 4Fr; Ser...?

THENARDIER (épelant)

S, e, r, v, i, s, s, e : SERVISSE 1Fr !

LA THENARDIER

Total : 23Fr ! Tu as raison, Thénardier il doit bien cela. C'est juste, mais c'est trop. Il ne voudra pas payer.

THENARDIER (riant)

Il payera. (Un silence) Je dois bien quinze cents francs, moi !

LA THENARDIER

Ah, ça ! Tu n'oublies pas que je flanque Cosette à la porte aujourd'hui ? Ce monstre ! J'aimerais mieux épouser Louis XVIII que de la garder un jour de plus à la maison !

THENARDIER

Tu remettras la note à l'homme....(Il sort, et VALJEAN entre de l'autre côté, canne et sac en mains.)

LA THENARDIER

Levé si tôt ? Monsieur nous quitte déjà ?

VALJEAN

Oui, madame. Je m'en vais. (Elle lui tend la note.)

LA THENARDIER

Oh, monsieur, les temps sont bien durs. Si nous n'avions pas, par-ci par-là, des voyageurs généreux et riches comme monsieur...Nous avons tant de charges..Tenez, cette petite nous coûte les yeux de la tête.

VALJEAN

Quelle petite ?

LA THENARDIER

Eh bien, la petite, vous savez ! Cosette ! L'Alouette, comme on dit dans le pays !

VALJEAN

Ah, oui !

LA THENARDIER

Sont-ils bêtes, ces paysans, avec leurs sobriquets ! Elle a plutôt l'air d'une chauve-souris que d'une alouette ! Voyez-vous, monsieur...les taxes, la patente...vous savez que le gouvernement nous demande un argent terrible..J'ai mes filles, moi. Je n'ai pas besoin de nourrir l'enfant des autres.

VALJEAN

Et si l'on vous en débarrassait ?

LA THENARDIER

De qui ? De la Cosette ?

VALJEAN

Oui.

LA THENARDIER

Ah, monsieur, mon bon monsieur ! Prenez là, gardez-là, emmenez-là, emportez-là, sucez-là, truffez-là, buvez-là, mangez-là et soyez béni de la bonne Sainte Vierge et de tous les saints du paradis ! Vrai, vous l'emprenez ?

VALJEAN

Je l'emène.

LA THENARDIER

Tout de suite ?

VALJEAN

Tout de suite. Appelez l'enfant.

LA THENARDIER

Cosette !!!

VALJEAN

En attendant, je vais toujours vous payer ma dépense. Combien est-ce ? (Il lit la note) Vingt-trois Frs !!! (il regarde la femme) Vingt-trois francs ???

LA THENARDIER

Dame oui, vingt-trois francs.

VALJEAN (il compte 5 pièces)

En voilà 25. Allez chercher la petite ! ( Entre THENARDIER)

THENARDIER

Monsieur doit vingt-six sous.

LA THENARDIER

Vingt-six sous ?

THENARDIER

Vingt sous pour la chambre et six pour le souper. Quant à la petite, j'ai besoin d'en causer un peu avec monsieur. Laissez-nous, ma femme.

(La THENARDIER sort. THENARDIER propose un siège à VALJEAN; Il lui sourit)

THENARDIER

Monsieur, tenez, je vais vous dire, c'est que je l'adore, moi, cette enfant.

VALJEAN

Quelle enfant ?

THENARDIER

Comme c'est drôle ! On s'attache, voyez-vous. Qu'est-ce que c'est que cet argent-là ? Reprenez donc vos pièces ce cent sous. C'est une enfant que j'adore.

VALJEAN

Qui ça ?

THENARDIER

Eh, notre petite Cosette. Ne voulez-vous pas l'emmener ? Eh bien je parle franchement, vrai comme vous êtes un honnête homme, je ne peux pas y consentir. Elle me ferait fauter, cette enfant. J'ai vu ça tout petit. C'est vrai qu'elle nous coûte de l'argent...c'est vrai que j'ai payé plus de quatre cents francs en drogues rien que pour une de ses maladies, mais il faut bien faire quelque chose pour le bon dieu.

Cette enfant, ça n'a ni père ni mère, je l'ai élevée. J'ai du pain pour elle et pour moi. Au fait, j'y tiens, à cette enfant. Vous comprenez, on se prend d'affection; je suis une bonne bête, moi. Je ne raisonne pas; je l'aime, cette petite... Voyez-vous, c'est comme notre enfant. J'ai besoin que ça babille dans la maison. Pardon, excuse, monsieur, mais on ne donne pas son enfant comme ça, à un passant ! Pas vrai que j'ai raison ? Vous comprenez ? Une supposition que je la laisserais aller et que je me sacrifierais, je voudrais savoir où elle va, je voudrais savoir chez qui elle est, pour qu'elle sache que son bon père nourricier est là, qui veille toujours sur elle..Je ne sais seulement pas votre nom..Il faudrait au moins voir quelque méchant chiffon de papier, un petit bout de passeport, quoi !

VALJEAN

Monsieur Thénardier, on n'a pas un passeport pour venir à cinq lieues de Paris. Si j'emmène Cosette, je l'emmènerai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas où elle sera, et mon intention est qu'elle ne vous revoie de sa vie. Je casse le fil qu'elle a au pied et elle s'en va. Cela vous convient-il ? Oui ou non ?

THENARDIER

Monsieur, il me faut quinze cents francs.

VALJEAN (ouvre son portefeuille, prend trois billets, pose son pouce dessus)

Faites venir Cosette. Tout de suite.

THENARDIER

Tout de suite.

## SCENE 10

VALJEAN/FAUCHELEVENT

(En scène, Fauchelevant, portant un panier, un grelot à hauteur du genou. Entre VALJEAN, qui se place derrière lui.)

VALJEAN

Cent francs ! (FAUCHELEVENT sursaute et se retourne) Cent francs à gagner, si vous me donnez asile pour cette nuit.

FAUCHELEVENT

Tiens, c'est vous, père Madeleine ! (Il ôte son chapeau) Ah, mon dieu ! Comment êtes-vous ici, père Madeleine ? Par où êtes-vous entré, Dieu Jésus ? Vous tombez donc du ciel ? Ce n'est pas l'embarras, si vous tombez jamais, c'est de là que vous tomberez. Et comme vous voilà fait ? Vous n'avez pas de cravate, vous n'avez pas de chapeau, vous n'avez pas d'habit ! Savez-vous que vous auriez fait peur à quelqu'un qui ne vous aurait pas reconnu ? Pas d'habit ! Mon Dieu Seigneur, est-ce que les saints sont devenus fous à présent ? Mais comment donc êtes-vous entré ici ?

VALJEAN

Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce donc que cette maison-ci ?

FAUCHELEVENT

Ah, pardieu, voilà qui est fort ! Je suis celui que vous avez fait placer ici, et cette maison est celle où vous m'avez fait placer. Comment ? Vous ne me reconnaissez pas ?

VALJEAN

Non. Et comment se fait-il que vous me connaissiez, vous ?

FAUCHELEVENT

La charrette ! À Montreuil ! Vous m'avez sauvé la vie !

VALJEAN (le reconnaissant)

Ah ! C'est vous ? Oui, je vous reconnais

FAUCHELEVENT

C'est bien heureux, père Madeleine.

VALJEAN

Et que faites-vous ici, père Fauchelevant ?

FAUCHELEVENT

Tiens ! Je couvre mes melons, donc ! Je me suis dit : la lune est claire, il va geler. Si je mettais à mes melons leurs carricks ? (regardant le vêtement de VALJEAN, il rit) Et vous auriez pardieu bien dû en faire autant ! Mais comment donc êtes-vous ici ?

VALJEAN

Et qu'est-ce que c'est que cette sonnette que vous avez au genou ?

FAUCHELEVENT

Ah, ça ? C'est pour qu'on m'évite.

VALJEAN

Comment ça ? Pour qu'on vous évite ?

FAUCHELEVENT

Ah dame ! Il n'y a que des femmes dans cette maison-ci; beaucoup de jeunes filles. Il paraît que je serais dangereux à rencontrer. La sonnette les avertit. Quand je viens, elles s'en vont.

VALJEAN

Qu'est-ce que c'est que cette maison-ci ?

FAUCHELEVENT

Tiens, vous le savez bien...Puisque vous m'y avez fait placer jardinier !

VALJEAN

Répondez-moi comme si je ne savais rien.

FAUCHELEVENT

Eh bien, c'est le couvent du Petit-Picpus. À ça mais comment diable avez-vous fait pour y entrer, vous père Madeleine ? Vous avez beau être un saint, vous êtes un homme, et il n'entre pas d'homme ici.

VALJEAN

Vous y êtes bien, vous...Cependant, il faut que j'y reste.

FAUCHELEVENT

Ah, mon dieu

VALJEAN

Père Fauchelevant, je vous ai sauvé la vie...

FAUCHELEVENT

C'est moi qui m'en suis souvenu le premier.

VALJEAN

Eh bien, vous pouvez faire aujourd'hui pour moi ce que j'ai fait autrefois pour vous.

FAUCHELEVENT (lui prenant les mains)

Oh, ce serait une bénédiction du bon dieu si je pouvais vous rendre un peu cela ! Moi ! Vous sauver la vie ! Monsieur le maire, disposez du vieux bonhomme ! Que voulez-vous que je fasse ?

VALJEAN

Je vous expliquerai cela. Vous avez une chambre ?

FAUCHELEVENT

J'ai une baraque isolée, là, derrière la ruine du vieux couvent, dans un recoin que personne ne voit. Il y a trois chambres.

VALJEAN

Bien. Maintenant, je vous demande deux choses.

FAUCHELEVENT

Lesquelles, monsieur le maire ?

VALJEAN

Premièrement, vous ne direz à personne ce que vous savez de moi. Deuxièmement, vous ne chercherez pas à en savoir davantage.

FAUCHELEVENT

Comme vous voudrez. Je sais que vous ne pouvez rien faire que d'honnête et que vous avez toujours été un homme du bon dieu. Et puis, d'ailleurs, c'est vous qui m'avez mis ici. Très bien, ça vous regarde. Je suis à vous.

VALJEAN

C'est dit. À présent, venez avec moi. Nous allons chercher l'enfant.

FAUCHELEVENT

Ah ! Il y a un enfant ? (il fait signe qu'il se tait) Ah ! Père Madeleine ! Vous ne m'avez pas reconnu tout de suite ! Vous sauvez la vie aux gens, et après vous les oubliez ! Oh ! C'est mal ! Eux, ils se souviennent de vous ! Vous êtes un ingrat !

(Ils sortent en riant.)

## SCENE 11

GILLENORMAND/MARIUS

(En scène GILLENORMAND. Il sort une petite boîte de la poche d'une redingote)

GILLENORMAND

Victoire ! Nous allons palper les libertinages de notre surnois de petit-fils. (Il ouvre la boîte et déplie un billet, qu'il lit)

Pour mon fils. L'empereur m'a fait baron sur le champ de bataille de Waterloo? Puisque la restauration me conteste ce titre que j'ai payé de mon sang, mon fils le prendra et le portera. Il va sans dire qu'il en sera digne.

C'est l'écriture de mon sabreur de fils, mort sans m'avoir jamais revu ! (Il fouille à nouveau la poche) Et ça, qu'est-ce que c'est ? (Il sort un paquet de cartes de visite) «Le baron Marius Pontmercy».

(Entre MARIUS.)

Tiens, tiens, tiens, tiens, tu es baron, maintenant ? Je te fais mon compliment. Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARIUS

Cela veut dire que je suis le fils de mon père.

GILLENORMAND

Ton père, c'est moi.

MARIUS

Vous n'êtes que mon grand-père. Mon père c'était un homme humble et héroïque qui a glorieusement servi la république et la France, qui a vécu un quart de siècle au bivouac, le jour sous la mitraille et les balles, la nuit sous la neige et la pluie, qui a pris deux drapeaux, reçu vingt blessures, qui est mort dans l'oubli et dans l'abandon, et qui n'a jamais eu qu'un tort, c'est de trop aimer deux ingrats, son pays et moi.

GILLENORMAND

Marius ! Abominable enfant ! Je ne veux pas, je ne veux plus savoir qui était ton père. Mais ce que je sais, c'est que lui et ses semblables étaient tous des misérables, des gueux, des assassins, des bonnets rouges, des voleurs. Je dis tous ! Entends-tu Marius ? Tu es baron comme ma pantoufle ! C'était tous des bandits qui ont servi Robespierre. Tous des brigands qui ont servi Bu-o-na-parté ! Tous des traîtres qui ont trahi, trahi, trahi leur roi légitime. Tous des lâches qui se sont sauvés devant les prussiens et les anglais à Waterloo ! Voilà ce que je sais. Et si monsieur votre père était là-dessous, j'en suis fâché, tant pis. Votre serviteur !

MARIUS

À bas les Bourbons, et ce gros cochon de Louis XVIII !

GILLENORMAND

Un baron comme monsieur et un bourgeois comme moi ne peuvent plus rester sous le même toit. (Il fait signe à MARIUS de sortir) Va-t-en !!!!

(MARIUS prend sa redingote et sort en silence.)

## SCENE 12

LAIGLE de MEAUX/MARIUS

(En scène, MARIUS, portant un sac sur lequel son nom est écrit en grosses lettres. Il croise LAIGLE qui revient sur ses pas en l'apostrophant.)

LAIGLE

Monsieur Marius Pontmercy !

MARIUS

Hein ?

LAIGLE

Vous êtes Marius Pontmercy ?

MARIUS

Sans doute.

LAIGLE

Je vous cherchais.

MARIUS

Comment cela ? Je ne vous connais pas.

LAIGLE

Moi non plus, je ne vous connais point. Dites-moi, vous n'étiez pas à l'école, avant-hier, n'est-ce pas ?

MARIUS

C'est possible.

LAIGLE

C'est certain

MARIUS

Vous êtes étudiant ?

LAIGLE

Oui, monsieur. Comme vous. Avant-hier, je suis entré à l'école par hasard. Vous savez, on a quelquefois de ces idées-là. Le professeur était en train de faire l'appel. Vous n'ignorez pas qu'ils sont très ridicules dans ce moment-là. Au troisième appel manqué, on vous raye l'inscription. Et allez : soixante francs dans le gouffre.

MARIUS

Je sais, je sais. Et ensuite ?

LAIGLE

C'était Blondeau qui faisait l'appel. Vous connaissez Blondeau : il a le nez fort pointu et fort malicieux, et il flaire avec délices les absents. Il a sournoisement commencé par la lettre P. Je n'écoutais pas, n'étant pas compromis dans cette lettre-là. L'appel n'allait pas mal. Aucune radiation. L'univers entier était présent. Blondeau était triste. Je disais à part moi : Blondeau, mon amour, tu ne feras pas la plus petite exécution aujourd'hui. Tout-à-coup, Blondeau appelle «Marius Pontmercy». Personne ne répond. Blondeau, plein d'espoir répète plus fort «Marius Pontmercy». Et il prend sa plume. Monsieur, j'ai des entrailles. Je me suis dit rapidement : voilà un brave garçon qu'on va rayer. Attention. Ceci est un véritable vivant qui n'est pas exact. Ceci n'est point un bon élève. Ce n'est point là un cul-de-plomb, un étudiant qui étudie, un blanc-bec pédant, fort en science, lettres, théologie et sagesse, un de ces esprits bêtas tirés à quatre épingles; une épingle par faculté. C'est un honorable paresseux qui flâne, qui cultive la grisettes, qui fait la cour aux belles, qui est peut-être en cet instant-ci chez ma maîtresse. Sauvons-le. Mort à Blondeau ! En ce moment, Blondeau a trempé dans l'encre sa plume noire de ratures, a promené sa prunelle fauve sur l'auditoire, et a répété pour la troisième fois «Marius Pontmercy ?» J'ai répondu : «Présent !». Cela fait que vous n'avez pas été rayé.

MARIUS

Monsieur...

LAIGLE

Et que moi, je l'ai été.

MARIUS

Je ne vous comprends pas...

LAIGLE

Rien de plus simple. J'étais près de la chaire pour répondre et près de la porte pour m'enfuir. Le professeur me contemplait avec une certaine fixité. Brusquement, Blondeau, qui doit être le nez malin dont parle Boileau, saute à la lettre L. L, c'est ma lettre. Je suis de Meaux et je m'appelle Lesgle.

MARIUS

L'Aigle ! Quel beau nom.

LAIGLE

Monsieur, le Blondeau arrive à ce beau nom, et crie «Laigle !» Je réponds «Présent !» Alors Blondeau me regarde avec la douceur du tigre, sourit, et me dit : «Si vous êtes Pontmercy, vous n'êtes pas Laigle. Phrase qui a l'air désobligeante pour vous, mais qui n'était lugubre que pour moi. Cela dit, il me raye.

MARIUS

Monsieur, je suis mortifié...

LAIGLE

Avant tout, je demande à embaumer Blondeau dans quelques phrases d'éloge senti. Je le suppose mort. Il n'y aurait pas grand' chose à changer à sa maigreur, à sa pâleur, à sa froideur, à sa roideur, et à son odeur. Ci-gît Blondeau le Nez, le molosse de la consigne, l'ange de l'appel, qui fut droit, carré, exact, rigide, honnête et hideux. Dieur le raya comme il m'a rayé.

MARIUS

Je suis désolé...

LAIGLE

Jeune homme, que ceci vous serve de leçon. À l'avenir, soyez exact.

MARIUS

Je vous fait vraiment mille excuses. Je suis désespéré...

LAIGLE (riant)

Et moi, ravi. J'étais sur la pente d'être avocat. Cette rature me sauve. Je renonce aux triomphes du barreau. Je ne défendrai pas la veuve et je n'attaquerai pas l'orphelin. Plus de toge, plus de stage. Voilà ma radiation obtenue. C'est à vous que je la dois, monsieur Pontmercy. Comment vous remercier ?

MARIUS

En me trouvant un logement. Mon grand-père m'a chassé de chez lui.

LAIGLE

Un jeu d'enfant, mon cher. Une chambre vient de se libérer à l'hôtel de la Porte Saint-Jacques, côte à côte avec mon ami Courfeyrac. Suivez-moi.

(Ils sortent)

## SCENE 13

Monsieur GILLENORMAND

(Seul en scène, il lit son journal)

«Les élèves de droit et de médecine doivent se réunir, demain à midi, place du Panthéon, pour délibérer au sujet des canons parqués dans la cour du Louvre...». Délibérer ! Ce tas de morveux ! Ça se convoque sur la place du Panthéon ! Vertu de ma mie ! Des galopins qui étaient hier en nourrice ! Si on leur pressait le nez, il en sortirait du lait ! Et ça délibère demain à midi ! Où va-t-on ? Il est clair qu'on va à l'abîme. L'artillerie citoyenne ! Délibérer sur l'artillerie citoyenne ! S'en aller jaboter en plein air sur les pétarades de la garde nationale. Voyez un peu où mène le jacobinisme. Je parie tout ce qu'on voudra, un million contre un fichtre, il n'y aura là que des repris de justice et des forçats libérés. Les républicains et les galériens, ça ne fait qu'un nez et qu'un mouchoir. Carnot disait : où veux-tu que j'aille, traître ? Et Fouché répondait : où tu voudras, imbécile ! Voilà ce que c'est que les républicains. ( Il reprend sa lecture, puis s'interrompt à nouveau)

Sûr que Marius, étudiant en droit, y sera ! Quand on pense que ce drôle a eu la scélératesse de se faire carbonaro ! Pourquoi as-tu quitté ma maison ? Pour t'aller faire républicain ! Pssst ! D'abord, le peuple n'en veut pas, de ta république. Il n'en veut pas, il a du bon sens, il sait bien qu'il y a toujours eu des rois et qu'il y en aura toujours. Il sait bien que le peuple, après tout, ce n'est que le peuple. Il s'en burle, de ta république, entends-tu, crétin ?

S'amouracher du père Duchêne, faire les yeux doux à la guillotine, chanter des romances et jouer de la guitare sous le balcon de 93, c'est à cracher sur tous ces jeunes gens-là, tant ils sont bêtes. Il suffit de respirer l'air dans la rue pour être insensé. Le premier polisson venu laisse pousser sa barbe de bouc, se croit un drôle et vous plante-là les vieux parents ! C'est républicain, c'est romantique. Qu'est-ce que c'est que ça, romantique ? Faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est que ça. Toutes les folies sont possibles. Il y a un an, ça vous allait à «Hernani». Je vous demande un peu, «Hernani». Des antithèses ! Des abominations qui ne sont même pas écrites en français ! Et maintenant, on a des canons dans la cour du Louvre ! Ah, Marius, ah, gueusard, aller vociférer en place publique. Délibérer et prendre des mesures. Ils appellent cela des mesures, justes dieux ! J'ai vu le chaos, je vois le gâchis. Des écoliers délibérer sur la garde nationale, cela ne se verrait pas chez les ogibewas et chez les cadodaches ! Les sauvages qui vont tout nus, la caboche coiffée comme un volant de raquette, avec une massue à la patte, sont moins brutes que ces écoliers-là ! C'est la fin du monde. C'est évidemment la fin de ce misérable globe. Il fallait un hoquet final, la France le pousse ! Délibérez, mes drôles ! Ces choses-là arriveront tant qu'ils liront les journaux sous les arcades de l'Odéon. Tous les journaux sont de la peste, tous, même le «Drapeau Blanc».

Citoyens, je vous déclare que votre progrès est une folie, que votre humanité est un rêve, que votre révolution est un crime, que votre république est un monstre, que votre jeune France pucelle sort du lupanar, et je vous le soutiens à tous, qui que vous soyez, fussiez-vous publicistes, fussiez-vous économistes, fussiez-vous légistes, fussiez-vous plus connaisseurs en liberté, en égalité et en fraternité que le couperet de la guillotine ! Je vous signifie cela, mes bonshommes !

(Il plie consciencieusement son journal, puis se lève et murmure en sortant :)

Marius, Marius, petit grelin, tu manques à ton grand-père.

## SCENE 14

EPONINE/MARIUS

(MARIUS est en scène. On frappe à la porte.)

MARIUS

Entrez, c'est ouvert.

(EPONINE entre, une lettre à la main.)

EPONINE

Pardon, monsieur...

MARIUS

Que voulez-vous, mademoiselle ?

EPONINE

C'est une lettre pour vous, monsieur Marius. (Elle lui donne la lettre. Il l'ouvre et la lit.)

MARIUS

Mon aimable voisin, jeune homme !

J'ai appris vos bontés pour moi, que vous avez payé mon terme il y a six mois. Je vous bénis, jeune homme. Ma fille aînée vous dira que nous sommes sans un morceau de pain depuis deux jours, quatre personnes et mon épouse malade. Si je ne suis point déssu dans ma pensée, je crois devoir espérer que votre coeur généreux s'humanisera à cet exposé et vous subjuguera le désir de m'être propice en daignant me prodiguer un léger bienfait. Je suis avec la considération distinguée qu'on doit aux bienfaiteurs de l'humanité, Jondrette. P.S. Ma fille attendra vos ordres, cher monsieur Marius. (Il replie la lettre et réfléchit tout haut, tandis qu' EPONINE examine la chambre.)

Je comprends clairement tout, maintenant. Mon voisin s'appelle Jondrette et, dans sa détresse, il a pour industrie d'exploiter la charité de personnes bienfaisantes. Il se procure leurs adresses et leur écrit, sous des noms supposés, des lettres qu'il leur fait porter par sa fille, à ses risques et périls. (Il regarde EPONINE) Triste créature, sans âge, sans sexe, et qui, en sortant de l'enfance n'a déjà plus rien dans ce monde, ni la liberté, ni la vertu, ni la responsabilité. Àme éclosée hier, fânée aujourd'hui, pareille à ces fleurs tombées dans la rue que toutes les boues flétrissent en attendant qu'une roue les écrase.

EPONINE

Tiens, vous avez un miroir ? Ah, et des livres ! Je sais lire, moi. (Elle ouvre un livre et lit, assez couramment.) «Le général Bauduin reçut l'ordre d'enlever avec les cinq bataillons de sa brigade le château de Hougomont, qui est au milieu de la plaine de Waterloo...». Ah ! Waterloo, je connais ça. C'est une bataille de dans le temps. Mon père y était. Mon père a servi dans les armées. Nous sommes joliment bonapartistes chez nous, allez. C'est contre les anglais, Waterloo...

(Elle pose le livre et prend une plume)

Et je sais écrire, aussi ! (Elle regarde MARIUS.) Voulez-vous voir ? Tenez, je vais écrire un mot, pour voir. (elle écrit et lit en même temps) «Les cognes sont là». Il n'y a pas de faute d'orthographe, vous pouvez regarder. Nous avons reçu de l'éducation, ma soeur et moi. Nous n'avons pas toujours été comme nous sommes. Nous n'étions pas faites....(elle éclate d'un rire angoissé mêlé de cynisme) Bah !...Dites-moi, allez-vous quelquefois au spectacle, monsieur Marius ? Moi, j'y vais. J'ai un petit frère qui est ami avec des artistes et qui me donne des fois des billets. Par exemple, je n'aime pas les banquettes de galeries. On y est gêné, on y est mal. Il y a quelquefois du gros monde. Il y a aussi du monde qui sent mauvais...(Elle se rapproche de MARIUS) Avez-vous, monsieur Marius, que vous êtes joli garçon ? (Elle lui pose une main sur l'épaule) Vous ne faites pas attention à moi, mais je vous connais, monsieur Marius. Je vous rencontre ici, dans l'escalier, et puis je vous vois entrer chez un appelé le père Mabeuf, qui demeure du côté d'Austerlitz, des fois, quand je me promène par là. Cela vous va très bien, vos cheveux ébouriffés.

MARIUS

Mademoiselle, j'ai lu attentivement la lettre de votre père...

EPONINE

Savez-vous ce que cela fera si nous déjeunons aujourd'hui ? Cela fera que nous aurons eu notre déjeuner d'avant-hier, notre dîner d'avant-hier, notre déjeuner d'hier, notre dîner d'hier, tout ça, en une fois, ce matin. Tiens, parbleu, si vous n'êtes pas contents, crevez, chiens. (MARIUS commence à chercher de la monnaie dans ses poches, tandis qu' EPONINE commence à parler comme si elle était seule.)

Des fois je m'en vais le soir des fois, je ne rentre pas. Avant d'être ici, l'autre hiver, nous demeurions sous les arches des ponts. On se serrait pour ne pas geler. Ma petite soeur pleurait. L'eau, comme c'est triste. Quand je pensais à me noyer, je me disais : Non, c'est trop froid.

Je vais toute seule quand je veux. Je dors des fois dans les fossés. Savez-vous, la nuit, quand je marche sur le boulevard, je vois les arbres comme des fourches...je me figure que les murs blancs sont la rivière..les étoiles sont comme des lampions d'illumination...je suis ahurie comme si j'avais des chevaux qui me soufflent dans l'oreille..La nuit, j'entends des orgues de barbarie et les mécaniques des filatures, est-ce que je sais, moi ? Je crois qu'on me jette des pierres, je me sauve sans savoir, et tout tourne, tout tourne. Quand on n'a pas mangé, c'est très drôle...

MARIUS

Aujourd'hui, vous mangerez, mademoiselle. Voici cinq francs.

EPONINE

Bon, il y a du soleil, ce matin ! Cinq francs ! Du luisant ! Un monarque ! Dans cette piolle ! C'est chenâtre ! Vous êtes un bon mion ! Je vous fonce mon palpitant ! Bonjour monsieur. C'est égal, je vas retrouver mon vieux.

(Elle sort vivement)

MARIUS

Il me reste seize sous. Voilà toujours mon dîner d'aujourd'hui assuré....

## SCENE 15

HETZEL

Dans la société telle qu'elle se fait, un peu par Dieu, beaucoup par l'homme, les intérêts se combinent, s'agrègent et s'amalgament de manière à former une véritable roche dure, selon une loi dynamique patiemment étudiée par les économistes, ces géologues de la politique.

Puis des hommes qui se groupent sous des appellations différentes, mais qu'on peut désigner par le titre générique de socialistes, tâchent de percer cette roche et d'en faire jaillir les eaux vives de la félicité humaine.

Leurs travaux embrassent tout: depuis la question de l'échafaud jusqu'à la question de la guerre. Au droit de l'homme proclamé par la révolution française, s'ajouteront le droit de la femme et le droit de l'enfant.

Toutes les visions de l'organisation du monde peuvent être ramenées à deux problèmes principaux. Premier problème : produire la richesse. Deuxième problème : la répartir. Le premier problème contient la question du travail. Le deuxième contient la question du salaire. Dans le premier problème, il s'agit de l'emploi des forces. Dans le second, de la distribution des jouissances. Du bon emploi des forces résulte la puissance publique. De la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel. Par bonne distribution, il faut entendre non distribution égale, mais distribution équitable. La première égalité, c'est l'équité.

De ces deux choses combinées : puissance publique au dehors; bonheur individuel au dedans, résulte la prospérité sociale. Prospérité sociale, cela veut dire l'homme heureux, le citoyen libre, la nation grande.

Les deux problèmes veulent être résolus ensemble pour être bien résolus. Ne résolvez que le premier des deux problèmes, vous serez Venise, vous serez l'Angleterre. Il est bien entendu qu'ici, par ces vocables «Venise-Angleterre», nous désignons non des peuples, mais des constructions sociales, les oligarchies superposées aux nations, et non les nations elles-mêmes.

Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligatoire à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la virilité, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété, non en l'abolissant mais en l'universalisant, de façon que tout citoyen soit propriétaire, en deux mots, sachez produire la richesse et sachez la répartir. Vous aurez tout ensemble la grandeur matérielle et la grandeur morale; et vous serez dignes de vous appeler la France.

Voilà, en dehors et au-dessus de quelques sectes qui s'égarèrent, ce que disait le socialisme, voilà ce qu'il cherchait dans les faits; voilà ce qu'il ébauchait dans les esprits.

## SCENE 16

VALJEAN/MONTPARNASSE

(En scène VALJEAN marche, songeur. Entre MONTPARNASSE qui l'agresse. L'autre se défend et le neutralise.)

VALJEAN

Relève-toi. Quel âge as-tu ?

MONTPARNASSE

Dix-neuf ans.

VALJEAN

Tu es fort et bien portant. Pourquoi ne travailles-tu pas ?

MONTPARNASSE

Ça m'ennuie.

VALJEAN

Quel est ton état ?

MONTPARNASSE

Fainéant.

VALJEAN

Parle sérieusement. Peut-on faire quelque chose pour toi ? Qu'est-ce que tu veux faire ?

MONTPARNASSE

Voleur.

VALJEAN (long silence. Peu à peu, il relâche son étreinte)

Mon enfant, tu entres par paresse dans la plus laborieuse des existences. Ah ! Tu te declares fainéant ! Prépare-toi à travailler. As-tu vu une machine qui est redoutable ? Cela s'appelle le laminoir. Il faut y prendre garde : si elle vous attrape le pan de votre habit, vous y passez tout entier. Cette machine, c'est l'oisiveté. Le travail est la loi. Qui le repousse ennui, l'aura supplice. Tu ne veux pas être ouvrier, tu seras esclave. Ah, tu n'as pas voulu de la lassitude honnête des hommes, tu vas avoir la sueur des damnés. Où les autres chantent, tu râleras. Le laboureur, le moissonneur, le matelot, le forgeron t'apparaîtront dans la lumière comme les bienheureux d'un paradis. Quel rayonnement, dans l'enclume ! Mener la charrue, lier la gerbe, c'est de la joie. La barque en liberté

dans le vent, quelle fête ! Toi, paresseux, pioche, traîne, roule, marche. Tire ton licou, tu seras bête de somme dans l'attelage de l'enfer. Puis tu seras cloporte dans une cave. Ah, aie pitié de toi-même, misérable enfant, tout jeune qui tétas ta nourrice il n'y a pas vingt ans, je t'en conjure, écoute-moi. Tu veux un habit de fin drap noir et des escarpins vernis, tu seras tondu ras avec une casaque rouge et des sabots. Tu veux une bague au doigt, tu auras un carcan au cou. Tu entreras là à vingt ans et tu en sortiras à cinquante, cassé, courbé, ridé, édenté, horrible, en cheveux blancs. Ah, mon pauvre enfant, tu fais fausse route; la fainéantise te conseille mal; le plus rude des travaux, c'est le vol. Crois- moi, devenir un coquin n'est pas commode. Il est moins malaisé d'être honnête homme. Va, maintenant, et pense à ce que je t'ai dit. À propos, que voulais-tu de moi ? Ma bourse ? La voici. (Il lui met la bourse dans la main. MONTPARNASSE la soupèse un moment et la glisse dans sa poche, puis il sort sans se retourner.)

MONTPARNASSE

Ganache.

## SCENE 17

MARIUS écrit/COSETTE lit

MARIUS

La réduction de l'univers à un seul être, la dilatation d'un seul être jusqu'à Dieu, voilà l'amour. L'amour, c'est la salutation des anges aux astres. Comme l'âme est triste quand elle est triste par l'amour. Quel vide que l'absence de l'être qui à lui seul remplit le monde. Oh, comme il est vrai que l'être aimé devient Dieu. Il suffit d'un sourire entrevu là-bas, sous un chapeau de crêpe blanc à bavolet lilas, pour que l'âme entre dans le palais des rêves

COSETTE

Les amants séparés trompent l'absence par mille choses chimériques qui ont pourtant leur réalité. On les empêche de se voir, ils ne peuvent s'écrire; ils trouvent une foule de moyens mystérieux de correspondre. Ils s'envoient le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, le rire des enfants, la lumière du soleil, les soupirs du vent, les rayons des étoiles, toute la création. Et pourquoi non ? L'amour est assez puissant pour charger la nature entière de ses messages.

MARIUS

O printemps ! Tu es une lettre que je lui écris. O amour ! Adorations ! Volupté de deux esprits qui se comprennent, de deux coeurs qui s'échangent, de deux regards qui se pénètrent ? Vous me viendrez, n'est-ce pas, bonheurs ! Promenades à deux dans les solitudes ! Journées bénies et rayonnantes ! J'ai quelquefois rêvé que de temps en temps des heures se détachaient de la vie des anges et venaient ici-bas traverser la destinée des hommes.

COSETTE

Vous regardez une étoile pour deux motifs: parce qu'elle est lumineuse et parce qu'elle est impénétrable. Vous avez auprès de vous un plus doux rayonnement et un plus grand mystère : la femme. Le jour où une femme qui passe devant vous dégage de la lumière en marchant, vous êtes perdu, vous aimez. Vous n'avez plus qu'une chose à faire: penser à elle si fixement qu'elle soit contrainte de penser à vous.

MARIUS

Si vous êtes pierre, soyez aimant, si vous êtes plante, soyez sensitive, si vous êtes homme, soyez amour. Rien ne suffit à l'amour. On a le bonheur, on veut le paradis; on a le paradis, on veut le ciel. Ô, vous qui aimez, tout cela est dans l'amour. Sachez l'y trouver. L'amour a autant que le ciel, la contemplation, et de plus que le ciel, la volupté. O joie des oiseaux ! C'est parce qu'ils ont le nid qu'ils ont le chant.

COSETTE

Vous qui souffrez parce que vous aimez, aimez plus encore. Mourir d'amour, c'est en vivre. Oh, être couchés côte à côte dans le même tombeau, la main dans la main, et de temps en temps, dans les ténèbres, nous caresser doucement un doigt, cela suffirait à mon éternité. L'amour est une

respiration céleste de l'air du paradis. S'il n'y avait pas quelqu'un qui aime, le soleil s'éteindrait.

MARIUS

Quelle grande chose, être aimé ! Quelle chose plus grande encore, aimer ! Le cœur devient héroïque à force de passion. Il ne se compose plus de rien que de pur; il ne s'appuie plus sur rien que d'élevé et de grand. Une pensée indigne n'y peut pas plus germer qu'une ortie sur un glacier.

COSETTE

L'âme haute et sereine, inaccessible aux passions et aux émotions vulgaires, dominant les nuées et les ombres de ce monde, les folies, les mensonges, les haines, les vanités, les misères, habite le bleu du ciel et ne sent plus que les ébranlements profonds et souterrains de la destinée...

MARIUS ET COSETTE ENSEMBLE

...comme le haut des montagnes sent les tremblements de terre.

## SCENE 18

MARIUS/COSETTE

(COSETTE est assise sur un banc, dans l'ombre entre MARIUS)

MARIUS

Pardonnez moi, je suis là. J'ai le coeur gonflé, je ne pouvais pas vivre comme j'étais, je suis venu. Avez-vous lu ce que j'avais mis là, sur ce banc ? Me reconnaissez-vous un peu ? N'ayez pas peur de moi. Voilà du temps déjà, vous rappelez-vous le jour où vous m'avez regardé ? C'était dans le jardin du Luxembourg, près du gladiateur. Et le jour où vous avez passé devant moi ? C'était le 16 juin et le 2 juillet. Il va y avoir un an. Depuis bien longtemps je ne vous ai plus vue.. J'ai demandé à la loueuse de chaises, elle m'a dit qu'elle ne vous voyait plus. Vous demeuriez rue de l'Ouest, au troisième, sur le devant dans une maison neuve, vous voyez que je sais. Et puis vous avez disparu. Et j'ai retrouvé votre adresse. La nuit, je viens ici. Ne craignez pa, personne ne me voit. Je viens regarder vos fenêtres de près. Une fois je vous ai entendue chanter. J'étais heureux.Voyez-vous, vous êtes mon ange, laissez-moi venir un peu. Je crois que je vais mourir. Si vous saviez ! Je vous adore, moi ! Pardonnez-moi, je vous parle, je ne sais pas ce que je vous dis, je vous fâche peut-être; est-ce que je vous fâche?

COSETTE

O ma mère !

(COSETTE s'évanouit. MARIUS la prend dans ses bras et l'étreint. Elle reprend conscience, lui prend une main qu'elle pose sur son coeur.)

MARIUS

Vous m'aimez donc ?

COSETTE

Tais-toi ! Tu le sais !

(Elle cache son visage dans la poitrine de MARIUS. Puis leurs visages se rapprochent et doucement ils s'embrassent. Ils se dévisagent, l'un après l'autre se parlent à l'oreille, se sourient, se serrent dans leurs bras.)

COSETTE

Comment vous appelez-vous ?

MARIUS

je m'appelle Marius. Et vous ?

COSETTE

Je m'appelle Cosette.

SCENE 19

MARIUS/COSETTE

(En scène, sur le banc, COSETTE pleure. Entre MARIUS)

MARIUS

Cosette, tu as pleuré. Qu'as-tu ?

COSETTE

Voilà. Mon père m'a dit ce matin de me tenir prête, qu'il avait des affaires, et que nous allions peut-être partir.

MARIUS

Partir ?

COSETTE

Marius, tu es tout pâle. Qu'as-tu ?

MARIUS

Je ne comprends pas ce que tu as dit.

COSETTE

Ce matin mon père m'a dit de préparer toutes mes petites affaires et de me tenir prête, qu'il me donnerait son linge pour le mettre dans une malle, qu'il était obligé de faire un voyage, que nous allions partir, qu'il me fallait préparer tout cela d'ici à une semaine, et que nous irions peut-être en Angleterre.

MARIUS

Mais c'est monstrueux ! Et quand partiras-tu ?

COSETTE

Il n'a pas dit quand.

MARIUS

Et quand reviendras-tu ?

COSETTE

Il n'a pas dit quand.

MARIUS

Cosette, en Angleterre, irez-vous ?

COSETTE

Pourquoi me dis-tu vous ?

MARIUS

Je vous demande si vous irez ?

COSETTE

Comment veux-tu que je fasse ? Si mon père y va ?

MARIUS

Ainsi, vous irez. C'est bon, alors j'irai ailleurs.

COSETTE

Que nous sommes bêtes, Marius, j'ai une idée : pars si nous partons. Je te dirai où. Viens me rejoindre où je serai.

MARIUS

Partir avec vous ! Es-tu folle ? Mais il faut de l'argent et je n'en ai pas. Aller en Angleterre, mais je dois plus de dix louis à un de mes amis, j'ai un vieux chapeau, je n'ai plus de vêtements, mes bottes prennent l'eau...Cosette, je suis un misérable. Tu ne me vois que la nuit et tu me donnes ton amour; si tu me voyais le jour tu me donnerais un sou. Aller en Angleterre ! Eh, je n'ai pas de quoi payer le passeport ! (COSETTE éclate en sanglots)  
Ne pleure pas ! M'aimes-tu ?

COSETTE

Je t'adore.

MARIUS

Ne pleure pas. Veux-tu bien faire cela pour moi, de ne pas pleurer ?

COSETTE

M'aimes-tu, toi ?

MARIUS

Cosette, je te donne ma parole d'honneur la plus sacrée que, si tu t'en vas, je mourrai. Maintenant, écoute, ne m'attends pas demain, attends-moi après-demain. D'ici là j'aurai peut-être trouvé les moyens de vous suivre.

COSETTE

Mais comment, Marius ?

MARIUS

Attends jusqu'à après-demain.(il l'embrasse)Mais j'y songe, il faut que tu saches mon adresse, il peut arriver des choses, on ne sais pas. Je demeure chez un ami appelé Courfeyrac, rue de la Verrerie, numéro 16.

COSETTE

Dis-moi ta pensée. Marius, tu as une pensée. Dis-là moi; oh, dis-là moi pour que je passe une bonne nuit.

MARIUS

Ma pensée, la voici : c'est qu'il est impossible que Dieu veuille nous séparer. Attends-moi donc après-demain.

COSETTE

Qu'est-ce que je ferai jusque là ? Toi, tu es dehors, tu vas tu viens, comme c'est heureux, les hommes ! Moi je vais rester toute seule, je vais être triste. Qu'est-ce que tu feras donc demain soir, dis ?

MARIUS

J'essayerai une chose, auprès d'un homme qui ne reçoit que le soir...

COSETTE

Alors je prierai Dieu et je penserai à toi d'ici là pour que tu réussisses.

SCENE 20

EPONINE/MARIUS

EPONINE ( avec une voix faible)

Monsieur Marius...monsieur Marius...à vos pieds...Vous ne me reconnaissez pas ?

MARIUS

Non.

EPONINE

Eponine.

MARIUS

Comment êtes-vous ici ? Que faites-vous là ?

EPONINE

Je meurs

MARIUS

Vous êtes blessée ? Attendez, je vais vous porter. On va vous panser. Est-ce grave ? Où souffrez-vous ? (Il essaie de la soulever, EPONINE pousse un petit cri)  
Vous ai-je fait mal ?

EPONINE

Un peu.

MARIUS

Mais je n'ai touché que votre main. Qu'avez-vous à la main ?

EPONINE

Elle est percée.

MARIUS

Percée ? Mais de quoi ?

EPONINE

D'une balle. Avez-vous vu un fusil qui vous couchait en joue ?

MARIUS

Oui, et une main qui l'a bouché.

EPONINE

C'était la mienne.

MARIUS

Pauvre enfant ! Quelle folie ! Mais tant mieux si c'est cela. On ne meurt pas d'une main percée.

EPONINE

La balle a traversé la main, mais elle est sortie par le dos. Inutile de m'ôter d'ici. Asseyez-vous près de moi. (Elle pose sa tête sur les genoux de MARIUS) Oh que c'est bon. Comme on est bien. Voilà, je ne souffre plus...Vous me trouviez laide, n'est-ce pas ? Voyez-vous, vous êtes perdu ! Maintenant personne ne sortira de la barricade. Quand j'ai reçu cette balle, je me suis traînée ici; je vous attendais. Je disais : il ne viendra donc pas ? Oh, si vous saviez, je mordais ma blouse, je souffrais tant. Maintenant je suis bien. Vous rappelez-vous le jour où je suis entrée dans votre chambre et où je me suis mirée dans votre miroir ? Vous souvenez-vous, monsieur Marius ? Oh je suis heureuse, tout le monde va mourir...Ne partez pas, cela ne sera pas long, à présent ! Ecoutez, je ne veux pas vous faire une farce. J'ai dans ma poche une lettre pour vous. Depuis hier. On m'avait dit de la mettre à la poste. Je l'ai gardée. Je ne voulais pas qu'elle vous parvînt. Mais vous m'en voudriez peut-être...Prenez votre lettre. (Elle prend la main de MARIUS et la met dans sa poche) Prenez-la ! (MARIUS prend la lettre) Maintenant pour ma peine, promettez-moi...

MARIUS

Quoi ?

EPONINE

Promettez-moi !

MARIUS

Je vous promets.

EPONINE

Promettez-moi de me donner un baiser...sur le front...quand je serai morte...Je le sentirai...  
Et puis, tenez, monsieur Marius, je crois que j'étais un peu amoureuse de vous. (Elle se soulève, essaie de sourire, puis retombe sur les genoux de MARIUS et meurt. Celui-ci dépose un baiser sur le front d'EPONINE. Il se relève, s'écarte du cadavre et lit l'enveloppe.)

MARIUS

À monsieur Marius Pontmercy, chez M. Courfeyrac, rue de la Verrerie, numéro 16. (Il ouvre l'enveloppe et lit lentement)

“Mon bien-aimé, hélas ! Mon père veut que nous partions tout de suite. Nous serons ce soir rue de l'Homme Armé, numéro 7. Dans huit jours nous serons en Angleterre. Cosette, 4 juin.”

(MARIUS tire un portefeuille de sa poche, en tire un feuillet sur lequel il écrit en relisant tout haut:)

“Notre mariage était impossible. J'ai demandé à mon grand-père, il a refusé; je suis sans fortune, et toi aussi. J'ai couru chez toi, je ne t'ai plus trouvée; tu sais la parole que je t'avais donnée, je la tiens. Je meurs. Je t'aime. Quand tu liras ceci, mon âme sera près de toi, et te sourira.”

(Il plie la lettre en quatre et écrit dessus l'adresse :)

À mademoiselle Cosette Fauchelevent, chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme Armé, numéro 7.

(Il réfléchit à nouveau, ressort son portefeuille, y reprend un feuillet sur lequel il écrit en relisant tout haut)

“Je m'appelle Marius Pontmercy. Porter mon cadavre chez mon grand-père, monsieur Gillenormand, rue des Filles-du-Calvaire, numéro 6, au Marais.”

(Il remet son portefeuille en place , et va vers la coulisse)

MARIUS

Gavroche, tu vois cette lettre ? Prend-la. Sors de la barricade sur-le-champ et porte-la dès demain matin à l'adresse indiquée : rue de l'Homme Armé, numéro 7. Va, et sois prudent.

## SCENE 21

ENJOLRAS

Citoyens, vous représentez-vous l'avenir ? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils, les nations soeurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, pour religion le ciel.

Dompter la matière, c'est le premier pas. Réaliser l'idéal, c'est le second. Réfléchissez à ce qu'a déjà fait le progrès. Nous avons dompté l'hydre, elle s'appelle le steamer, nous avons dompté le dragon, il s'appelle la locomotive, nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà et il s'appelle le ballon.

Citoyens, où allons-nous ? À la science faite gouvernement, à un lever de vérité correspondant à un lever du jour. Nous allons à l'unité des peuples, nous allons à l'unité de l'homme Plus de fictions, plus de parasites. Le réel gouverné par le vrai, voilà le but. La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe, et plus tard au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence.

Ecoute-moi, Feuilly, vaillant ouvrier, homme du peuple, homme des peuples. Je te vénère. Tu as adopté pour mère l'humanité et pour père le droit. Tu vas mourir ici, c'est-à-dire triompher. Citoyens, quoi qu'il arrive aujourd'hui, c'est une révolution que nous allons faire. Et quelle révolution ? Je viens de le dire : la révolution du vrai.

Au point de vue politique, il n'y a qu'un seul principe : la souveraineté de l'homme sur lui-même. Cette souveraineté de moi sur moi s'appelle liberté.. La protection de tous sur chacun, s'appelle fraternité, quant à l'égalité, c'est la base même du système; la liberté en étant le sommet. L'égalité a un organe, l'instruction gratuite et obligatoire. Oui, le droit a un alphabet et c'est par lui qu'il faut commencer. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement ! Lumière ! Tout vient de la lumière et tout y retourne.

Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième siècle sera heureux. On n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles et tous les brigandages du hasard dans la forêt des évènements. On sera heureux.

Amis, l'heure où nous sommes et où je vous parle est une heure sombre; mais ce sont là les achats pénibles de l'avenir. Une révolution est un péage. Oh ! Le genre humain sera délivré, relevé et consolé. Nous le lui affirmons sur cette barricade. D'où pousserons-nous le cri d'amour, si ce n'est du haut du sacrifice ? Frères, qui meurt ici meurt dans le rayonnement de l'avenir, et nous entrons dans une tombe toute pénétrée d'aurore.

## SCENE 22

THENARDIER/VALJEAN

(En scène VALJEAN et MARIUS, allongé et inanimé. Survient THENARDIER.)

THENARDIER (tenant ses souliers à la main.)

Part à deux .(VALJEAN reconnaît THENARDIER, reste dans l'ombre et ne répond pas.) Comment vas-tu faire pour sortir de cet égoût ? Tu as vu cette serrure ? Il est impossible de crocheter la porte. (VALJEAN reste silencieux.) Il faut pourtant que tu t'en ailles d'ici.

VALJEAN

C'est vrai.

THENARDIER

Eh bien, part à deux.

VALJEAN

Que veux-tu dire ?

THENARDIER

Tu as tué l'homme, c'est bien. Moi, j'ai la clé. Ecoute, camarade. Tu n'as pas tué cet homme sans regarder ce qu'il avait dans ses poches. Donne-moi ma moitié, je t'ouvre la porte. (Il sort à moitié une clé de sa poche.) Veux-tu voir comment est faite la clé des champs ? (Il la tend à VALJEAN.) Tiens, je te donne la corde, par dessus le marché.

VALJEAN

Pourquoi faire, une corde ?

THENARDIER

Il te faut aussi une pierre, mais tu en trouveras dehors. Derrière la porte, il y a un tas de gravats.

VALJEAN

Pourquoi faire, une pierre ?

THENARDIER

Imbécile, puisque tu vas jeter le pantre à la rivière, il te faut une pierre et une corde, sans quoi ça flotterait sur l'eau.

VALJEAN

C'est ma foi vrai ! (il prend la corde.)

THENARDIER (claquant des doigts)

Ah, çà, camarade, comment as-tu fait pour te tirer là-bas de la fondrière. Il faut une force...moi, je n'ai pas osé m'y risquer. Peuh, tu ne sens pas bon. (VALJEAN se tait) Je te fais des questions, mais tu as raison de ne pas y répondre. C'est un apprentissage pour le fichu quart d'heure du juge d'instruction. Et puis en ne parlant pas du tout, on ne risque pas de parler trop haut. C'est égal, parce que je ne vois pas ta figure et parce que je ne sais pas ton nom, tu aurais tort de croire que je ne sais pas qui tu es et ce que tu veux...Tu as un peu cassé ce monsieur; maintenant tu voudrais le serrer quelque part. Il te faut la rivière, le grand cache-sottise. Je vais te tirer d'embarras. Aider un bon garçon dans la peine, ça me botte.

À propos de fondrière, pourquoi n'y as-tu pas jeté l'homme? Au fait, tu as peut-être agi sagement. Demain, des ouvriers auraient pu le retrouver et de fil à fil, de brin à brin, on aurait pu remonter jusqu'à toi. La police est pleine d'esprit : l'égoût est traître et vous dénonce. La rivière est à tout le monde: c'est la vraie fosse commune. Au bout d'un mois, on vous repêche l'homme aux filets de Saint-Cloud. C'est une charogne, quoi ! Qui a tué cet homme ? Paris. Et la justice n'informe même pas. Tu as bien fait, camarade.

Maintenant, concluons l'affaire. Tu as vu ma clé, montre-moi ton argent. Finissons. Combien ce pantre avait-il dans ses profondes ?

VALJEAN (fouille dans ses poches et sort quelques pièces.)

Voilà.C'est tout.

THENARDIER

Tu l'as tué pour pas cher ! (Il fouille VALJEAN et MARIUS.) C'est pourtant vrai, l'un portant l'autre, vous n'avez pas plus que ça. (Il prend la moitié des pièces, puis le tout.) N'importe, c'est suriner les gens à trop bon marché.

VALJEAN (s'apprêtant à tirer MARIUS vers la porte.)

Allons-y.

THENARDIER

Tu as raison, l'ami. Il faut que tu sortes. C'est ici comme à la foire, on paye en sortant. Tu as payé, sors . (Et il se met à rire de son astuce.)

## SCENE 23

JAVERT ( On entend le début de ses réflexions en voix off.)

Quand j'ai rencontré inopinément cette nuit Jean Valjean sur les berges de la Seine, j'ai senti en moi quelque chose du loup qui ressaisit sa proie, en même temps que du chien qui retrouve son maître. Et je voyais devant moi deux routes également droites. Deux routes, moi qui dans ma vie n'en avais jamais connu qu'une seule, et toujours droite. L'une de ces deux lignes droites excluait l'autre. Laquelle des deux était la vraie ?

Ma situation est inexprimable. Je dois la vie à un malfaiteur. Je suis de plain-pied avec un repris de justice: je lui paye un service par un autre service. Il m'a dit va-t-en, et à mon tour je lui dit sois libre. Je sacrifie le devoir à des motifs personnels. Je trahis la société pour rester fidèle à ma conscience...Je suis atterré.

Une chose m'a étonné: Valjean m'a fait grâce. Une chose me pétrifie : j'ai fait grâce à Valjean. Cela me donne le frisson. Moi, Javert, j'ai trouvé bon de décider, contre tous les règlements de police, contre toute l'organisation sociale et judiciaire, contre le code tout entier, j'ai trouvé bon de décider une mise en liberté ! J'ai substitué mes propres affaires aux affaires publiques. C'est inqualifiable !!!

Je suis fait pour sévir. Il est fait pour subir. Et nous voici tous deux à ce point au-dessus des lois ? Quoi ? Valjean, plus fort que l'ordre social tout entier, serait libre et moi, Javert, je continuerais de manger le pain du gouvernement ?

Je suis déconcerté. Envers moi, Valjean s'est montré généreux; cela m'accable. Monsieur Madeleine réapparaît derrière Jean Valjean; leurs figures se superposent, elles n'en font plus qu'une qui devient vénérable. Quoi ? J'ai de l'ad-mi-ra-tion pour un forçat ? Quoi, dans mon for intérieur, je confesse que ce misérable est...sublime ? C'est odieux, odieux.

Je suis un lâche, je me fais horreur. L'idéal, pour moi, ce n'est pas d'être humain, d'être grand, d'être sublime, non. L'idéal, c'est d'être irréprochable. Or je viens de faillir. J'étais entré dans la police comme on entre en religion, je fus espion comme on est prêtre, seul Dieu est digne de recevoir ma démission.

Moi, Javert, le guetteur de l'ordre, l'incorruptible au service de la police, la providence-dogue de la société, me voici vaincu et terrassé; et sur toute cette ruine que vois-je ? Un homme debout, le bonnet vert sur la tête et l'auréole au front ! Voilà à quel bouleversement j'en suis arrivé. Voilà la vision effroyable que j'ai dans l'âme.

C'est trop violent, c'est insupportable. Non. (voix off, à nouveau.) Il n'y a que deux manières d'en sortir. L'une, c'est d'aller résolûment à Valjean, et de rendre au cachot l'homme du bagne. L'autre, c'est...

(La lumière baisse jusqu'au noir, tandis qu'on entend le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau.)

SCENE 24

M. GILLENORMAND/MARIUS/VALJEAN/COSETTE

(En scène, GILLENORMAND et MARIUS)

GILLENORMAND

Vois-tu, mon petit Marius, à ta place, je mangerais plutôt de la viande que du poisson...

MARIUS

Ceci m'amène à vous dire une chose.

GILLENORMAND

Laquelle ?

MARIUS

C'est que je veux me marier.

GILLENORMAND

Prévu ! (il éclate de rire)

MARIUS

Comment, prévu ?

GILLENORMAND

Oui, prévu. Tu l'auras, ta belle jolie petite fille. Elle vient tous les jours sous la forme d'un vieux monsieur savoir de tes nouvelles. Depuis que tu es blessé, elle passe son temps à pleurer et à faire de la charpie. Je me suis renseigné, elle habite rue de l'Homme Armé, numéro 7. (Sourire de MARIUS) Ah, nous y voilà ! Ah, tu la veux, eh bien, tu l'auras ! Ah, tu prends le hanneton par les cornes. Je t'offre une côtelette et toi tu réponds : à propos, je veux me marier. C'est ça qui est une transition ! Eh bien tant pis, rage Je fais ce que tu veux. Ça te la coupe, imbécile ! Ecoute, j'ai pris des renseignements, moi aussi je suis sournois: elle est charmante, elle est sage, c'est un bijou, elle t'adore. Ah, tu croyais que le vieux allait tempêter, faire la grosse voix, crier non ! Pas du tout. Cosette, soit. Amour, soit. Je ne demande pas mieux. Monsieur, prenez la peine de vous marier. Sois heureux, mon enfant bien-aimé.(Il éclate en sanglots et étreint MARIUS qui pleure aussi)

MARIUS

Mon père !

GILLENORMAND

Ah, tu m'aimes donc ! Le voilà débouché. Il m'a dit: mon père.

MARIUS

Mais, mon père, à présent que je me porte bien, il me semble que je pourrais la voir.

GILLENORMAND

Prévu encore. Tu la verras demain.

MARIUS

Mon père ! Pourquoi pas aujourd'hui ?

GILLENORMAND

Eh bien, aujourd'hui. Va pour aujourd'hui. Tu m'as dit trois fois «mon père», ça vaut bien ça. Je vais m'en occuper. On te l'amènera. Prévu, te dis-je. Ceci a déjà été mis en vers. C'est le dénouement du «Jeune malade», d'André Chénier. D'André Chénier qui a été égorgé par les scélér...pardon, par les géants de 1793 !

(En coulisse, une voix annonce, «MONSIEUR ULTIME FAUCHELEVENT, MADEMOISELLE COSETTE FAUCHELEVENT.» Entrent COSETTE et VALJEAN.)

GILLENORMAND (voyant COSETTE)

Adorable !!! (s'adressant à VALJEAN) Monsieur Tranchelevent... Monsieur Tranchelevent, j'ai l'honneur de vous demander, pour mon petit-fils, monsieur le baron Marius Pontmercy, la main de mademoiselle...

(VALJEAN incline la tête en signe d'assentiment.)

C'est dit.

GILLENORMAND

Permission de vous adorer. (Il rejoint VALJEAN, laissant COSETTE près de MARIUS)

COSETTE

Oh, mon dieu, je vous revois. C'est toi? C'est vous ? Être allé se battre comme cela ! Mais pourquoi ? Pendant quatre mois, j'ai été morte. Oh, que c'est méchant d'avoir été à cette bataille ! Qu'est-ce que je vous avais fait ? Je vous pardonne mais vous ne le ferez plus. Oh, comme je suis heureuse ! C'est donc fini, le malheur ? Je suis toute sotte. Je voulais vous dire des choses que je ne sais plus du tout. M'aimez-vous toujours ? J'ai fait de la charpie pour vous tout le temps; tenez, monsieur, regardez, c'est votre faute, j'ai un durillon au doigt.

MARIUS

Vous êtes un ange.

GILLENORMAND

Tutoyez-vous. Ne vous gênez-pas. (Il retourne vers VALJEAN) .Elle est exquise, cette mignonne. C'est un chef-d'oeuvre, cette Cosette-là ! Elle est très petite fille et très grande dame. Elle ne sera que baronne, c'est déroger; elle est née marquise. Vous a-t-elle de ces cils ! (Il revient sur ses ses pas)Mes enfants, fichez-vous bien dans la caboche que vous êtes dans le vrai. Aimez-vous. L'amour, c'est la bêtise des hommes et l'esprit de Dieu. Adorez-vous.(un silence assez long, puis) Seulement, quel malheur ! Voilà que j'y pense...plus de la moitié de ce que j'ai est en viager, après ma mort, d'ici une vingtaine d'années – j'ai quatre-vingt onze ans – ah, mes pauvres enfants, vous n'aurez pas le sou ! Vos belles mains blanches, madame la baronne, feront au diable l'honneur de le tirer par la queue.

VALJEAN

Mademoiselle Euphrasie Fauchelevent a six cent mille francs.

GILLENORMAND

Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Euphrasie en question ?

COSETTE

C'est moi

GILLENORMAND

Six cent mille francs !

VALJEAN

Moins quatorze ou quinze mille francs, peut-être.

GILLENORMAND

Ceci arrange bien des choses, n'est-ce pas ? Ce diable de Marius, il vous a déniché dans l'arbre des rêves une grisette millionnaire ! Fiez-vous donc maintenant aux amourettes des jeunes gens ! Les étudiants trouvent des étudiantes de six cent mille francs! Chérubin travaille mieux que Rothschild !

## SCENE 25

(En scène GILLENORMAND, entouré de MARIUS et de COSETTE, un verre à la main.)

GILLENORMAND

Vous n'échapperez pas à deux sermons. Vous avez eu le matin celui du curé, vous aurez le soir celui du grand-père. Ecoutez-moi : je vais vous donner un conseil: adorez-vous ! Je ne fais pas un tas de giries, je vais au but : soyez heureux. Il n'y a pas dans la création d'autres sages que les tourtereaux. Les philosophes disent : modérez vos joies. Moi je dis : lâchez-leur la bride, à vos joies. Soyez épris comme des diables. Soyez enragés. Les philosophes radotent.

Est-ce qu'il peut y avoir trop de parfums, trop de boutons de rose ouverts, trop de rossignols chantants, trop de feuilles vertes, trop d'aurore dans la vie ? Est-ce qu'on peut trop s'aimer ? Est-ce qu'on peut trop se plaire l'un à l'autre ? Est-ce qu'on peut trop s'enchanter, trop se cajoler, trop se charmer ? Est-ce qu'on peut trop être vivant ? Est-ce qu'on peut trop être heureux ?

Soyons heureux sans chicaner. Obeissons aveuglément au soleil. Qu'est-ce que le soleil ? C'est l'amour. Qui dit amour, dit femme. Ah, ah ! Voilà une toute-puissance, c'est la femme. Demandez à ce démagogue de Marius s'il n'est pas l'esclave de cette petite tyranne de Cosette. Et de son plein gré, le lâche ! La femme ! Il n'y a pas de Robespierre qui tienne, la femme règne. Je suis plus royaliste que cette royauté-là. Qu'est-ce qu'Adam ? C'est le royaume d'Ève. Pas de 89 pour Ève.

Je vous défie de sortir de là, ces diablesses sont nos anges. Oui, l'amour, la femme, le baiser, c'est un cercle dont je vous défie de sortir. Oui, une femme entre en scène, une étoile se lève; à plat ventre ! Marius se battait il y a six mois; il se marie aujourd'hui. C'est bien fait. Oui, Marius, oui, Cosette, vous avez raison. Existez hardiment l'un pour l'autre.

Faites en sorte que, quand vous êtes l'un avec l'autre, rien ne vous manque. Cosette, que le beau temps, ce soit le sourire de votre mari; Marius, que la pluie, ce soit les larmes de ta femme. Et qu'il ne pleuve jamais dans votre ménage. Croyez ce que je dis là. Soyez l'un pour l'autre une religion. La meilleure manière d'adorer Dieu, c'est d'aimer sa femme. Je t'aime. Voilà mon catéchisme.

## SCENE 26

MARIUS/VALJEAN/COSETTE

(En scène VALJEAN. Entre MARIUS, qui vient le saluer chaleureusement.)

MARIUS

C'est vous, père ! Mais vous venez de trop bonne heure. Il n'est encore que midi et demi, Cosette dort. Que je suis content de vous voir. Vous nous avez beaucoup manqué, hier soir au banquet de noces. Comment va votre main ? Mieux, à ce que je vois. Nous avons bien parlé de vous tous les deux, père. Cosette vous aime tant ! Vous n'oublierez pas que vous avez votre chambre ici. Vous viendrez vous y installer, et dès aujourd'hui. Ou vous aurez affaire à Cosette. Elle entend nous mener tous par le bout du nez, je vous en préviens.

VALJEAN

Monsieur...

MARIUS (lui coupant la parole)

Vous avez conquis mon grand-père, vous lui allez. Savez-vous le whist? Vous complerez mon grand-père si vous savez le whist. C'est vous qui mènerez promener Cosette mes jours de palais, vous lui donnerez le bras, vous savez, comme au Luxembourg, autrefois. Nous sommes absolument décidés à être très heureux. Et vous en serez, de ce bonheur, entendez-vous, père ?

VALJEAN

Monsieur, j'ai une chose à vous dire. Je suis un ancien forçat. (Il défait son pansement autour de son pouce) Je n'ai rien à la main. Je n'y ai jamais rien eu. Je me suis fait absent le plus que j'ai pu à votre mariage. J'ai supposé cette blessure pour ne point faire un faux, pour ne pas introduire de nullité dans les actes du mariage, pour être dispensé de signer.

MARIUS

Qu'est-ce que cela veut dire ?

VALJEAN

Cela veut dire que j'ai été aux galères.

MARIUS

Vous me rendez fou.

VALJEAN

Monsieur Pontmercy, j'ai été dix-neuf ans aux galères. Pour vol. Puis j'ai été condamné à perpétuité.

Pour vol. Pour récidive. À l'heure qu'il est, je suis en rupture de ban.

MARIUS

Dites tout ! Dites tout ! Vous êtes le père de Cosette !

VALJEAN

Il est nécessaire que vous me croyiez ici, monsieur; et quoique notre serment à nous autres ne soit pas reçu en justice...Vous me croirez. Le père de Cosette, moi ? Devant Dieu, non. Monsieur le baron de Pontmercy, je suis un paysan de Faverolles. Je gagnais ma vie à émonder des arbres. Je ne m'appelle pas Fauchelevent, je m'appelle Jean Valjean. Je ne suis rien à Cosette. Rassurez-vous.

MARIUS

Qui me prouve...?

VALJEAN

Moi. Puisque je le dis.

MARIUS

Je vous crois.

VALJEAN

Que suis-je pour Cosette ? Un passant. Il y a dix ans, je ne savais pas qu'elle existât. Je l'aime, c'est vrai. Une enfant qu'on a vue petite, étant soi-même déjà vieux, on l'aime. Elle était orpheline. Sans père ni mère. Elle avait besoin de moi. Voilà pourquoi je me suis mis à l'aimer. Aujourd'hui Cosette quitte ma vie; nos deux chemins se séparent. Elle est madame Pontmercy. Sa providence a changé. Et Cosette gagne au change. Quant aux six cent mille francs, je vais au-devant de votre pensée : c'est un dépôt. Je rends le dépôt et je complète la restitution en disant mon vrai nom. Je tiens, moi, à ce que vous sachiez qui je suis.

MARIUS

Mais enfin, pourquoi me dites-vous tout cela ? Qu'est-ce qui vous y force ? Vous pouviez vous garder le secret à vous-même. Vous n'êtes ni dénoncé, ni poursuivi, ni traqué. Alors à quel propos faites-vous cet aveu ? Pour quel motif ?

VALJEAN

Pour quel motif je viens de dire «je suis un forçat» ? C'est par honnêteté ! Oui, monsieur Pontmercy, cela n'a pas le sens commun, je suis un honnête homme. C'est en me dégradant à vos yeux que je m'élève aux miens. Je suis un galérien qui obéit à sa conscience. Voyez-vous, un nom, c'est un moi. Quoique paysan, je me suis fait une éducation. Eh bien oui, soustraire un nom et se mettre au-dessous, c'est déshonnête ! Pour vivre, autrefois, j'ai volé un pain, pour vivre aujourd'hui, je ne veux pas voler un nom !

MARIUS

Pour vivre ! Vous n'avez pas besoin de ce nom pour vivre ! (MARIUS va vers VALJEAN et lui prend la main) Mon grand-père a des amis; je vous aurai votre grâce.

VALJEAN

C'est inutile. On me croit mort, cela suffit. La mort, c'est la même chose que la grâce.

COSETTE (entrant brusquement)

Parions que vous parlez politique. Comme c'est bête, au lieu d'être avec moi ! Je vous prends en flagrant délit. J'ai entendu à travers la porte mon père qui disait...La conscience...le devoir...C'est de la politique ça. On ne parle pas politique dès le lendemain du mariage...

MARIUS

Tu te trompes, Cosette. Nous parlons affaire. Nous parlons du meilleur placement à trouver pour tes six cent mille francs.(Il la prend dans ses bras)Laisse-nous un moment, nous parlons chiffres, cela t'ennuierait...

COSETTE

Tu as mis ce matin une charmante cravate, Marius...Non cela ne m'ennuiera pas. D'abord, père, je veux que vous veniez m'embrasser. Et vous pourriez prendre mon parti. Vous voyez bien que je suis très malheureuse en ménage. Mon mari me bat. Allons, embrassez-moi tout de suite. ( à MARIUS) Et vous, je vous fais la grimace ! Fâchez-vous, père, dites qu'il faut que je reste. Je veux rester. Je suis très jolie, aujourd'hui. Regarde-moi, Marius.

MARIUS

Je t'aime !

COSETTE

Je t'adore !

MARIUS

Maintenant, laisse-nous, nous avons quelque chose à terminer...

COSETTE

C'est bon, on s'en va. Monsieur mon mari, monsieur mon papa, vous êtes des tyrans. Je vais le dire à grand-père. Je m'en vais, c'est bien fait. (Elle sort vivement. Puis revient. ) J e suis très en colère !

MARIUS

Pauvre Cosette, quand elle va savoir....

VALJEAN

Cosette ! Oh oui, c'est vrai, vous allez dire cela à Cosette..Monsieur, je vous en conjure, je vous en supplie, monsieur, donnez-moi votre parole la plus sacrée, ne le lui dites-pas. Un forçat, elle ne sait pas ce que c'est, on serait forcé de lui expliquer...cela l'épouvanterait. Oh, mon Dieu...Oh je voudrais mourir...

MARIUS (lui met la main sur l'épaule)

Soyez tranquille, je garderai votre secret pour moi seul. Un mot, encore, à propos du dépôt que vous avez si fidèlement et si honnêtement remis. C'est là un acte de probité. Il est juste qu'une récompense vous soit donnée. Fixez la somme. Ne craignez pas de la fixer très haut.

VALJEAN

Je vous en remercie, monsieur. Il me reste une dernière chose...à présent que vous savez, croyez-vous, monsieur, que je ne dois plus voir Cosette ?

MARIUS

Je crois que ce serait mieux.

VALJEAN (Il s'apprête à sortir, puis se retourne vers MARIUS)

Tenez, si vous permettez, je viendrai la voir. Je vous assure que je le désire beaucoup. Si je n'avais pas tenu à voir Cosette, je serais parti; mais voulant rester dans l'endroit où est Cosette et continuer de la voir, j'ai dû honnêtement tout vous dire. Voyez-vous, il y a neuf ans passés que je l'ai près de moi. J'étais comme son père et elle était mon enfant. Je ne sais pas si vous me comprenez, monsieur Pontmercy, mais ne plus la voir, ne plus lui parler, ce serait bien difficile. Mettez-vous à ma place, je n'ai plus que cela. Monsieur, vaiment, je voudrais bien voir encore un peu Cosette. Aussi rarement qu'il vous plaira. Par exemple, ce que je puis faire, c'est de venir le soir, quand il commence à être nuit.

MARIUS

Vous viendrez tous les soirs. Et Cosette vous attendra.

VALJEAN

Vous êtes bon, monsieur.

(Ils se saluent et VALJEAN sort.)

SCENE 27

MARIUS/THENARDIER/COSETTE

(En scène MARIUS, qui termine de lire une lettre.)

MARIUS

Basque, faites entrer ce baron...Thénard !

(Entre THENARDIER, en habit noir portant des lunettes vertes, à double abat-jour, le chapeau à la main.)

Quel projet vous amène, monsieur ?

THENARDIER

Monsieur le baron, daignez m'écouter. Il y a en Amérique, dans un pays qui est du côté de Panama, un village appelé la Joya. C'est un pays dangereux : il est plein d'anthropophages, mais c'est un pays merveilleux: on y trouve de l'or.

MARIUS

Où voulez-vous en venir ?

THENARDIER

Je voudrais aller m'établir à La Joya. Nous sommes trois. J'ai mon épouse et ma demoiselle. Le voyage est long et cher. Il me faut un peu d'argent.

MARIUS

En quoi cela me regarde-t-il ?

THENARDIER

Monsieur le baron a lu ma lettre ? J'ai un secret à lui vendre. Je commence gratis, vous verrez que je suis intéressant. Monsieur le baron, vous avez chez vous un voleur et un assassin.

MARIUS

Chez moi ?

THENARDIER

Assassin et voleur. Cet homme s'est glissé ici sous un faux nom. Je vais vous dire son nom vrai. Et vous le dire pour rien.

MARIUS

J' écoute.

THENARDIER

Il s'appelle Jean Valjean.

MARIUS

Je le sais.

THENARDIER

Je vais vous dire, également pour rien, qui il est. C'est un ancien forçat.

MARIUS

Je le sais.

THENARDIER

Vous le savez depuis que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

MARIUS

Non. Je le savais auparavant.

THENARDIER

Vous voyez que je suis bien renseigné. Ce que j'ai à vous apprendre n'est connu que de moi seul. Cela intéresse la fortune de madame la baronne. C'est à vous que je l'offre d'abord. Bon marché. Vingt mille francs.

MARIUS

Je vous répète que vous n'avez rien à m'apprendre. Je sais ce secret-là, de même que je sais votre nom.

THENARDIER

Mon nom ? Ce n'est pas difficile, j'ai eu l'honneur de vous l'écrire : Thénard.

MARIUS

Dier.

THENARDIER

Qui ça ?

MARIUS

Thénardier! Vous êtes aussi l'ouvrier Jondrette, le comédien Fantabou, le poète Gentflot, l'espagnol Don Alvarès, et la femme Balizard.

THENARDIER

La femme quoi ?

MARIUS

Je sais que vous avez tenu une gargote à Montfermeil

THENARDIER

Une gargote ? Jamais !

MARIUS

Et je vous dis que vous êtes Thénardier.

THENARDIER

Je le nie.

MARIUS

Et que vous êtes un gueux. Tenez.

(Il lui jette un billet.)

THENARDIER

Cinq cent francs ! Monsieur le baron est infailible! Je suis Thénardier !

MARIUS

Thénardier, je vous ai dit votre nom. À présent, votre secret, voulez-vous que je vous le dise ? J'ai aussi mes informations, moi. Jean Valjean est, comme vous l'avez dit, un voleur et un assassin. Un voleur, parce qu'il a volé un riche manufacturier, monsieur Madeleine. Un assassin, parce qu'il a assassiné l'agent de police Javert.

THENARDIER

Monsieur le baron, nous faisons fausse route. Je n'aime pas voir les gens accusés injustement. Jean Valjean n'a point volé monsieur Madeleine, et Jean Valjean n'a point tué Javert.

MARIUS

Voilà qui est fort ! Comment cela ?

THENARDIER

Il n'a pas volé monsieur Madeleine attendu que c'est lui-même Jean Valjean qui est monsieur Madeleine, et il n'a pas tué Javert attendu que celui qui a tué Javert, c'est Javert, puisqu'il s'est suicidé !

MARIUS

Prouvez-le donc !

THENARDIER (Sortant deux journaux de ses poches.)

Deux faits, deux preuves

MARIUS (lit les journaux, puis regarde Thénardier en souriant)

Eh bien alors, ce malheureux est un homme admirable !

THENARDIER

Cet homme est un voleur et un assassin, et je le prouve ! Ce secret vaut de l'or massif. Le 6 juin dernier, il y a un an, un homme était dans le grand égoût de Paris, entre le pont des Invalides et le pont d'Iéna. Il traînait un homme sur son dos, un cadavre. Il croisa...un passant..à qui il dit: «tu vois ce que j'ai sur le dos. Il faut que je sorte. Tu as la clef, donne-la moi.» Ce forçat était d'une force terrible, le passant s'exécuta. Comprenez-vous, monsieur le baron, le passant, c'était moi, celui qui portait le cadavre, c'était Valjean, et , dieu merci, j'avais arraché un morceau d'habit comme preuve à conviction...(il sort un morceau de vêtement)

MARIUS

Le cadavre, c'était moi, et voici l'habit.(Il se lève, va vers THENARDIER) Vous êtes un infâme, un menteur, un calomniateur, un scélérat. C'est vous qui êtes un voleur et un assassin ! Tenez, voilà mille francs, sacripan que vous êtes! Ah, Jondrette Thénardier, vil coquin, brocanteur de secrets, fouilleur de ténèbres, prenez cet argent et sortez d'ici ! Waterloo vous protège !

THENARDIER

Waterloo ?

MARIUS

Oui ! Vous y avez sauvé la vie d'un colonel ! Mon père, le colonel baron de Pontmercy ! Ah, monstre ! Partez dès demain pour l'amérique, avec votre fille; car votre femme est morte, abominable menteur. Je veillerai à votre départ et vous compterai, à ce moment-là, vingt mille francs. Allez vous faire pendre ailleurs !

THENARDIER

Monsieur le baron, reconnaissance éternelle ! (Il sort.)

MARIUS

Cosette ! Cosette ! Viens-vite ! Basque, appelle un fiacre, vite !! Ah, mon Dieu, c'est lui qui m'a sauvé la vie ! Vite, partons pour la rue de l'Homme Armé.

COSETTE

Ah, quel bonheur, la rue de l'homme Armé. Je n'osais plus t'en parler, nous allons voir monsieur Jean !

MARIUS

Ton père, Cosette, ton père plus que jamais. Cosette, il est allé à la barricade pour me sauver. Comme c'est son besoin d'être un ange, en passant, il en a sauvé d'autres; il a sauvé Javert. Il m'a tiré de ce gouffre pour me donner à toi. Il m'a porté sur son dos dans cet effroyable égoût. Ah, je suis un monstrueux ingrat. Cosette, après avoir été ta providence, il a été la mienne. Nous allons le ramener, le prendre avec nous, qu'il le veuille ou non, il ne nous quittera plus. Je passerai le reste de ma vie à le vénérer. Tout s'explique. Tu comprends ?

COSETTE

Tu as raison. Allons-y ! (Ils sortent)

SCENE 28

VALJEAN/COSETTE/MARIUS

(On entend frapper à la porte)

VALJEAN

Entrez !

(Entrent COSETTE et MARIUS)

COSETTE

Mon père !

VALJEAN

Comme on est bête ! Je croyais que je ne la verrais plus. Figurez-vous, monsieur Pontmercy, qu'au moment où vous êtes entré, je me disais : c'est fini, je ne la verrai plus. J'avais besoin de voir Cosette une petite fois, de temps en temps. Sais-tu, Cosette, que ton mari est très beau ? Ah, tu as un joli col brodé, à la bonne heure, j'aime ce dessin-là. C'est ton mari qui l'a choisi ? Monsieur Pontmercy, laissez-moi la tutoyer. Ce n'est pas pour longtemps.

COSETTE

Pourquoi être parti si longtemps ? Depuis quand êtes-vous revenu ? Savez-vous que vous êtes très changé ? Ah, le vilain père, il a été malade et nous ne l'avons pas su ! Tiens, Marius, tâte sa main comme elle est froide !

VALJEAN

Ah, vous voilà ! Monsieur Pontmercy, vous me pardonnez ?

MARIUS

Cosette, entends-tu ? Il en est là ! Il me demande pardon ! Et sais-tu ce qu'il a fait, Cosette ? Il m'a sauvé la vie. Cette barricade, cet égoût, cette fournaise, ce cloaque, il a tout traversé pour moi, pour toi, Cosette. Cet homme-là, c'est l'ange !

VALJEAN

Chut, chut, pourquoi dire tout cela ?

MARIUS

Mais vous, pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité ? Que vous étiez monsieur Madeleine, que vous aviez sauvé Javert, que vous m'aviez sauvé la vie ?

VALJEAN

Parce que je pensais comme vous. Je trouvais que vous aviez raison, qu'il fallait que je parte. Si vous aviez su l'affaire de l'égoût, vous m'auriez fait rester près de vous. Je devais donc me taire...

MARIUS

Vous ne passerez pas un jour de plus dans cette affreuse maison. Ne vous figurez pas que vous serez demain ici.

VALJEAN

Demain, je ne serai pas ici, mais je ne serai pas chez vous.

COSETTE

Demain vous serez dans la chambre que vous avez dans notre maison. Vous allez venir avec nous...Mon Dieu, vos mains sont encore plus froides...Vous êtes malade, père ?

VALJEAN

Moi, je suis très bien. Seulement...

MARIUS

Seulement quoi ?

VALJEAN

Je vais mourir tout à l'heure.

MARIUS et COSETTE

Mourir ?

VALJEAN

Cosette, tu me parlais, continue, parle, que j'entende ta voix !

COSETTE

Père, vous vivrez. Je veux que vous viviez, entendez-vous ?

VALJEAN

Oui, défends-moi de mourir. Qui sait ? J'obéirai peut-être. J'étais en train de mourir quand vous êtes arrivés. Cela m'a arrêté, il m'a semblé que je renaissais.

MARIUS

Vous êtes en pleine force de vie. Est-ce que vous imaginez qu'on meurt comme ça ? Vous avez eu

du chagrin, vous n'en aurez plus. C'est moi qui vous demande pardon, et à genoux encore ! Vous allez vivre, vivre avec nous et vivre longtemps.

COSETTE

Vous voyez bien. Marius dit que vous ne mourrez pas.

VALJEAN

Ce n'est rien de mourir. C'est affreux de ne pas vivre. Voilà le grand martyr ( Il brandit un crucifix)Devant lui, je vais vous dire...vous êtes bons tous les deux. Je vous aime bien, oh c'est bon de mourir comme cela. Mes enfants, vous n'oublierez pas que je suis un pauvre, vous me ferez enterrer dans le premier coin de terre venu, sous une pierre pour marquer l'endroit. C'est là ma volonté. Pas de nom sur la pierre. Si Cosette veut venir un peu quelquefois, cela me fera plaisir. Vous aussi, monsieur Pontmercy. Il faut que je vous avoue que je ne vous ai pas toujours aimé; je vous en demande pardon. Maintenant, elle et vous n'êtes plus qu'un pour moi. Je vous suis très reconnaissant. Je sens que vous rendez Cosette heureuse. Cosette, voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là : Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Et t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout ce que tu as eu en bonheur. Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous bien toujours. Il n'y a guère autre chose que cela dans le monde : s'aimer. Approchez-vous encore. Je meurs heureux. Donnez-moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus. (Il retombe et expire.)